JAMES HENRY BENNET

LA CORSE
ET
LA SARDAIGNE

ÉTUDE DE VOYAGE ET DE CLIMATOLOGIE

PARIS
P. ASSELIN, ÉDITEUR

LA CORSE

ET

LA SARDAIGNE

AJACCIO. LIBRAIRIE DE [illegible] G^te

OUVRAGES DU Dr J. HENRY BENNET

Winter and Spring on the shores of the Mediterranean, or the Genoese rivers, Italy, Corfu, Greece, the Archipelago, Constantinople, Corsica, Sicily, Sardinia, Malta, Algeria, Tunis, Smyrna, Asia Minor, with Biarritz and Arcachon. 5th edition, 1875.

L'Hiver et le Printemps sur les rives de la Méditerranée, ou les Rivières de Gênes, l'Italie, Corfou, la Grèce, l'Archipel, Constantinople, la Corse, la Sicile, la Sardaigne, Malte, l'Algérie, Tunis, Smyrne, l'Asie Mineure, avec Arcachon et Biarritz. Cinquième édition. 1875, avec 8 cartes panoramiques et chromo-lithographiques, et 40 gravures.

Nutrition in health and disease, in connexion with urinary deposits and dyspepsia.

La Nutrition dans l'état de santé et dans l'état de maladie, dans ses rapports avec les dépôts urinaires et la dyspepsie. 1 vol. de 210 p. Londres, 1858.

Recherches sur le traitement de la phthisie pulmonaire par l'hygiène, les climats et la médecine, dans ses rapports avec les doctrines modernes. 1 vol. in-8.

Traité pratique de l'inflammation de l'utérus, de son col et de ses annexes, et des rapports de cette inflammation avec les autres affections utérines. Première édition anglaise, 1845, Londres. Quatrième, 1862. 1 vol. in-8 de 600 pages. Première traduction française, par le docteur Aran, Paris, 1852. Seconde traduction française, par le docteur Michel Peter. 1 vol. in-8 de 592 pages, Paris, 1864.

A Review of the present state of Uterine Pathology. Revue de l'état présent de la pathologie utérine. 1 vol. in-8, Londres, 1858.

Corbeil. Typ. et stér. de Crété fils.

GULF OF GENOA (AND THE PROTECTING MOUNTAINS)

Gravé par Erhard, 12, r. Duguay Trouin, Paris

Kilomètres

2 4 6 8 10 20 30 40 50 kilom.

Milles anglais

1 2 4 6 8 10 12 14 16 Milles

Paris. Imp. Monrocq

LA CORSE

ET

LA SARDAIGNE

ÉTUDE DE VOYAGE ET DE CLIMATOLOGIE

PAR

JAMES HENRY BENNET

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS
EX-INTERNE DES HOPITAUX DE PARIS
MEMBRE DU COLLÉGE ROYAL DES MÉDECINS DE LONDRES
EX-MÉDECIN ACCOUCHEUR DE L'HOPITAL "ROYAL FREE" A LONDRES
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

Reproduit par l'auteur sur la 5e édition anglaise
de son livre sur la Climatologie de la Méditerranée.

PARIS

P. ASSELIN, LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1876

C

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b21460474

AVANT-PROPOS

Voici l'histoire de ce petit livre. A moitié Français par l'éducation sinon par la naissance, puisque je fus élevé à Paris depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de vingt-sept, je m'établis à Londres en 1843. Là j'exerçai la médecine, portant haut, dans l'atmosphère anglo-saxonne, la bannière de l'École de Paris, faisant connaître, partout où se parle la langue anglaise, les progrès scientifiques qui sont dus à cette célèbre École. En 1859, une maladie funeste, une maladie de travailleur, me brisa, et je fus obligé de tout abandonner et de me réfugier sur la Rivière de Gênes, à Menton.

Dans cette petite ville paisible et charmante, au milieu de tout ce qu'il y a de plus grandiose et de plus doux dans la nature, je regagnai en partie la santé. Depuis ce temps, j'y ai passé tous les hivers, faisant un peu de médecine, beaucoup d'horticulture et de rêvasseries poétiques, scientifiques et autres. Avec le retour à la santé, l'ancienne activité d'esprit et de corps se réveilla. Je me donnai pour mission d'explorer au printemps, pendant les mois d'avril et de mai, les rivages et les îles de la Méditerranée, pour en étudier le climat. J'ai déjà donné quinze printemps, plus de dix-huit mois, à ces courses vagabondes dans la mer d'Ulysse,

et j'ai ainsi déjà dépassé le nombre d'années qu'il consacra à ses voyages.

Un des résultats de cette exploration scientifique et poétique de la Méditerranée a été la publication, à Londres, d'un livre de voyage qui en est déjà à sa cinquième édition (1). Cette étude sur la Corse en est un chapitre, revu et agrandi. Plusieurs de mes amis corses m'ayant demandé de le publier séparément comme devant être utile à leur île chérie, c'est avec infiniment de plaisir que je me suis rendu à leur désir. Je me plais à ajouter que ce travail m'a été d'autant plus agréable que je suis un admirateur passionné de la Corse, que j'ai visitée et parcourue avec enthousiasme à plusieurs reprises.

La Corse est, sans aucun doute, la plus belle île de la Méditerranée. Après mes quinze printemps de voyages dans la mer historique, je n'en ai trouvé aucune qui puisse lui être comparée. La géologie explique, du reste, ce fait d'observation. Les paysages les plus beaux, les plus accidentés, les plus sauvages, se trouvent toujours là où les montagnes sont primitives, plutoniques, granitiques. Dans ces formations géologiques, les chaînes montagneuses sont, le plus souvent, élevées ; les chaînes secondaires sont escarpées, les vallées sont profondes.

(1) L'Hiver et le Printemps sur les rives et les îles de la Méditerranée, ou les Rivières de Gênes, l'Italie, l'Espagne, les îles Ioniennes, la Grèce, Constantinople, l'Archipel, la Corse, la Sicile, la Sardaigne, l'Algérie, Tunis, Smyrne, avec Biarritz et Arcachon, comme climats d'hiver, 1 vol. in-8°, 650 pages, avec frontispice, 40 gravures sur bois et 8 cartes panoramiques, chromo-lithographiées par Erhard. 5e édition, 1875. — Londres, Churchill.

les accidents de terrain sont capricieux, les plages maritimes sont sinueuses et découpées par des golfes profonds. Il n'en est pas de même lorsque les formations géologiques sont secondaires ou tertiaires, calcaires ou autres. On le voit, en petit, en comparant la Bretagne avec la Normandie. Or la Corse est constituée principalement par une chaîne granitique grandiose qui forme le squelette de l'île, s'étendant du nord au sud.

La Corse, en outre, présente pour ceux qui ont étudié l'histoire, un charme indicible, tant dans le passé que dans le présent. Dans le passé, elle a été la patrie d'un peuple libre, qui, pendant deux mille ans, a toujours combattu vaillamment pour sa liberté, et avec succès, car il parvint toujours à la conserver.

Dans les temps modernes, la Corse a une auréole autour d'elle qui l'a rendue célèbre dans toute la terre ; elle a donné naissance au grand Napoléon ; elle fut sa patrie !

La Corse mérite d'être plus connue qu'elle ne l'est. Plus belle et plus souriante, sous beaucoup de points de vue, que la Suisse, elle mérite d'être aussi bien connue de la grande tribu des voyageurs. Aussi je serai on ne peut plus heureux si je puis contribuer à y diriger le courant des touristes français, aussi bien que celui des touristes étrangers.

Quoique cette étude soit esquissée à grands traits, je pense que ceux qui la liront en tireront une idée assez nette et assez exacte de la belle île. J'espère qu'ils me pardonneront d'avoir parfois laissé courir la fantaisie la bride sur le cou ; mais j'ai tant écrit de choses très-sérieuses, que j'ai été heureux comme un écolier de me trouver affranchi des règles sévères de la littérature scientifique, de pouvoir, cette fois-

ci au moins, dire tout ce qu'il me prenait envie de dire.

La Sardaigne est encore moins fréquentée par les voyageurs que la Corse, aussi j'ai cru augmenter la valeur de cet opuscule en reproduisant le chapitre que j'ai consacré à cette île intéressante dans mon grand livre de Climatologie. La narration de mon voyage servira, du moins, à ouvrir et à aplanir la route à ceux qui voudraient la parcourir.

Souvent j'ai résisté, avec intention, à la tentation d'examiner à fond les questions que j'ai traitées, me contentant de les effleurer. C'est que je me suis rappelé trois axiomes de notre professeur de rhétorique au collége Saint-Louis, il y a bien longtemps :

1° Être complet, c'est être ennuyeux ;

2° Le plus souvent le lecteur se tue pour abréger, tandis que l'auteur se tue pour allonger ;

3° Pour être lu, encore faut-il être lisible !

MENTON (Alpes-Maritimes), 1er avril 1876.

LA CORSE (CORSICA)

PREMIÈRE PARTIE

LA CORSE

CHAPITRE PREMIER

LE VOYAGE DE GÉNES A LIVOURNE ET A BASTIA. LES ILES CAPRAJA, D'ELBE ET MONTE CRISTO. ARRIVÉE A BASTIA.

A sinistra Romagna e Toscana,
Francia a destra ti guardano e Spagna,
Ed il flutto medesmo ti bagna
Che Valenza e Palermo bagnò;
E la brezza, che soffia dall' orto,
Amorosa ti reca gli odori
Che agli aranci di Malta ed a' fiori
Di Sorrento e di Pesto furò.

GIUSEPPE MULTEDO.

Ceux qui passent l'hiver à Cannes, à Nice ou à Menton n'aperçoivent devant eux, le plus souvent, que la vaste étendue de la Méditerranée. Quelquefois, cependant, quand la mer est calme, et que l'air est pur et transparent, on voit distinctement s'élever au-dessus du désert des eaux, au sud-est, une terre montagneuse formée par une série de cimes alpestres, irrégulières.

Je n'oublierai jamais l'impression profonde que cette vue produisit sur moi, la première fois que je l'aperçus. J'avais été plusieurs semaines à Menton (1859), et mes journées s'étaient passées en grande partie à contempler la mer, assis ou couché sur le rivage, sur les rochers, les collines, les montagnes qui la dominent. Je croyais qu'entre moi et les côtes de l'Afrique il n'y avait que la liquide plaine de la mer. Un matin, me levant de bonne heure, peu après que le soleil lumineux et ardent de la Méditerranée eut surgi de la mer à l'orient, j'ouvris la fenêtre pour regarder ce spectacle toujours enchanteur. A mon étonnement extrême, je vis devant moi, à l'horizon, une chaîne de montagnes comme les Alpes vues des plaines du Piémont. Il semblait qu'un rideau s'était levé pour me laisser voir un royaume de fées. A mesure que le soleil monta sur l'horizon, les montagnes devinrent indistinctes et puis s'évanouirent ; c'était la Corse. Les cimes irrégulières étaient les sommets des monts Cinto, Rotondo, d'Oro, Renoso, qui ont de 2 à 3,000 mètres d'élévation. Je les ai souvent vus depuis, mais rarement avec la même netteté.

C'est surtout un peu avant et après le lever du soleil, et le soir quand il se couche, que l'on voit le mieux et le plus souvent ces cimes montagneuses apparaître au lointain dans la mer. Pendant l'hiver le soleil se lève derrière elles, et sa lumière éclatante les projette en relief. A mesure qu'il monte dans le ciel, leur contour s'obscurcit, devient de plus en plus indistinct, et disparaît. Quelquefois

mais rarement, l'horizon semble s'entrouvrir et la Corse montagneuse reste visible toute la journée. Souvent, quand l'œil n'aperçoit ni terre ni montagnes, des masses de nuages blancs, floconneux, restent ancrés sur ces hautes montagnes, et en indiquent la position par leur immobilité complète. La distance qui sépare les deux rivages est à peu près de 150 kilomètres, et probablement les sommets montagneux que l'on voit de la Rivière de Gênes sont à 50 kilomètres dans l'intérieur de l'île, c'est-à-dire à 200 kilomètres de l'observateur. Par suite de la sphéricité du globe, à cette distance le rivage de la Corse, ainsi que tout ce qui a moins de 1,000 mètres d'élévation, ne serait pas vu. Aussi, en s'élevant sur les montagnes qui limitent et protégent l'amphithéâtre de Menton, et dont quelques-unes ont 1,400 mètres d'élévation, la vue devient beaucoup plus étendue, plus grandiose. Au sommet du Berceau et du Gran Mondo l'œil embrasse toute la chaîne montagneuse de la Corse.

Cette apparition intermittente d'une terre lointaine, de montagnes élevées, donne à la Corse un charme mystérieux pour les habitants de la Rivière de Gênes. Nous faisons placer nos lits de manière qu'ils regardent le sud-est, afin qu'en nous réveillant de bonne heure le matin, nous puissions jouir des effets splendides du lever du soleil, des reflets de sa lumière éclatante sur les eaux et sur les nuages, et aussi afin de chercher de l'œil à l'horizon l'île enchantée. Quand elle apparaît, tout le monde se communique ce fait important et d'autant plus

intéressant qu'on croit dans le pays que l'apparition de la Corse annonce le mauvais temps, la pluie ou l'orage. Si je me fondais sur mon expérience personnelle, je douterais qu'il en fût ainsi. Une grande pureté et une grande transparence de l'atmosphère indiquent l'absence, ou au moins la diminution, de la vapeur d'eau qu'elle contient, ce qui dans ces parages veut dire le vent du nord, vent continental et polaire. Or, c'est ce vent qui sur la côte septentrionale de la Méditerranée amène le beau temps, à moins d'exister à l'état d'ouragan. On pourrait toutefois prendre au rebours le vieux dicton, *après la pluie vient le beau temps*, et dire, après le beau temps doit venir la pluie. Je puis certainement affirmer, sans crainte de me tromper, que toute la population étrangère de Menton est saisie, chaque hiver, du désir de visiter la Corse. Chez moi, ce désir devint d'autant plus irrésistible dès mon premier hiver au Midi, que j'avais encore d'autres motifs pour vouloir explorer ses rives et ses montagnes.

A la suite de recherches climatologiques sérieuses et prolongées, la conviction s'était de plus en plus enracinée dans mon esprit que les grandes villes du Midi, telles que Florence, Rome, Naples, Malaga, ne méritent pas leur réputation de stations sanitaires pour l'hiver. J'avais reconnu que ces grands centres de population, que toutes les grandes villes du Midi en un mot, sont tout à fait impropres à servir de séjour aux malades descendant du Nord l'hiver. Pour la plupart ils ont perdu leur santé dans les grandes villes du Nord par suite des mauvaises

conditions hygiéniques qui y règnent et viennent l'hiver au sud pour la retrouver. Cela étant, il s'ensuit qu'ils doivent y éviter les grandes villes. Ils ne devraient habiter l'hiver, sur les rives de la Méditerranée, que les stations dont la population est petite, clair-semée, telles que Hyères, Cannes, Menton, San Remo. On peut y ajouter les faubourgs des villes de plaisance, telles que Pau et Nice, dans lesquelles les villas et les hôtels ont été construits en dehors de la ville, et expressément pour des malades. Ces stations hivernales, dans des conditions vraiment hygiéniques, ne sont pas nombreuses et, désirant en augmenter le nombre, il me sembla, me fondant sur la géographie physique, que je devais trouver dans la Corse d'autres bonnes stations d'hiver.

J'espérais aussi trouver en Corse des stations alpestres pour l'été, où l'on pût échapper aux grandes chaleurs, sans être obligé de remonter au nord. Ceux qui passent l'hiver sur les bords de la Méditerranée, et qui viennent tout à fait du Nord, des îles Britanniques, de la Suède, de la Norvége, du Danemark, de la Hollande, reculent souvent devant les fatigues et les frais d'un long voyage de retour. S'ils doivent passer un second hiver au Midi, ils cherchent un abri contre les grandes chaleurs de l'été. Pour le trouver dans de bonnes conditions, ils sont maintenant obligés d'aller en Suisse, dans le Tyrol.

Quand je voulus savoir comment faire pour arriver en Corse, je trouvai que pour mes concitoyens de Menton la Corse était un pays à peu

près inconnu. Personne n'y avait jamais été, tout le monde semblait la regarder comme une région peu accessible et presque barbare. J'écrivis donc à Bastia pour un guide, une carte et la liste des bateaux à vapeur, et découvris bientôt que la Corse, quoique « perdue dans la Méditerranée, » était très-accessible, et qu'on pouvait y voyager aussi facilement que dans un département de la France continentale. Je trouvai des compagnons de voyage agréables, et nous partîmes de Menton pour nous embarquer à Gênes le 15 avril 1862. Plus tard deux dames charmantes nous rejoignirent à Ajaccio, voie de Marseille, ce qui ne contribua pas peu à l'agrément du voyage.

Nous entrâmes à Gênes l'après-midi, un jour de fête. La journée était radieuse et Gênes me parut encore plus belle et intéressante qu'elle ne l'est d'habitude. Quand il fait beau, que le soleil dore son amphithéâtre de maisons et de palais, et que les rues sont remplies de sa population aux costumes pittoresques et variés, Gênes frappe toujours l'étranger et lui apparaît comme le digne portail de l'Italie.

Le lendemain j'allai à la recherche du bateau corse et trouvai qu'il y avait un départ le soir même pour Bastia touchant à Livourne. Dans ce bateau, le *Virgilio*, je reconnus un ancien ami ou ennemi, un vieux bâtiment sur lequel j'avais risqué la vie bien des années auparavant en venant de Naples à Livourne. Surpris par une tempête effroyable, nous manquâmes périr corps et biens, et nous eûmes bien de la peine à gagner le port de Gaëte, après

vingt-quatre heures de lutte avec un ouragan terrible. Il n'y avait pourtant pas à choisir, car le *Virgilio* était le seul qui allât en Corse, et il fallut bien se confier à lui.

Nous partîmes à six heures du soir. Le temps était magnifique, le baromètre au beau, et cette fois-ci la vieille barque accomplit lentement mais sûrement sa tâche. Nous restâmes sur le pont jusqu'après le coucher du soleil, descendant le long de la *Riviera di Levante*, et jouissant de la beauté des montagnes qui bordent le rivage et à la base desquelles nous naviguions. Puis nous descendîmes nous coucher pour dormir toute la nuit, légèrement balancés par les flots, si légèrement que personne ne s'avisa d'être malade. Comme cela arrive souvent à bord, l'arrêt de la machine nous réveilla sur les sept heures. Nous étions dans le beau port de Livourne. Après deux heures d'arrêt pour débarquer des passagers et des marchandises, nous repartîmes pour Bastia à neuf heures, y arrivant à cinq heures de l'après-midi.

Cette traversée est restée dans mon souvenir comme l'une des plus agréables que j'aie faites. La mer était calme comme un lac, et le temps superbe, une belle journée de printemps ou d'été. Nous avions à bord des passagers très-agréables, entre autres plusieurs Corses qui parlèrent avec feu et avec une chaleur patriotique de leur pays et de ses charmes. Un de mes compagnons de voyage les plus intéressants fut le mécanicien en chef à bord, qui pouvait passer comme un exemple frappant de l'Anglais philosophe, voyageur et cosmopolite, que

l'on trouve partout sur la terre. Il était originaire de Liverpool, y fut élevé, et vint dans la Méditerranée pour la première fois une douzaine d'années auparavant. Depuis ce temps il avait servi dans toutes les parties de cette mer, et n'était pas une seule fois retourné chez lui. Il avait épousé une Italienne qui demeurait avec ses enfants à Gênes. Sa paye était bonne, il était heureux, à son aise, et n'avait pas la moindre envie de rentrer en Angleterre. Le *Virgilio* était, me dit-il, un bon bâtiment, quoique vieux, et les machines aussi étaient bonnes ; les deux devaient avoir au moins trente ans. La marche du *Virgilio* était lente, mais sûre, et il tenait bien la mer dans les mauvais temps ; comme, du reste, je l'avais trouvé, bien des années auparavant.

A mesure qu'on s'éloigne de la terre ferme, les montagnes de marbre de Massa-Carrara deviennent de plus en plus belles et imposantes. Lorsqu'elles commencèrent à se perdre à l'horizon, nous passâmes à côté de l'île de Capraja. En la côtoyant, cette île semble n'être que la cime d'une montagne sous-marine, qui sort abruptement de la mer, s'élève à 5 ou 600 mètres de la surface et n'a que quelques kilomètres de contour. Ses flancs escarpés sont couverts de verdure, romarin, thym, ciste ou rose des rochers, juniper, la pâture des chèvres dont elle tire son nom. Sur le rivage sud il y a un petit village avec son église, habité par des pêcheurs. Ces pauvres gens, me dit-on, n'ont que de rares communications avec le continent, et la vie doit presque ressembler à celle des

habitants d'un phare perdu au milieu des eaux. Pourtant si nous étions à Capraja, nous y trouverions sans doute le drame de la vie, avec toutes ses vicissitudes et ses passions, comme dans les grandes villes. La vie humaine est partout la même, et l'homme en reproduit partout les phases, les incidents habituels, seulement sur une scène différente, sous une forme plus ou moins dramatique. Capraja est célèbre dans l'histoire pour avoir été un champ de bataille, pendant plusieurs siècles, pour les Corses et les Génois.

Peu de temps après nous vîmes au sud-est une masse montagneuse, l'île d'Elbe, illustrée à tout jamais par le séjour du premier Napoléon. La vue d'Elbe ramène forcément l'esprit à la carrière si merveilleuse et si dramatique du grand conquérant. Né et élevé en Corse, il la quitta en dernier lieu à l'âge de vingt-trois ans. A l'exception de quelques heures passées à Ajaccio lors de son retour de la campagne d'Égypte (1799), il ne revit plus la Corse jusqu'à ce que, précipité du faîte des grandeurs humaines, il fut enchaîné sur cette île, un rocher en vue de son pays natal. Entre ces deux époques de sa vie, des événements sans pareils dans l'histoire s'étaient accomplis. Lui, le jeune sous-officier corse, était devenu un grand empereur, un faiseur de rois, et avait disposé de la vie des hommes comme s'ils étaient du sable sur le rivage de la mer. L'Elbe est la première terre qui rappelle vivement le grand Empereur. A partir de ce moment, son souvenir ne m'abandonna jamais pendant mon voyage. Ce souvenir remplit sa terre na-

tale, tellement il est lié à son histoire passée et présente, et jette, on peut le dire, une espèce d'auréole sur toute la Corse.

Nous passâmes aussi en vue d'une autre petite île nommée Monte Cristo. Cette île, qui a donné son nom au célèbre roman d'Alexandre Dumas, était autrefois tout à fait inhabitée. Il y a quelques années elle attira l'attention d'un Anglais romanesque qui l'acheta et s'y établit en véritable Robinson Crusoé, monarque souverain de tout ce qui s'élevait au-dessus des flots. Peu à peu il défricha une étendue assez considérable de terrain, établit des communications régulières avec la terre ferme au moyen d'un bateau à vapeur, et fonda, en un mot, une petite colonie florissante. Malheureusement pour lui, la mauvaise fortune l'atteignit sous la forme de la révolution italienne. Ses sympathies étaient avec l'ancien régime, celles de la garnison de l'île, six hommes et un sergent, étaient avec le parti du progrès, le parti révolutionnaire. Des Garibaldiens, en route pour la Sicile, y débarquèrent. Une rixe s'ensuivit et la garnison prit fait et cause pour ses compatriotes. L'Anglais rétrograde fut obligé de quitter son île, et la ruine complète de sa colonie en fut la suite. Il essaya en vain d'obtenir une compensation du gouvernement italien. Ce dernier refusa d'accepter la responsabilité matérielle des actes des Garibaldiens, qui, lors de leur descente à Monte Cristo, n'avaient pas même rejoint leurs officiers et étaient pour ainsi dire « hors la loi. » D'un autre côté, les magistrats de l'île d'Elbe, dont relève celle de Monte Cristo, prirent

fait et cause pour leurs compatriotes et infligèrent une amende au malheureux propriétaire, comme coupable de « rébellion contre l'autorité ».

Le Parlement anglais fut saisi de cette affaire, mais les ministres, après une longue discussion, refusèrent d'y donner suite. Ainsi se termina le rêve d'un petit empire dans la mer italienne. Tous, dans notre jeunesse, nous avons rêvé la possession d'une île comme celle de Monte Cristo, et par conséquent nous pouvons compatir aux malheurs de l'homme entreprenant qui voulut réaliser ce rêve. Mais sa chute fut sa propre œuvre. Il refusa de marcher avec son siècle, il se rattacha aux vieilles doctrines, aux vieilles institutions, voulut résister au sentiment national et faire rebrousser le fleuve du progrès. Aussi succomba-t-il avec ses amis et son parti, celui du duc de Toscane. Sa chute fut politique, non sociale.

A mesure que l'on s'approche de la Corse, son caractère alpestre devient de plus en plus évident. Elle s'élève du sein de la mer comme une chaîne de montagnes s'étendant du nord au sud. A la base de ces montagnes, cramponnés pour ainsi dire à leurs flancs, à une hauteur de 2 ou 300 mètres, se trouvent de nombreux villages, entourés de bois et de végétation. La ville de Bastia ne se voit que lorsqu'on est arrivé à quelques kilomètres de la côte ; alors elle apparaît comme une masse de maisons blanches, s'élevant les unes au-dessus des autres, en amphithéâtre sur le rivage.

Nous arrivâmes bientôt au petit port de Bastia. Ce port est sûr et bien abrité, mais son entrée est

si étroite, a si peu de largeur, que l'accès en est très-difficile par le mauvais temps. Il y a quelques années un vapeur-poste fut perdu par une nuit d'orage en essayant d'entrer. Il alla se briser sur la jetée qui forme un des bords du passage, et quarante personnes périrent à quelques mètres du rivage. Notre bâtiment, devant continuer sa route pour la Sardaigne, s'était arrêté en dehors, et comme la barque dans laquelle nous descendîmes entrait lentement dans le port, on nous montra l'endroit précis où le vaisseau s'était perdu. Par une belle journée comme celle que nous avions, avec une mer calme, il était difficile de comprendre ce sinistre événement. L'endroit qu'on nous indiquait était presque dans le port. On aurait cru que tout l'équipage aurait pu sauter à terre.

Depuis déjà plusieurs années on travaille à construire à Bastia un nouveau port, au nord-est. Celui qui existe, outre son accès si difficile, est beaucoup trop restreint pour suffire aux besoins du commerce de la ville, qui se développe de jour en jour davantage. Ce port se construit avec des blocs de pierre artificiels, façonnés sur place, un procédé qui a beaucoup facilité la construction des jetées et des ports partout. Le beau port de la Joliette à Marseille a été construit d'après ce système.

Le détroit entre la Corse et l'Italie est regardé comme une mer habituellement calme et paisible, protégé comme il l'est à l'ouest par la Corse et la Sardaigne, et à l'est par l'Italie et les Apennins. Mais avec les vents du nord-est, nord-ouest et sud-est, il peut y avoir des mers terribles comme

je l'ai moi-même éprouvé à plusieurs reprises.

Il y a bien des années, en 1839, dans ma jeunesse, quand j'étais interne des hôpitaux de Paris, j'avais un jeune ami corse, médecin comme moi, M. Piccioni, ardent au travail, instruit, qui achevait ses études médicales en vue de retour dans l'île natale, où il avait l'intention d'exercer sa profession. Notre amitié eut le sort de beaucoup de telles liaisons dans la jeunesse, il partit pour sa patrie, moi pour la mienne, et vingt-trois années s'étaient écoulées depuis, sans que nous eussions entendu parler l'un de l'autre. Aussitôt que je fus établi à l'hôtel de l'Europe, une auberge qui ressemble beaucoup à celles que l'on trouve dans les petites villes de la France, en dehors de l'influence des touristes, je m'informai de mon ancien ami. A ma grande joie j'appris qu'il vivait, qu'il était prospère, qu'il jouissait d'une grande considération parmi ses compatriotes, et qu'il demeurait à Bastia. J'avais aussi une lettre d'introduction pour le docteur Manfredi, chirurgien en chef de l'hôpital de Bastia. Je fus reçu on ne peut plus amicalement et cordialement, tant par l'ancien que par le nouvel ami, et grâce à eux je me trouvai de suite en pays de connaissance. Ils me passèrent de main en main parmi leurs amis et leurs parents, dans toutes les parties de la Corse, de sorte que je m'y suis toujours trouvé parfaitemen à mon aise, presqu'un membre de la famille pour ainsi dire, et cela dans tous mes voyages.

CHAPITRE II

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. — GÉOLOGIE. — VÉGÉTATION. HISTOIRE POLITIQUE.

Oh di boschi superba, d'eroi
Madre antica e di libera prole,
O mia terra sorrisa dal sole,
E dal mar che sommesso, tra i fior,
A' tuoi pié di granito depone
Il rumor di sue collere audaci,
T'amo, o terra degli odii tenaci,
T'amo, o terra dei fervidi amori.

GIUSEPPE MULTEDO.

J'ai trois fois visité la Corse, en 1862, en 1865, et en 1868, arrivant dans les premiers jours d'avril, partant dans la seconde quinzaine de mai. J'ai donc consacré trois printemps à parcourir cette île ravissante dans tous les sens, et cela avec un plaisir inexprimable, toujours renaissant ; j'y ai séjourné à peu près trois mois en tout. Le printemps est la plus belle saison de l'année dans la Méditerranée. Les journées sont radieuses et belles, les nuits fraîches et agréables, et la nature étincelante de verdure et de fleurs, de sorte que la vie elle-même y devient un plaisir, une délice. D'un autre côté il n'y a aucune île dans la Méditerranée, dans cette belle mer bleue qui donna naissance à Vénus, où ce charme soit plus developpé que dans la Corse, avec ses mon-

tagnes, ses vallées, ses forêts, ses fleurs, et ses rives pittoresques, battues par les flots. J'en parle aussi avec quelque autorité, car depuis seize ans que j'ai abandonné le Nord pendant l'hiver je passe les mois d'avril et de mai à parcourir la Méditerranée, ses rivages et ses îles dans tous les sens, à la recherche du beau que j'y trouve partout.

Réunissant mes souvenirs, je vais essayer de donner à mes lecteurs un aperçu de la Corse, de sa géographie physique, de sa géologie, de sa végétation et de son état social, me fondant en grande partie sur mon observation personnelle.

La Corse est la troisième île de la Méditerranée en étendue, la Sicile et la Sardaigne l'emportant sur elle. Elle est située entre le 41° et 43° de latitude nord, et entre le 6° et 8° de longitude est. La distance de la côte d'Italie est de 85 kilomètres, celle de France de 180 kilomètres. Sa longueur est de 183 kilomètres, sa plus grande largeur est de 84 kilomètres. La Corse, comme je l'ai déjà dit, n'est qu'une masse de cimes alpestres, s'élevant au-dessus de la mer comme un navire. Les montagnes les plus élevées se trouvent à peu près au centre de l'île.

Deux chaînes de montagnes forment et constituent l'île, se dirigeant du nord au sud. La chaîne orientale commence au cap Corse, étroite montagne longitudinale de 1,000 mètres d'élévation, de 33 kilomètres de longueur, et baignée par la mer sur les deux rivages. Cette chaîne est de formation secondaire, calcaire, et descend à la mer par des pentes modérées. La seconde chaîne est

primitive, granitique. Elle commence sur la côte occidentale, au-dessous du cap Corso, à Isola Rossa, s'élève rapidement jusqu'à une hauteur de près de 3,000 mètres, et descend le long de l'île, parallèlement à la chaîne secondaire ou orientale, jusqu'à peu de distance de Bonifacio.

La nature géologique diverse de ces deux chaînes a modifié, dans la suite des siècles, les caractères des côtes et des rivages orientaux et occidentaux de la Corse.

La chaîne orientale formée, comme nous l'avons dit, de roches secondaires et calcaires, est plus facilement désintégrée par l'action des éléments et entraînée vers la mer par celle des eaux. Par suite de ces causes les rivières qui descendent de ses côtes, ainsi que des parties centrales de l'île par des fentes que ces montagnes calcaires présentent, ont déposé à leurs bases des plaines d'alluvion d'une étendue considérable. A travers ces riches plaines d'alluvion plusieurs rivières serpentent pour gagner lentement la mer. Elles y réussissent avec difficulté, d'abord parce que le rivage est très-bas, presqu'au niveau des rivières elles-mêmes, et ensuite parce que le sciroque ou vent du sud-est, qui est assez fréquent, accumule chaque année de grandes masses de sable et de galets à leur embouchure. De là la formation, le long du rivage oriental, de plaines basses, d'étangs salins, de marais, dans lesquels ces rivières se jettent.

Sous le soleil brûlant de la Méditerranée, ces conditions terrestres, de grands étangs d'eau saumâtre, des marais, des basses plaines d'alluvion,

inondées périodiquement en hiver, réunissent toutes les conditions propres au développement des fièvres de marais, dites paludéennes ou d'accès. Aussi ces fièvres règnent dans toutes ces régions avec une intensité extrême, et les rendent presque inhabitables pendant quatre mois de l'année, depuis juin jusqu'en octobre.

La chaîne occidentale, primaire, granitique, est la vraie base de l'île. Elle a dû s'élever hors de la mer bien avant la chaîne secondaire orientale, est beaucoup plus haute, et est couverte dans quelques régions de neiges éternelles. Cette chaîne est découpée, irrégulière dans ses contours. Elle projette de grands éperons granitiques qui s'avancent dans la mer, et forment des golfes ou baies profondes sur la côte occidentale, comme le font, du reste, les roches primitives partout, lorsqu'elles arrivent à la mer.

Ces éperons divisent la partie occidentale de l'île de manière à former des vallées profondes et pittoresques. Au fond de ces belles vallées on trouve toujours de petites rivières ou torrents bondissant sur leurs lits de pierres, qui portent à la mer les eaux qui tombent sur le versant occidental de la chaîne granitique ainsi que celles qui proviennent de la fonte des neiges. Les terres entraînées ont aussi formé des plaines basses à l'orifice de ces vallées, dans le voisinage du rivage.

La désintégration des roches granitiques se fait toutefois beaucoup plus lentement que celle des roches calcaires. Aussi pendant ces périodes géologiques, beaucoup moins d'alluvion a été entraînée

vers la mer sur la côte occidentale granitique que sur la côte orientale calcaire. Par conséquent les plaines d'alluvion y sont beaucoup moins développées et sont à peu près limitées à l'embouchure des vallées. Elles ne s'avancent guère dans la mer qui est très-profonde tout près du rivage. C'est sur cette côte occidentale qu'on trouve tous les ports, si ce n'est Porto Vecchio, qui, quoique au sud, est lui-même formé par un éperon oriental de la chaîne granitique. Aussi n'y a-t-il pas d'étangs, et les marais sont de peu d'étendue, restreints aux embouchures des rivières. Les fièvres intermittentes sont, par conséquent, moins fréquentes et moins sévères.

Les éperons granitiques qui séparent les vallées occidentales étant très-élevés et très-escarpés, ceux qui les habitaient étaient séparés autrefois, en quelque sorte, des autres parties de l'île, et avaient peu de communication avec leurs compatriotes excepté par mer, car il n'y avait pas de routes à cette époque.

Une bonne route carrossable vient d'être terminée qui relie les vallées entre elles. Cette route monte et descend les arêtes, et les vallées qui les séparent, depuis Isola Rossa jusqu'à Bonifacio. D'Isola Rossa la route traverse le nord de l'île pour aboutir à Bastia, et de Bastia, passant par les plaines de la côte orientale, elle va jusqu'à Bonifacio. Cette belle route fait donc le tour de l'île près du rivage, et en fait communiquer toutes les parties. Il y a aussi une bonne route carrosable entre Bastia et Ajaccio passant par Corté au milieu de l'île, et beaucoup d'autres routes forestières, construites ou en voie de construction, dont le but est d'ouvrir

des communications avec les forêts et les parties les plus reculées de la Corse.

Entre la chaîne calcaire orientale et la chaîne granitique occidentale, il y a un pays montagneux, alpestre, « méditerranée » qui constitue à peu près la cinquième partie de l'île.

La Flore de la Corse s'assimile, comme on pourrait le présumer, à celles des pays qui l'avoisinent. Le nord, par sa végétation se rapproche de la Rivière de Gênes, l'est de l'Italie, l'occident de la Provence et le sud montre des affinités africaines. Lors de voyages d'exploration dans l'Algérie et dans la Tunisie que je fis il y a quelques années, je fus surpris de trouver la végétation des régions schistique et calcaires des monts Atlas presque identique à celle des régions granitiques et calcaires de la Corse.

Dans les plaines de la côte orientale les céréales, y compris le maïs, sont cultivées en abondance et viennent admirablement. Le mûrier vient aussi à perfection, et comme le climat convient aux vers à soie, il y aurait beaucoup à faire dans cette direction. Sur les collines, vallées, et monts calcaires, l'olivier abonde et y vient bien. La vigne aussi est cultivée avec succès, et on fait de très-bon vin, quoiqu'un peu spiritueux à cause de la haute température, surtout au cap Corse et dans les environs de Sartène. Dans les régions plus élevées le châtaignier devient un arbre magnifique, et produit des fruits de première qualité. De grandes étendues de terrains montagneux sont couvertes de forêts de châtaigniers superbes, surtout dans la partie orientale de l'île. Ainsi, une de ces régions

qui a la petite ville de Piedicroce pour chef-lieu, s'appelle Castagniccia ou pays des Châtaigniers. Ce pays a toujours été fameux, dans l'histoire de la Corse, pour l'intrépidité indomptable de ses habitants et pour leur amour de la liberté. Pendant des siècles de tyrannie et d'oppression, ils ne furent jamais subjugués, et cela en grande partie à cause de leurs châtaignes. Autrefois leur principal aliment était, et il l'est encore, la farine de châtaigne, complété par l'huile de leurs oliviers, le vin de leurs vignes, et par la chair et le lait de leurs troupeaux de moutons et de chèvres.

Le châtaignier n'exige pas de culture, pas de soins; comme l'arbre à pain des tropiques, il produit un fruit qui ne demande qu'à être cueilli une fois mûr, et qui produit une moisson dans ce climat toutes les années. Aussi les habitants de la Castagniccia pouvaient-ils se battre toute l'année et vivre néanmoins. Ils pouvaient être renfermés de tous les côtés dans leurs asiles des montagnes, toute sortie, toute communication avec l'extérieur pouvait leur être interdite, et cependant ils vivaient et florissaient. Ces temps sont passés; des ennemis acharnés ne les tiennent plus constamment assiégés, sur le qui-vive; la paix règne depuis près d'un siècle dans leurs vallées et dans leurs montagnes, et cependant on me dit que les habitants de ce beau pays gardent leurs mœurs un peu sauvages et indolentes. Ils vivent, dit-on, dans une sobre paresse. Ils jouent aux cartes, parlent politique presque toute la journée et travaillent peu. Leurs besoins artificiels, modernes, tels que le café,

le sucre, le tabac, sont pourvus par la vente du surplus de leurs châtaignes et de leurs troupeaux. Cette vente est devenue facile par suite des nouvelles routes et des communications constantes avec le continent.

La culture de l'olivier sur une grande échelle paraît engendrer, chez les Corses, la même apathie, la même tendance à négliger un travail régulier et assidu. Il y a une région qui s'appelle la Balagne, qui s'étend de Saint-Florent à Calvi, comprenant des collines calcaires riantes, des vallées fertiles et charmantes, un vrai jardin d'oliviers. Elle est renommée dans toute l'île par sa fertilité et par sa richesse exceptionnelle. Un propriétaire m'assura que les habitants, tous possédant des propriétés plus ou moins étendues, y menaient la même vie tranquille de " *far niente* " que leurs compatriotes de la Castagniccia. L'olivier demande, il est vrai, un peu plus de soin et de peine que le châtaignier. Il faut le tailler et le fumer tous les deux ans, il faut écraser le fruit et en tirer l'huile, et puis la vendre. Tout cela, cependant, prend peu de labeur, peu de temps, comme la culture de la pomme de terre en Irlande. Toutes les années, ou toutes les deux ou trois années, une récolte abondante vient payer les dettes contractées, et donner de quoi vivre sobrement jusqu'à la récolte suivante. Pourquoi tant travailler, dit le paysan, quand l'avenir est assuré? On ne peut, toutefois, vivre d'huile seule. Il faut la vendre pour acheter d'autres produits avec l'argent, et par suite, sans doute, de cette condition matérielle, la Balagne a été constamment

conquise, de temps immémorial, par ceux qui tenaient la côte adjacente.

Il y a une bonne route de Calvi à Corte, qui conduit le voyageur à travers une partie de la ravissante et fertile Balagne, et puis à travers une vallée montagneuse, intéressante. Une diligence la parcourt tous les deux jours; je l'ai deux fois traversée avec encore plus de plaisir la seconde fois que la première. Protégée par des collines élevées des vents de mer au sud-ouest, abritée par les montagnes du vent du nord et de l'est, la Balagne me parut vraiment le séjour de l'abondance et de la paix, avec ses vignes et ses céréales, avec ses oliviers et ses arbres à fruit, et avec ses villages prospères, chacun orné de sa petite église. La chaleur de l'été doit être intense, et comme preuve je citerai un caroubier que j'ai mesuré à Ponte-Veglia qui, à un mètre de terre, avait sept mètres de circonférence. Beaucoup de maisons et de cabanes aussi ont des toits plats, ce qui indique des nuits très-chaudes, pendant lesquelles les habitants s'y réfugient comme en Orient. C'est une approche vers les habitudes des pays chauds.

Au-dessus des châtaigniers, on rencontre le pin maritime, et encore plus haut, quelquefois, en même temps, le pin larix. Ce dernier arbre est originaire de la Corse, et nulle part en Europe on ne le trouve plus vigoureux et mieux développé. Dans quelques-unes des forêts primitives, on rencontre des pins larix qui ont quarante mètres de hauteur, de beaux et d'immenses arbres. Au-dessus des pins viennent les hêtres, puis les bouleaux, et puis la neige éternelle.

Une grande partie de la Corse, on peut dire tout ce qui n'est pas cultivé ou à l'état de forêt, est couverte de ce qu'on appelle maquis. Le maquis est le nom donné dans le pays à un fourré plus ou moins épais d'arbustes, de broussailles, de petit bois, toujours de même nature. Il est surtout composé d'arbousiers, de ciste ou rose des rochers, de cytise, de myrte, de lentisque, de la grande bruyère méditerranéenne, de genêt, de thym, de menthe. Ces belles plantes, que nous admirons tant dans les jardins, sont les mauvaises herbes de la Corse, couvrent les montagnes et les plaines d'un réseau inextricable, et rendent le défrichement pénible et coûteux. Les graines de ces plantes sont tellement abondantes, et le climat et le sol leur sont si propices que si les terres les mieux cultivées sont abandonnées à elles-mêmes, en peu d'années elles reparaissent et reproduisent le maquis, étouffant les autres végétations ; tant est puissante leur vitalité dans ce milieu favorable.

Jusqu'il y a quelques années, le droit de pâturage pour le bétail, dans les terrains en maquis, était libre, concédé à tout le monde. Comme conséquence, il y avait de grands troupeaux de brebis et de chèvres, sous la garde de bergers, qui passaient d'une région du pays à une autre, selon les saisons. Ces troupeaux commettaient de grands dégâts, surtout les chèvres, et rendaient la culture difficile dans les pays qu'ils visitaient et traversaient. Les chèvres sont des animaux si agiles qu'il faut une haie ou barrière de deux à trois mètres pour les empêcher d'entrer et de rava-

ger les champs cultivés. Aussi étaient-ils partout très-mal vus des cultivateurs. Le libre parcours du bétail est le propre d'un pays peu civilisé et peu cultivé. En Espagne il y a de vastes étendues du pays qui sont presque désertes par suite de cette ancienne coutume.

Dans ces derniers temps une loi a été promulguée en Corse qui défend le libre parcours. Il est interdit maintenant de laisser paître des bestiaux quelconques sur des terrains qui n'appartiennent pas au propriétaire du troupeau, ou qui ne sont pas affermés par lui. En outre, les troupeaux doivent toujours être sous la garde de bergers. Cette loi, très-nécessaire, a rendu de grands services à l'agriculture, mais elle a son côté pénible. Des paysans pauvres, non propriétaires, me dirent qu'ils ne pouvaient plus manger de viande depuis qu'ils n'avaient plus le pouvoir d'envoyer leurs bêtes dans le maquis. Autrefois ils possédaient de petits troupeaux qu'ils envoyaient ainsi paître, et ils vivaient en partie de leur produit. Maintenant ils sont réduits à vivre de leur travail manuel.

Il en était de même autrefois en France et en Angleterre. Il y avait des terres communales, appartenant aux villages, dans lesquelles les paysans envoyaient paître leurs bestiaux. Il y a deux cents ans, l'Angleterre, d'après les écrivains contemporains, ressemblait beaucoup à la Corse actuelle. Elle était à moitié couverte de forêts, de landes, de bruyères, de marais. Les brebis et les chèvres étaient regardés comme des animaux presque malfaisants par rapport aux travaux agricoles, et le

droit de pâturage sur les terres communales aidait les paysans à vivre. Depuis l'année 1714, les terres communales ont été clôturées et défrichées, par actes du Parlement, dans quatre milles communes, et la plupart des étangs et des marais ont été entièrement drainés.

Sous ce rapport, la France n'est pas aussi avancée; beaucoup de départements sont encore couverts d'étangs et de marais, qui rendent les pays où ils existent malsains, sujets aux fièvres d'accès. Dans la Bresse, formant un triangle entre la Saône, l'Ain et le Rhône qui est parsemé d'étangs et de marais, la durée moyenne de la vie n'est que de vingt-quatre ans. Dans quelques communes elle n'est que de dix-huit ans, tandis que la moyenne pour toute la France est de trente-cinq ans! Ces étangs sont en grande partie artificiels, et ils furent créés, pour la plupart, au seizième ou dix-septième siècle pour propager le poisson; par suite de l'observation rigoureuse des jeûnes de l'Église, dans ces temps le poisson était très-recherché. Les étangs sont desséchés tous les deux ou trois ans; on vend le poisson et l'on cultive le fond en céréales pendant deux ans. Puis on les remplit d'eau de nouveau et l'on y remet du fretin de poisson. Les autorités en France font de leur mieux pour faire supprimer ces étangs qui deviennent des centres de maladie, mais elles rencontrent une opposition opiniâtre de la part des propriétaires et des habitants du pays. Comme cela arrive souvent, aveuglés par l'intérêt, ces derniers ne désirent pas modifier leurs habitudes, leurs cultures, quoiqu'elles soient une cause

de maladie et de mort pour toute la population. Ainsi au beau milieu de la France d'aujourd'hui on reproduit à plaisir les conditions antihygiéniques et funestes, contre lesquelles la Corse se débat.

Le lait des brebis, ainsi que celui des chèvres, entre pour beaucoup dans la nourriture des Corses, soit comme aliment direct, soit comme fromage. On me dit que dans les régions des hautes montagnes le lait de brebis est une ressource très-importante. Je le trouvai bon et agréable au goût. On s'en sert comme aliment aussi dans beaucoup d'autres régions montagneuses de l'Europe, ainsi que dans tout le nord de l'Asie. Dans le nord de l'Écosse il y a un pays de montagnes (the Highlands) qui serait souvent décimé par la famine, après des étés pluvieux qui empêchent la maturation des avoines, si ce n'était que les autres parties du pays ainsi que l'Angleterre viennent à son secours. Ces Écossais montagnards ont des troupeaux de moutons nombreux, mais ils ne s'avisent jamais d'en boire le lait; l'idée même ne semble pas leur en être venue. Peut-être que la cause en est qu'ils seraient obligés de tuer et de manger aussi les agneaux, et alors comment payer le loyer des fermes aux propriétaires?

Dans la Corse on mélange souvent le lait avec la farine de châtaignes. Les châtaignes sont desséchées en automne dans un four, et on les réduit en farine quand on en a besoin. Avec cette farine on fait des gâteaux qui, cuits à point, remplacent le pain de blé ou de maïs. Ce pain de châtaigne nous semble trop sucré, fade, insipide; mais les

montagnards l'aiment, et le trouvent meilleur que celui d'autres farines.

Dans les grandes forêts et dans le maquis on trouve des sangliers en assez grand nombre, et dans les plus hautes région sdes montagnes il y a encore des mouflons, une race de brebis indigène de la Corse. Le nombre de ces derniers diminue de jour en jour, comme celui du chamois dans les Alpes. Ils sont très-difficiles à atteindre et ne succombent qu'à la poursuite de chasseurs intrépides et consommés. Dans les plaines alluviales de la côte orientale, dans le maquis, on rencontre le petit gibier en assez grande abondance, surtout lièvres, perdrix rouges, grives, merles, et le gibier d'eau; canards, bécasses et bécassines. Dans les premiers mois de l'automne, toutefois, ces parages sont si malsains qu'on ne peut s'y risquer sans s'exposer à gagner la fièvre. Il faut attendre la fin de novembre pour chasser en sûreté. Le gibier est plus abondant dans le sud de la Corse que dans le nord, parce que cette partie de l'île est moins peuplée. La défense du port d'armes et du droit de chasse qui exista pendant de longues années, comme mesure de sécurité publique, ne profita pas au gibier, tout au contraire. Ne pouvant chasser, comme autrefois, toute la population agricole du pays se consacra à obtenir le gibier par la ruse, par les piéges, surtout dans le voisinage des villes, où la vente était assurée. Aussi, dit-on que la quantité en a fort diminué dans toute l'île.

Les détails que j'ai donnés sur la conformation physique de la Corse, sur ses deux chaînes de mon-

tagnes élevées, qui s'entrelacent par des contre-forts nombreux, sur ses forêts et sur ses profondes vallées, expliquent l'histoire politique de la Corse. Comme il est presque toujours arrivé, dans les siècles passés, dans les pays de montagnes, les montagnards corses étaient toujours en guerre avec leurs voisins, avec les diverses nations étrangères qui occupèrent les côtes et les plaines ; mais ce fut toujours en vain que ces nations essayèrent de les conquérir.

Les villes des côtes et les plaines avoisinantes furent successivement dans la possession des Grecs, des Romains, des Goths, des Sarrasins, des Espagnols, des Toscans, des Génois, et en dernier lieu de la France; mais les montagnards ne furent jamais domptés. Alternativement battus ou victorieux, ils maintinrent toujours leur indépendance. Victorieux, ils chassèrent les envahisseurs de leur terre natale. Battus, ils se réfugièrent au fond de leurs montagnes, dans les forêts primitives qui couvrent encore une partie de l'île, dans la région de la neige éternelle. Qui aurait osé ou pu les y suivre? Tous ceux qui l'essayaient y trouvaient la défaite et la mort. Telle fut toujours, dans les siècles passés, l'histoire de cette petite communauté de vaillants montagnards, car la population de la Corse tout entière n'arrivait pas à plus de cent mille âmes. Jamais la terre n'a produit une plus noble race d'hommes libres, d'hommes élevés dès leur enfance dans l'amour de la patrie, de l'indépendance, de la liberté, et prêts à tout moment à leur sacrifier la vie.

L'histoire de la Corse est remplie de héros, de

faits héroïques, d'actions de dévouement romanesque. Chaque siècle a enfanté des patriotes prêts à sacrifier leur fortune et leur vie à la patrie, comme dans les jours héroïques de Rome. Les occasions de montrer ces qualités de cœur et d'esprit ne manquèrent jamais. Aussitôt qu'un ennemi était vaincu et chassé, un autre apparaissait. La paix ne durait jamais plus de quelques années, rarement autant. Chaque génération successive avait ainsi à renouveler les luttes qui avaient éprouvé le courage, le patriotisme et la patience de leurs ancêtres.

Est-il surprenant que les noms de ces héros corses soient devenus sacrés dans chaque famille, même la plus humble, dans les cabanes des pauvres comme dans les châteaux des riches. Les noms de Giudice della Rocca, de Giampolo, de Sampiero, de Paoli, et bien d'autres encore, vivent dans le cœur, dans les affections des Corses jusqu'à ce jour. Est-il étonnant que les femmes corses aient imbibé pour ainsi dire avec le lait maternel et aient toujours montré, dans ces temps de luttes maintenant passées, le patriotisme enthousiaste et sévère des femmes de Sparte; que leurs « voceros », ou chants nationaux, aient toujours été empreints, même jusqu'à nos jours, d'un esprit de défi et de vengeance, inconnu aux habitants de régions plus paisibles, plus calmes ?

Une population qui, depuis tant de siècles, jusqu'à tout récemment, a vécu dans un état de guerre constante contre l'oppression et la tyrannie étrangère, ne peut pas tout à coup se calmer et arriver à l'état social de pays qui, depuis des siècles, ont

cessé de combattre pour leur indépendance. Ainsi s'explique l'état social exceptionnel qui a régné jusqu'à nos jours en Corse.

Les Génois furent, pendant le moyen âge et jusqu'à la fin du siècle dernier, les plus tenaces et les plus cruels persécuteurs de la Corse. Ils s'y établirent vers la fin du treizième siècle, s'emparèrent des villes sur la côte, et d'une partie considérable de l'île. La guerre, on peut le dire, ne cessa jamais depuis cette époque jusqu'à ce que les Corses se soumirent à la France en 1769 — deux mois seulement avant la naissance de Napoléon Bonaparte.

En 1737 les Génois, se trouvant très-pressés par les Corses, s'adressèrent à la France pour les aider à s'y maintenir. Le cardinal Fleury, alors ministre, profita de l'occasion qui s'offrait pour obtenir un pied dans l'île, et envoya cinq régiments à leur aide. A partir de ce moment, les pauvres montagnards corses eurent à combattre non-seulement les Génois, mais aussi la grande et puissante France. Ils se défendirent avec la bravoure du désespoir pendant plus de trente années. Mais à la fin, leur grand général Paoli fut vaincu, et ils durent succomber.

Le père du grand Napoléon était un membre influent du parti patriotique ; il était le secrétaire intime du célèbre chef Paoli quand la capitulation fut signée, et quand la Corse fut annexée à la France. Quelques mois plus tard sa femme donna naissance au grand guerrier, à l'homme d'État illustre qui devait diriger avec une si terrible énergie les forces et les destinées de la France et des Fran-

çais, de ces Français que ses compatriotes alors regardaient comme des ennemis, des conquérants.

Le grand patriote Paoli, qui pendant un quart de siècle avait gouverné les Corses avec la sagesse d'un Solon, et le courage d'un Épaminondas, quitta son île natale quand elle devint un département de la France, et se réfugia à Londres. Là, il vécut pendant trente ans dans le Holborn, pauvre quartier central de cette ville brumeuse et enfumée, un exil glorieux, loin de l'île radieuse et fertile qui lui avait donné le jour. Quand je contemplais les montagnes si belles, si majestueuses de la Corse, son beau ciel bleu, la mer azurée qui lui sert de ceinture, ma pensée se reportait souvent sur le pauvre patriote exilé du siècle passé. Comme son cœur a dû souffrir de l'absence de ses parents, de ses amis ; comme son esprit a dû languir pour la patrie chérie au milieu des brouillards de l'hiver à Londres ! Il aurait pu y retourner s'il avait voulu reconnaître l'autorité de la France, mais son âme de patriote ne pouvait se plier à ce qu'il regardait toujours comme le joug étranger. Il aima mieux vivre jusqu'à la fin de sa vie, pendant trente ans, dans cette terre du Nord, et y mourir, loin du sépulcre de ses pères, de ses ancêtres, auquel les Corses attachent tant d'importance.

Paoli retourna une fois en Corse, mais pour peu de temps seulement. Quand la France devint une république et les Français républicains, ils eurent honte d'avoir éteint la liberté en Corse. Aussi ils firent amende honorable, rappelèrent Paoli et le mirent à la tête de ses compatriotes. Ces derniers

cependant, furent bientôt lassés des exigences de la république française et s'insurgèrent contre elle, appelant les Anglais à leur secours (1794). Paoli et ses alliés, les Anglais, toutefois, tombèrent bientôt en défaveur ; et les Corses retournèrent à leur soumission envers la France, dont la souveraineté fut définitivement établie en 1796.

La génération de Paoli a passé depuis longtemps, de grandes phases historiques se sont succédé, phases qui ont remué l'Europe jusqu'à ses fondements et qui ont entièrement changé les fortunes de la nation qui annexa son pays natal. Ces changements peuvent être, en grande partie, rapportés au génie et à la ténacité corse du fils d'un des compagnons et des amis de Paoli. Le caractère corse reste toujours le même. L'amour de la liberté, le sentiment inné qui résiste à l'autorité quand celle-ci froisse la conscience, caractérise toujours les enfants de la Corse. Beaucoup d'entre eux reproduisent de nos jours, dans les luttes politiques, la conduite de Paoli dans le siècle dernier.

On peut se demander si les Corses, avec leur fierté indomptable, et leur individualité de peuple montagnard, se seraient si complétement et si facilement ralliés à la France, n'eût-ce été par suite de la merveilleuse fortune de leur compatriote Napoléon Bonaparte? Comme je l'ai dit, Napoléon naquit quelques mois seulement après la soumission et l'annexion de la Corse. A l'âge de vingt-six ans il était général de l'armée d'Italie, à trente ans, il était premier consul, à trente-quatre ans Empereur. Le sentiment national est même aujourd'hui très-

développé et j'ai maintes fois entendu dire, moitié en riant, moitié sérieusement : « Après tout, c'est plutôt la Corse qui annexa la France, que la France la Corse. » Chaque homme, chaque femme, chaque enfant dans l'île est fier du premier Empereur, et connaît tous les détails de sa vie. Aussi l'arrivée de Napoléon III à l'empire en France fut saluée d'un cri de joie et de fierté patriotique dans toute l'étendue du pays, et sa chute ainsi que sa mort y ont occasionné un deuil universel. On peut dire que toute l'île reste dévouée à sa dynastie. Malgré ses sentiments tout à fait français, la Corse pour le touriste semble plus italienne que française. Si ce n'est dans les villes, la langue est un dialecte italien, et la physionomie du pays ainsi que les mœurs des habitants sont italiennes, comme l'est la végétation.

Les Corses se plaignent un peu, quelquefois, qu'ils sont négligés par la France, et que les ressources naturelles de leur île ne sont pas développées comme elles pourraient l'être. Ce reproche me semble à peine juste. Il est vrai que le premier Napoléon fit peu de chose pour son pays natal, fait singulier. Comme nous l'avons vu, quoique né et élevé dans l'île, qu'il revisita constamment pendant les premières années de sa carrière militaire, il n'y revint jamais après son retour de l'Égypte. Peut-être que les travaux herculéens qui l'absorbaient, que les devoirs impérieux de sa position, qui occupaient tous ses instants, l'empêchèrent de s'occuper du bien-être de son pays natal. Peut-être aussi qu'il ne désirait pas trop attirer l'attention de la France,

du peuple qu'il gouvernait, sur la Corse, sa patrie, si récemment devenue partie intégrante de l'empire. Une fois un décret impérial fut signé pour des travaux importants à Ajaccio, mais ils ne furent jamais exécutés, ce qu'il ne connut que bien des années plus tard. Dans son exil à Sainte-Hélène, sa pensée se reportait constamment sur l'île montagneuse qui lui donna naissance. Il en parla souvent, ainsi que de ce qu'il avait eu l'intention de faire pour son bien-être et sa prospérité, s'il fût resté au pouvoir.

Les gouvernements qui l'ont suivi semblent avoir fait pour la Corse ce qu'ils ont fait pour les autres départements de la France. Le système de centralisation adopté en France pour la législation, pour l'éducation, pour les routes, pour les travaux publics en général, a été introduit et mis en exécution. Toutes les facilités possibles ont été ainsi données aux habitants d'améliorer leur état mental et physique et de poser ainsi les bases de la prospérité publique. La route qui entoure l'île et relie les principales villes de la côte, ainsi que celles qui traversent le centre, de Bastia à Ajaccio, de Bastia à Calvi, de Calvi à Corté, sont excellentes, aussi bonnes que celles du département de la Seine, et cela même dans les endroits les plus sauvages, où les habitants manquent à peu près entièrement. Comme je l'ai déjà dit, un grand nombre de routes forestières ont été aussi construites ou sont encore en construction, qui pénètrent presque dans le cœur du pays, dans les forêts primitives, à de grandes élévations.

CHAPITRE III

ÉTAT SOCIAL. — LE BRIGANDAGE D'AUTREFOIS. LE CALME ET LA SÉCURITÉ D'AUJOURD'HUI.

Il Signor, che pacifico asilo
Ti volea di concordi fratelli,
Sol di cerve e di muffoli imbelli
Ti fè stanza, o diletta dal sol.
Ma schernire il disegno di Dio
Osò l'uomo, e fu misero ostello
Di nemici quest' Eden novello
Di vendette quest' ilare suol.

GIUSEPPE MULTEDO.

Le grand obstacle au progrès matériel de la Corse, jusqu'à des temps encore récents, a été, sans doute, l'état social anormal de l'île. Il était si exceptionnel, si étrange, si contraire à celui qui règne dans le reste de l'Europe que probablement le monde entier n'en offrait pas de pareil. La *vendetta*, qui le caractérisait, détruisait par la base tout esprit d'entreprise, toute prospérité publique.

La vendetta est un système de vengeance à mort qui existe depuis des centaines d'années en Corse, et qui, jusqu'à tout récemment, était reconnu et approuvé par presque toute la communauté, même par les ministres de la religion les moins éclairés. Son origine est obscure, mais on peut la rattacher aux guerres, aux dissensions qui existaient toujours

dans l'île, divisant les familles et les communes, armant l'un contre l'autre. On peut encore l'attribuer à la faiblesse de l'autorité, et à la difficulté d'obtenir la justice, un état de choses qui laisse à chaque individu le soin de venger lui-même les injures dont il souffre. Tous les Corses portaient des armes à feu. Si un homme se croyait insulté par un autre, n'importe comment, quelque triviale qu'en fût la cause, il le tuait à coups de fusil. Dès ce moment la famille de l'homme tué se regardait comme obligée par l'honneur de poursuivre le meurtrier, ou à son défaut un membre de sa famille, pour en tirer vengeance. Sang pour sang était la devise; la loi du talion. Cette obligation descendait d'un membre de la famille à un autre, jusqu'à la fin. Souvent, tous les membres des deux familles étaient anéantis. Des villages, des communes entières, prenaient sur eux la cause d'un de leurs membres contre d'autres villages, d'autres communes, et dans l'absence d'un ennemi public ils se massacraient ainsi l'un l'autre.

Un curé très-intelligent, desservant une commune cachée dans le centre de l'île, me dit que la plupart de ces dissensions avaient leur origine dans la jalousie. Le sentiment universel était qu'une insulte faite à une femme devait être lavée dans le sang de l'offenseur par les parents mâles, père, frère, mari. Ce sentiment, me dit-il, était si général que si les lois étaient modifiées, devenaient moins inexorables, il ne doutait pas qu'il n'y eût autant d'assassinats qu'autrefois, et par conséquent autant de réfugiés à la montagne ou bandits. C'était

presque toujours pour échapper à la loi, après un forfait de ce genre, que l'on se réfugiait à la montagne et que l'on devenait bandit. S'il n'y avait pas de parent mâle pour les venger, les femmes corses prenaient souvent sur elles de se venger elles-mêmes.

Cette dernière assertion est pleinement verifiée par un fait qui venait de se passer à Corte, lors de l'une de mes visites en Corse. En avril 1865 il y avait trois femmes en prison pour avoir tué leurs amants. Une d'elles, une belle jeune fille de vingt ans, avait tué son amant d'un coup de pistolet, sur le marché public de Corte, dix jours avant mon arrivée. Il l'avait abandonnée, après lui avoir promis très-sérieusement le mariage, et refusait d'accomplir sa promesse. Elle était en prison, mais un des habitants les plus influents de Corte me dit que l'emprisonnement était une simple forme, que l'opinion publique était tout à fait en sa faveur et qu'elle serait acquittée, ou tout au plus condamnée à une détention de quelques semaines. Tout le monde, lui-même compris, la regardait comme une très-noble et très-intéressante jeune fille, qui avait traité son amant infidèle comme il le méritait ! J'appris plus tard qu'en effet elle n'avait été condamnée qu'à trois mois de prison.

Cette fille, en revendiquant son honneur, ne faisait que suivre les traditions de son pays. Il y a quelques années une jeune fille d'Ota, dont le nom tant soit peu poétique était Fior di Spina, ou fleur d'Aubépine, tua son amant pour la même cause, son refus de l'épouser. Une de ses compagnes improvisa un « vocero » ou chant que je transcris, tant pour don-

ner une idée des sentiments des femmes corses dans de telles occasions que comme illustration de la langue qu'on y parle aujourd'hui. On s'apercevra que c'est un dialecte de l'italien.

VOCERO

Stamane in piazza d'Ota
T'hannu messu la curona
Tissuta in oro ed in argento,
Secondu la to persona
Dopu stu colpu di pistola
Che in Corsica risona.

Arrivata da u su babu
Si vesti da gran guerriera
Carca di ferru e di piombu
Colla carchera e la tarsetta,
Lu stilettu e la pistola,
Dicendo : Oggi è u me sicretu

Quest' avia un cuore d'un lione,
D'una tigra allatata !
Ha stesu la braccia colla pistola,
Ed in capu la sbarata,
Dicendo : Anima infidele,
La tu morte è preparata.

Deh ! portatemi a Tallano,
Dove so i banditi più fieri,
Giacomo e Santa Lucia,
Quest cuori bravi e guerrieri,
E con elli in compagnia,
Girero boschi e sentieri.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Ce matin sur la place d'Ota,
Ils placèrent sur vous la couronne,
Tissue en or et en argent,
Selon la valeur de votre personne,
Après ce coup de pistolet,
Qui dans la Corse retentit.

Arrivée chez son père,
Elle s'habilla comme une grande guerrière,
Chargée de fer et de plomb,
Avec la boîte à cartouche et la tarsette,
Le stylet et le pistolet,
Disant : Aujourd'hui c'est mon secret.

Elle avait le cœur d'un lion,
D'une tigresse allaitant.
Elle étendit le bras avec le pistolet,
Et sur sa tête le déchargea,
Disant : Ame infidèle
Ta mort est préparée.

Maintenant, conduisez-moi à Tallano
Où sont les bandits les plus fiers,
Giacomo et Santa Lucia,
Ces cœurs braves et guerriers,
Et avec eux en compagnie
Je parcourrai les bois et les sentiers.

Selon Gregorovius, qui a écrit en allemand un livre de voyage extrêmement intéressant sur la Corse, il y eut quatre mille trois cents meurtres en Corse entre les années 1821 et 1852 sur une population de deux cent quatre mille âmes. Dans

les deux dernières années de cette période le nombre en fut de trois cent dix-neuf. Le paysan osait à peine cultiver son champ, crainte d'être tué à la charrue, et sa vie souvent se passait à traquer ou à fuire un ennemi. Les femmes, élevées dans un sentiment sauvage de l'honneur, poussaient leurs maris et leurs fils à ces actes de vengeance féroce, chantant des chants (voceros) de triomphe si ces derniers étaient victorieux, ou de lamentation s'ils étaient tués, du genre de celui que nous avons cité.

Beaucoup de Corses, dans ces jours-là, passaient des années entières de leur vie barricadés dans leurs maisons, qu'ils n'osaient quitter crainte d'ennemis acharnés après eux. On cite l'histoire d'un homme qui resta ainsi quinze ans barricadé dans sa maison. Un jour on lui dit que son ennemi s'était éloigné. Il sortit et traversa la rue, pour tomber raide mort d'un coup de fusil tiré par son adversaire qui avait passé quinze années à l'attendre ! Je fis connaissance moi-même à Isola Rossa avec un propriétaire, représentant d'une des premières familles de la Corse, qui me dit être resté, dans sa jeunesse, deux ans renfermé chez lui, dans l'étage supérieur de sa maison, pour éviter une « vendetta. » Une porte en fer sur l'escalier, à travers laquelle il pouvait, « faire le coup de fusil » en cas de besoin, le séparait de ses adversaires, acharnés à sa destruction.

Comment un pays pouvait-il prospérer dans de telles conditions? Le gouvernement français ne voulut jamais accepter l'idée chevaleresque de la vendetta corse, et déclara dès le premier jour qu'un homme tué dans ces circonstances était tout bon-

nement assassiné. Si on le prenait, il était mis en jugement, et exécuté ou envoyé au bagne pour la vie. Cette manière « désagréable » d'envisager le point d'honneur corse n'eut pas la moindre influence sur l'esprit du pays. Les Corses continuèrent à tuer leurs ennemis comme auparavant, mais, au lieu de se livrer à la justice, ils se retirèrent à la montagne, mirent la loi au défi, et devinrent bandits. Au commencement de ce siècle il y avait mille hommes « à la montagne. » Le commandant de la gendarmerie à Ajaccio me dit qu'en 1855 il y en avait encore trois cents.

Ces hommes n'étaient pas des brigands comme on en trouve dans l'Italie, dans la Sicile, en Grèce et ailleurs. C'étaient des hommes honorables, qui avaient revendiqué leur sentiment du point d'honneur selon la coutume immémoriale de leur race, et avec l'approbation de la majorité de leurs compatriotes. Une fois dans la montagne, hors de l'atteinte des autorités, dans les forêts primitives du mont d'Oro, du mont Rotondo, du mont Renoso, ou du mont Inchudine, ils désiraient seulement vivre. Il tuaient le gibier ; leurs amis et parents leur envoyaient des munitions et des vivres, tandis que les paysans et les bergers les aidaient à échapper aux poursuites des gendarmes. Ils menaient de la sorte une vie sauvage et indépendante, qui ne manquait pas de charme, n'attaquant jamais les voyageurs, ne faisant de mal à personne, tant qu'on les laissait tranquilles. On m'a dit qu'un voyageur, pourvu qu'il ne fût pas un ennemi, aurait pu même pénétrer parmi eux, sans crainte, avec

ses poches remplies d'or. Ils auraient pu lui de mander poliment une légère contribution, mais seulement s'ils avaient un besoin pressant. De temps en temps, cependant, il y avait des bandits moins scrupuleux, moins honorables, auxquels on n'aurait pu se fier.

Ce fut en vain que le gouvernement entretint un ou deux régiments de soldats dans l'île, et un corps nombreux de gendarmerie légère, accoutumée à la montagne, et à la guerre des montagnes. La vendetta était trop enracinée dans l'esprit corse, les montagnes étaient trop inaccessibles, et la population trop favorable à ces bandits « honorables » pour qu'on pût les exterminer. Aussi en 1854 on prit des mesures extrêmes, exceptionnelles, des mesures qui paraissent très-étranges pour notre siècle, notre époque, appliquées à un département de la France, mais il le fallait.

La Chambre vota deux lois. Par l'une toute la population fut désarmée, et le port d'armes de toute espèce fut défendu pour quelque motif que ce fût, chasse ou défense personnelle.

Aussi pendant bien des années on ne chassa pas en Corse. Un propriétaire ne pouvait prendre un fusil et tuer un lièvre, un oiseau, un gibier quelconque dans sa propriété, sans la permission du préfet. Quand cette permission était demandée et accordée, elle était donnée pour un, deux ou trois jours, sous le nom de battue, et des agents de police devaient s'y trouver. Tous les membres les plus influents et les plus éclairés de la société acceptèrent cette loi et firent volontiers le sacrifice de

leurs plaisirs pour le bien du pays. Cette loi resta en vigueur jusqu'en 1869, quand elle fut en partie révoquée, le but ayant été atteint, et la tranquillité publique établie sur des bases solides.

Par la seconde loi, la *loi du recel*, toute personne recevant, cachant, ou secourant des gens hors la loi ou bandits, devenait susceptible d'emprisonnement. Cette loi a été exécutée d'une manière très-singulière, très-draconienne, mais auss très-efficace. Si un homme tue son ennemi et se réfugie à la montagne, l'autorité de suite saisit et emprisonne les parents et les garde jusqu'à ce qu'il ait été pris ou se soit rendu. Un exemple très-remarquable de l'application de cette loi eut lieu lors de ma première visite à Ajaccio. Un bandit qui avait tué vingt-sept personnes pendant sa vie, principalement des gendarmes, et qui avait été à la montagne pendant trente ans, avait disparu depuis de longues années. On le croyait en Sardaigne. Un beau jour il reparut dans les environs de Sartène. Soixante de ses parents et descendants furent de suite saisis et emprisonnés, et ne furent relâchés que quand il devint évident que le vieux bandit avait de nouveau abandonné la Corse.

Quoique des mesures aussi sévères paraissent cruelles au premier abord, elles étaient évidemment nécessaires, et leur application a eu un résultat tout à fait satisfaisant. Elles ont résolu l'énigme. Ces hommes de fer, qui tuaient un ennemi comme un insecte nuisible, qui versaient le sang sans être retenus par aucun sentiment humain ou divin, sont de tendres pères, fils, frères, maris. Ils ne peu-

vent voir en prison, en permanence, leurs enfants, leurs parents, leurs frères, leurs sœurs, à cause d'eux. Aussi, ou ils n'assassinent plus, ou ils se livrent à l'autorité et acceptent le châtiment. Dans ce moment il n'y a pas plus de deux ou trois personnes « à la montagne. » Si une telle loi était passée et exécutée en Italie ou en Grèce, on se débarrasserait en peu de temps des vrais bandits qui les infestent. Aux conditions sociales exceptionnelles, il faut des lois exceptionnelles. Dans ces pays on a la folie de vouloir soumettre les bandits à des jurés tirés de la population civile, et l'on obtient avec grande peine une condamnation, par suite de l'intimidation exercée sur le juré par les amis des coupables.

L'application rigide de la loi du recel frappe à sa racine une des causes principales qui entretiennent cet état antisocial. Bien loin d'être tarée pour avoir un membre « à la montagne », la famille d'un paysan en tirait honneur et avantage. A partir de ce moment, la famille avait des alliés qui les protégeaient, et les aidaient dans leurs querelles, dans leurs luttes. Ils fournissaient des provisions, de la poudre et des avis, et de l'autre côté ils recevaient l'aide et la protection de leurs parents bandits, et de leurs compagnons. L'emprisonnement des parents privait ainsi le bandit du secours indispensable qu'il en recevait, et ne lui laissait que la sympathie des emprisonnés, si même il ne les transformait en adversaires.

Un fait singulier dans l'histoire de ces hommes « hors la loi, » c'est leur amour pour le sol natal.

Ils pouvaient facilement traverser le détroit qui sépare la Corse de la Sardaigne et s'y réfugier, ou passer en Italie ; mais l'amour de la patrie était trop fort. Ils préféraient rester de longues années dans les forêts, dans les montagnes, être poursuivis tous les jours comme des bêtes fauves, sans espoir de pardon, avec la certitude d'être pris tôt ou tard, que de se réfugier dans un autre pays.

Un commandant de gendarmerie que je connus à Ajaccio en 1862, un brave et franc militaire, me dit qu'il avait été dix ans en Corse, et qu'il avait pendant tout ce temps livré une guerre incessante aux bandits. Il me donna des détails très-intéressants sur cette guerre des montagnes qu'il leur avait faite. Il avait plusieurs centaines d'hommes sous ses ordres, tous jeunes, robustes, et brisés à la fatigue et au danger. Ses attaques étaient surtout conduites par des marches nocturnes, de trente, quarante ou cinquante kilomètres, qui le mettaient à même de surprendre ses ennemis, toujours aux aguets.

Je lui exprimai ma surprise qu'il fût encore en vie, qu'il n'eût pas été tué, à la mode de Corse, après une lutte si longue, si acharnée, après avoir envoyé tant d'hommes à la mort, à l'échafaud et aux galères. Il me répondit que l'explication du fait, était qu'il avait toujours traité les bandits comme des adversaires loyaux. Il leur avait fait une guerre honorable. Il les avait combattus loyalement, comme il aurait combattu un ennemi militaire. Il les avait surpris et les avait exterminés quand il le pouvait, mais jamais à l'aide de la tra-

hison qu'il méprisait et rejettait. Ils étaient si convaincus, ajouta-t-il, de son honneur, que si le soir même il écrivait aux chefs du petit nombre qui restait, leur donnant un rendez-vous à Ajaccio, ils quitteraient sans un moment d'hésitation leur retraite, et viendraient le voir dans la ville même.

Un incident de la vie pleine de péripéties du digne commandant mérite d'être raconté. Depuis longtemps il poursuivait un bandit renommé, qui avait tué plusieurs personnes et était à la montagne depuis plusieurs années, échappant à toute poursuite. A la fin, il apprit qu'il dormait toutes les nuits dans une caverne située dans un endroit très-sauvage et retiré, au sommet d'une montagne. Par une marche de nuit il environna la caverne avec cent cinquante hommes, et, certain de la présence du bandit, le somma de se rendre. Sa réponse fut un coup de fusil qui tua un de ses hommes. Il se décida alors à l'enfumer, et commença à amasser des broussailles devant la caverne. Mais avant que ce projet ne fût à moitié accompli, encore deux des assiégeants tombèrent frappés à mort par leur adversaire. Pour ne plus sacrifier de vies, le commandant se décida à l'affamer, sachant qu'il avait peu de vivres et d'eau avec lui. Il forma donc un double cordon autour de la caverne qui n'avait qu'une sortie, et attendit.

L'attente dura deux jours et deux nuits. Pendant ce temps les gendarmes restèrent aux aguets, le fusil à la main. La troisième nuit, vers le matin, la faim et le désespoir l'emportèrent, et le bandit fit un bond hors de la caverne, espérant s'échapper

dans les broussailles. Vingt coups de fusils partirent à la fois, et il tomba mort, mais pas avant d'avoir eu le temps de viser un des assiégeants et de l'avoir tué. Ainsi la destruction de cet homme coûta quatre vies précieuses ! Cet événement dramatique avait eu lieu quelques années auparavant.

Il était facile de voir que le digne commandant était plein d'ardeur dans sa vie aventureuse et qu'il l'aimait. C'était la guerre en petit ; ses yeux s'animaient pendant qu'il me parlait, qu'il me racontait les longues marches de nuit, les embuscades, les surprises, les manœuvres, qui constituent, en grande partie, cette guerre des montagnes. Sans aucun doute le mouvement, l'entrain, l'incertitude de ces espèces de campagnes ont un grand charme, pour les organisations avides d'aventures.

Il est toujours très-difficile de se saisir d'un coupable qui a pour lui la sympathie et l'aide de toute une population, et cela dans tous les pays possibles. Ainsi tout dernièrement dans un pays tranquille et civilisé comme l'Irlande, où il n'y a pas de forêts primitives, pas de montagnes couvertes de neige éternelle, un vieil assassin a éludé la poursuite d'une police nombreuse et active pendant deux ans; à la fin il est mort de maladie, dans son lit. A chaque moment on découvrait où il était, où il avait été, mais avec l'appui et le secours des paysans il échappait toujours à ceux qui le poursuivaient.

Les faits qui précèdent me semblent expliquer suffisamment l'état arriéré de la Corse quant à son développement matériel. C'est l'histoire des montagnes de l'Écosse (Highlands) il y a cent cinquante

ans, celle d'une population montagnarde, guerrière et querelleuse, se battant toujours, soit entre eux, soit contre leurs voisins, et apprenant ainsi à regarder le travail manuel comme dérogatoire à leur dignité. Cet état social s'explique encore plus facilement quand les besoins matériels de la vie sont minimes, que la population est peu nombreuse, le climat doux et le sol assez fertile pour produire sans effort tout ce qui est nécessaire à la vie.

Les mesures rigoureuses adoptées par le gouvernement, ont produit toutefois des résultats tout à fait satisfaisants dans toute la Corse. L'état social du pays entier est devenu tel que la sécurité et la confiance existent partout, au lieu de l'insécurité et de la crainte. On peut donc s'attendre à voir les ressources naturelles du pays se développer rapidement. Les forêts corses contiennent des bois de construction aussi précieux que ceux qui sont importés des pays les plus éloignés, ses vins sont bons, abondants, à des prix raisonnables, et ses produits minéraux considérables : plomb, fer, cuivre, etc. L'île est entourée d'une bonne route, et d'autres pénètrent dans l'intérieur dans plusieurs directions. En même temps des communications fréquentes existent entre ses principaux ports, Bastia, Calvi, Ajaccio, et la terre ferme française et italienne. Il ne faut que du capital et l'esprit d'entreprise pour développer les richesses du pays, et tous les deux viendront sans aucun doute.

En Sardaigne, pays plus éloigné, une cinquantaine de compagnies exploitent déjà les minéraux et les forêts, et un chemin de fer la sillonne du nord au

sud. Il est impossible que la Corse reste en dehors du grand mouvement commercial, qui se développe dans la Méditerranée, maintenant que la sécurité y est devenue aussi grande que dans quelque autre partie que ce soit de l'Europe continentale.

Si la Corse était une possession anglaise, une vingtaine de compagnies seraient à l'œuvre en quelques mois, mais en France l'entreprise commerciale est plus lente, et puis l'on envisage encore la Corse, bien à tort, comme un pays presque lointain, à moitié civilisé. Les fonctionnaires qui y vont se regardent, me dit-on, comme bannis, et aspirent après le moment auquel ils pourront rentrer en France, à Paris. Peu ou point de voyageurs ne visitaient l'île, Français ou autres, si ce n'est pour des affaires, avant la publication de ce travail dans la seconde édition de mon ouvrage de climatologie (1862). Cette publication attira l'attention des voyageurs anglais et américains, qui maintenant la parcourent en grand nombre toutes les années. Lors de ma première visite, ma présence comme simple touriste semblait inspirer de la curiosité, et plusieurs fois on me demanda si j'avais « une mission » pour examiner le climat et les productions de la Corse.

L'isolement dans lequel la Corse s'est si longtemps trouvée, commence à cesser. Le nombre des voyageurs augmente d'année en année, et nous pouvons espérer que d'ici à peu de temps elle deviendra un des pays les plus connus de la Méditerranée, au lieu d'être un de ceux qui le sont le moins.

CHAPITRE IV

BASTIA. — LE CAP CORSE. — VINS.
LA GROTTE DE BRANDO. — LA TOUR DE SÉNÈQUE.
LE VILLAGE DE PINO. — UN CURÉ CORSE.

A destini fatali creata,
Montuosa dell' onde guerriera,
Di beltà ti adornava severa
Il supremo dei mondi Fattor.
Sul cammin' delle terre, che prime
De' suoi raggi saluta l'aurora,
F'ancorò, di due mari signora,
Come nave di bruno color.
GIUSEPPE MULTEDO.

La ville de Bastia est bâtie sur une colline; elle est propre, assez espacée, et, vue de la mer, elle a un aspect très-pittoresque. Sur la place principale, vis-à-vis de la mer, il y a une rangée de belles maisons ou hôtels, dignes d'un beau quartier de Paris. Elles ont principalement occupées par les familles marquantes du pays. La vue mer de cette place est très-belle ; par un beau jour on voit les trois îles de Capraja, Elbe et Monte-Cristo surgir des eaux à l'horizon à l'est et au sud-est. Il y a plusieurs petites hôtels à Bastia, le meilleur est l'hôtel de France, boulevard Paoli.

Bastia est la ville la plus florissante, la plus populeuse et la plus animée de la Corse. Il y a un mou-

vement commercial assez considérable ; un grand nombre de navires entrent dans son port, et ses habitants montrent plus d'activité, plus d'esprit d'entreprise que ceux d'aucune autre partie de l'île. Ce fait s'explique par la proximité de l'Italie, avec laquelle Bastia a toujours entretenu des relations très-suivies, et aussi par le fait qu'elle est le port des plaines fertiles de la partie orientale de la Corse. Ajaccio a peu de commerce, et n'est le port naturel que de deux ou trois des profondes vallées qui sillonnent la côte occidentale, vallées comprises entre les éperons granitiques qui, partant des hautes montagnes, vont se plonger dans la mer. Bastia restera donc toujours le principal port commercial, et Ajaccio, bien qu'elle soit le centre du gouvernement, la capitale en quelque sorte, devra toujours occuper un rang secondaire.

Il y a une route qui longe le cap Corse, au bord de la mer. Cette route est très-belle, tout à fait ravissante. D'un côté la bleue Méditerranée, de l'autre la montagne dont les pentes douces sont couvertes d'oliviers. De temps en temps, à quelques kilomètres de distance l'un de l'autre, s'ouvrent de jolis ravins d'une fertilité merveilleuse, et au sommet de ces ravins, trois ou quatre cents mètres au-dessus de la mer, on voit toujours des villages pittoresques, formés de blanches maisons accolées à la montagne, et groupées autour de leur petite église. Chacun de ces petits villages a sa marine, petit port ou jetée sur la plage. Ils sont ainsi perchés sur la montagne, à une certaine élevation au-dessus de la mer,

par motif de salubrité, pour échapper à la malaria, qui règne plus ou moins, sur la plage en automne. A huit ou dix kilomètres de Bastia, sur cette route, on trouve une des plus intéressantes cavernes qui existent, celle de Brando, formée, comme le sont presque toutes les grandes cavernes, dans une roche calcaire. Elle est très-étendue, et renferme des stalactites bizarres, curieuses, de toutes formes et dimensions. La visite à la caverne de Brando est une excursion charmante pour les touristes.

Les pentes montagneuses du cap Corse, et ses ravins, ont une grande réputation locale pour leurs vins. Mes amis à Bastia m'en firent goûter d'excellents. Pendant longtemps l'oïdium sévit avec tant de violence que l'on fit peu de vin, tant dans cette région que dans tout le nord de la Corse. Mais depuis quelques années on a planté partout des vignes nouvelles pour remplacer celles détruites par la maladie, on a accepté le soufre comme remède, et l'on commence de nouveau à faire du bon vin.

Dans le midi de la Corse l'oïdium est encore inconnu et le vin a continué à se faire sans aucune interruption.

A l'extrémité nord-est du cap Corse il y a une vallée plus large, plus profonde et encore plus fertile que celles qui la précèdent. A travers cette vallée, passe une route carrossable récemment construite, qui s'élève peu à peu sur le versant de la montagne, la traverse à une élévation de 600 mètres, et descend de l'autre côté du cap jusqu'au village de Pino, le lieu natal de mon ami M. Piccioni. Nous partîmes,

de Bastia une après-midi, et arrivâmes pour dîner, à son domaine paternel, un vieux château carré restauré dans ces derniers temps. Ses ancêtres y avaient vécu pendant quatre cents ans.

Le lendemain fut consacré à examiner les alentours, et le village pittoresque de Pino, construit sur les flancs de la montagne à 400 mètres au-dessus de la mer. Cette dernière dormait souriante à nos pieds, calme et paisible, mais jetant une frange d'écume blanche sur le rivage, sur les rochers et les baies d'une côte escarpée et accidentée. Partout où nous allâmes, je vis les traces d'une impulsion éclairée et énergique, donnée par un esprit supérieur. Partout je pus me convaincre que les sentiments enthousiastes et patriotiques de mon ami étaient une réalité, que la citation qu'il me fit souvent d'un de ses auteurs favoris, Métastase, partait du cœur :

« *Ad ogni cuor ben nato quanto la patria è cara!* »

Des routes, des chemins nouveaux avaient été pratiqués partout, et les pentes de la montagne étaient couvertes de nouvelles plantations. Une foule de bonnes maisons avaient été construites ; en un mot on voyait le progrès partout. Une des visites que je fis avec mon ami produisit sur moi une impression profonde et permanente. Ce fut celle que nous fîmes au curé du village, un bon chrétien, l'ami du pauvre, me dit M. Piccioni, qui avait été son allié dévoué dans tous les efforts qu'il avait faits pour relever la condition morale, sociale et intellectuelle des habitants du pays.

Le curé était un homme d'une quarantaine d'années, grand, intelligent, avec une physionomie douce. aimable et portant l'empreinte de la santé. Nous le trouvâmes dans le jardin d'un petit presbytère carré, en pierre, que l'on venait de construire pour lui dans une position extrêmement pittoresque. Jamais je n'ai vu un homme plus content de sa nouvelle installation. Il nous montra son jardin, ses fleurs, puis les chambres simples et nues de sa maison qu'il regardait évidemment comme un palais. Nous nous assîmes devant chaque fenêtre pour contempler et admirer les vues qu'il analysait avec une entente tout à fait poétique, mer, rochers, plage, montagne, rivage. Puis il nous fit asseoir et nous donna des rafraîchissements, du pain fait avec le blé mûri sur la pente de la montagne, et du vin fait avec le raisin de son petit vignoble.

Nous parlâmes d'abord des écoles et des malades pauvres auxquels mon ami s'intéressait. Peu à peu la conversation se porta sur la tour de Sénèque qui se trouve au-dessus du village de Pino, et de là sur le bon vieux temps des Romains. Sur ce terrain il était à son aise, car il avait lu et relu les historiens latins, et connaissait beaucoup mieux que nous la littérature classique. Il avait été élevé dans un séminaire corse, n'était jamais sorti de l'île, et devait en toute probabilité vivre et mourir curé d'un pauvre petit hameau perdu à l'extrémité du cap Corse, loin du monde et de ses vanités. Mais il était heureux, tout à fait heureux, nous dit-il, occupé de ses devoirs modestes, au

milieu de sa petite bibliothèque, de ses vieux amis classiques qui le mettaient en communication avec le monde de la pensée, méditant sur la nature humaine, la même de siècle en siècle, et cultivant son jardin et sa glèbe. Je m'intéressai tellement à lui, à sa vie paisible et utile que j'éprouvai de la peine à lui dire adieu. Mon ami me dit qu'il y avait beaucoup de curés comme lui en Corse, des hommes bons, instruits et fidèles à leurs croyances, des hommes intellectuels, aussi bons que pieux, vivant dans le présent et dans le passé et accomplissant humblement leurs devoirs. Moi-même j'en ai rencontré d'autres de ce type, dans d'autres endroits écartés de la Corse ; de bons curés de campagne et de montagne, pieux et instruits, des hommes qu'on ne peut que profondément respecter. En effet, lorsqu'ils sont vraiment fidèles à leur devoir, ne sacrifient-ils pas tout à leur ministère, les affections humaines et terrestres, l'ambition, presque tout ce à quoi l'homme tient dans cette vie !

La tour solitaire à laquelle la tradition donne le nom de « tour de Sénèque » est presque au sommet de la montagne de Pino. Ce philosophe romain, qui plus tard devint le précepteur de l'infâme Néron, fut exilé en Corse par Claude et passa huit ans dans l'île. Sénèque, quoiqu'un stoïque, ne supporta pas l'exil avec courage. Les seuls souvenirs de son séjour en Corse qu'il ait laissés sont des anathèmes contre « la terre barbare et sauvage » en laquelle il avait été exilé, et d'humbles supplications à son maître impérial pour qu'il le pardonnât

et lui permît de revenir à Rome. Il ne semble pas avoir eu la capacité mentale d'apprécier les beautés naturelles qui l'environnaient ou la douceur du climat. Sa pensée se rapportait toujours aux plaisirs, et à la civilisation raffinée de Rome. Il y revint à la fin ; le philosophe stoïque devint le maître de Néron, un favori à la cour, et amassa une grande fortune en quelques années, puis il lui fallut rendre à son élève tigre, non-seulement les richesses nouvellement acquises, mais la vie ! Il aurait mieux valu rester exilé dans la tour solitaire de Pino, dans la Corse détestée.

Le climat de Bastia est évidemment chaud l'été et doux l'hiver, car dans les vallées qui avoisinent la ville, on trouve des orangers, des citronniers, des cédrats. Les collines sont couvertes de grands oliviers séculaires, et dans les endroits humides on trouve partout le lycopode, qui remplace les mousses dans les climats subtropicaux où il ne gèle pas, car il craint le froid. D'un autre côté, Bastia est exposé aux vents du nord-est et du sud-est sans aucun abri ou protection. Le vent du sud-est ou sciroque est humide, énervant, désagréable, mais chaud, car il vient des déserts de l'Afrique, passant par la Méditerranée. Le vent du nord est au contraire est glacial et pénétrant. Venant du nord il a passé par-dessus les cimes neigeuses, en hiver, des monts Apennins. Ee vent du sud-ouest souffle quelquefois avec une telle force à Bastia et dans ses environs qu'il enlève les toits des maisons et oblige tout le monde à rester chez soi, et cela quoique la ville soit protégée par une crête montagneuse de

500 mètres d'élévation, qui sépare Bastia du golfe de Saint-Florent, sur la côte occidentale de l'île. En automne Bastia souffre un peu de la proximité de la grande lagune de Biguglia. Tous les ans, à cette époque, il y a quelques fièvres intermittentes à Bastia qu'on attribue à son influence.

Après une étude consciencieuse de la ville, de sa position météorologique et de ses conditions climatologiques, je ne pus y reconnaître la station d'hiver que j'étais venu chercher en Corse. Je ne doute pas, cependant, que des personnes qui ne seraient pas très-malades, qui voudraient seulement échapper aux brumes du Nord, et qui ne craindraient point quelques jours de vent du nord-est y passeraient très-agréablement l'hiver, à l'aide de relations sociales agréables et des ressources d'une petite capitale. Il y a un théâtre et un opéra à Bastia et de la bonne société.

CHAPITRE V

A CASTAGNICCIA. — LA SOURCE FERRUGINEUSE D'OREZZA. — UN VIEUX MANOIR. LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.

Nè lo scettro dell' onde le valse
Nè possenza di numero e d'oro :
Vincitrice la testa del moro (1)
La vendute masnade (2) fugò,
E il navil che su i mari temuto
A Venesia contese l'impero
Che la Croce latina primiero
Di Crimea sulle torri piantò.

GIUSEPPE MULTEDO.

Ainsi que je l'ai déjà dit, je fis à Bastia la connaissance d'un chirurgien distingué, M. Manfredi, qui me donna des renseignements intéressants sur l'état sanitaire de Bastia. Ainsi il me dit que la différence entre la chirurgie à Paris, où il avait fait ses études, et la chirurgie en Corse était tout à fait surprenante. Dans son hôpital à Bastia, il ne voyait pas à la suite des opérations chirurgicales, les accidents si communs et si terribles que la chirurgie rencontre à chaque moment à Paris et dans les grandes villes. Presque toujours dans les opérations l'union se faisait par première intention. et jamais il n'avait à traiter la pyémie ou l absorption purulente. Il avait eu beaucoup de cas de lithotomie, et le succès était à peu près constant. En l'entendant parler, je me suis dit que vraiment cela valait la

1° La bannière nationale de la Corse ; 2° allusion aux milices soudoyées par les Génois.

peine d'aller se faire opérer en Corse, la cruelle néeessité survenant.

A 50 kilomètres de Bastia au sud, dans le centre d'une région montagneuse, couverte de châtaigniers, que l'on appelle Castagniccia ou pays des châtaignes, se trouve une source minérale ferrugineuse, eélèbre dans toute l'Europe, et une des plus précieuses qui existent, celle d'Orezza.

Orezza est un village de la Castagniccia, à 600 mètres au-dessus de la mer, dans la eirconscription de Piedicroce. Elle fait partie de la « Terra di comune » des historiens corses une des régions de la Corse qui ne furent jamais domptées par l'étranger. Ce furent par ses fils surtout que furent livrés les derniers combats contre les Génois et plus tard eontre leurs alliés les Français. Dans les temps antérieurs eette partie de la Corse fut toujours habitée par une population nombreuse, guerrière et patriotique qui, eomme nous l'avons déjà dit, grâce à l'abri des hautes montagnes et aux ressources qu'offraient leurs magnifiques et féconds châtaigniers, purent toujours conserver leur liberté, quoique environnés d'ennemis de tous les côtés.

La source d'Orezza est acidulée-ferrugineuse et très-remarquable par la grande quantité d'acide carbonique libre et de fer qu'elle contient. Elle sort en grande abondance d'un puits au milieu d'un kiosque ouvert de tous les eôtés, sur un terrain qui oecupe le flanc de la montagne, planté d'arbres de manière à en faire une promenade agréable et ombragée. D'après la dernière analyse, celle de M. Poggiale, faite avec les soins les plus minu-

tieux, 1,000 grammes de cette eau contiendraient 1 litre 248 centilitres d'acide carbonique, et 12 centigrammes de carbonate de protoxyde de fer par litre. La source ferrugineuse de Schwalbach ne contient que 7 cent. par litre, celle de Spa 7, celle de Pouhon 7 et celle de Pyrmont 5, et ce sont les sources réputées les plus ferrugineuses de l'Europe. C'est la quantité énorme d'acide carbonique libre qui rend possible et explique cette saturation ferrugineuse. Elle explique aussi la saveur très-agréable de cette eau et sa grande digestibilité. C'est une espèce d'eau de Seltz ferrugineuse, tellement agréable à boire que ceux qui en prennent pendant quelque temps ont de la peine à s'en déshabituer. Grâce à l'extrême abondance de l'acide carbonique libre, elle se conserve parfaitement en bouteilles sans déposer le fer, pourvu que la mise en bouteilles soit faite avec soin, et que les bouteilles soient remplies à la source en les y plongeant entièrement, et en les bouchant instantanément et hermétiquement. J'ai plusieurs fois visité Orezza et j'ai pu apprécier moi-même la prestesse et la dextérité avec lesquelles se fait cettemise en bouteilles.

L'eau d'Orezza est vraiment une ressource précieuse, tant à la source même qu'à l'étranger, pour tout cequi est anémie, chlorose, pour toute condition de langueur des fonctions nutritives, pour toutes les formes de débilité organique, enfin pour toutes les maladies et tous les états morbides pour lesquels le fer est indiqué. Depuis ma première visite en Corse, en 1862, c'est-à-dire depuis treize ans, j'ai constamment eu recours à l'eau d'Orezza

dans ma clientèle, pour les cas ci-dessus indiqués, et cela avec de très-grands avantages pour mes malades.

Souvent le fer dans une eau minérale est bien supporté par l'économie lorsqu'il ne l'est pas comme remède pharmaceutique. Souvent aussi une eau fortement ferrugineuse, comme celle d'Orezza, produira les résultats que l'on attend du fer lorsque, pris en substance, comme remède pharmaceutique, il ne les produit pas, même étant bien supporté. L'explication se trouve peut-être dans son extrême division, dans la saturation minérale.

Mes amis corses médecins me disent que l'eau d'Orezza est un grand bienfait pour le pays, étant le remède par excellence de l'état anémique si souvent produit par les fièvres intermittentes endémiques. Dieu, disent-ils, a mis le remède à côté du mal. Les altérations graves du sang, et les engorgements chroniques de la rate qui accompagnent et suivent les fièvres d'accès, surtout dans les pays du midi, cèdent, comme par enchantement, à l'eau d'Orezza prise sur place et avec entente. C'est à regretter que les grandes ressources qu'offrent les eaux d'Orezza prises sur place ne soient pas mieux connues et appréciées dans le midi de l'Europe, où sévissent les fièvres paludéennes, d'autant plus que l'air de la montagne vient s'ajouter à l'action minérale de la source.

Le pays d'Orezza est tout à fait enchanteur. A partir du mois de mai, les immenses châtaigniers séculaires forment un dôme impénétrable de verdure, tandis que la terre à leurs pieds se couvre de cyclamens et de fleurs de tout genre. Sous l'ombre

de cet épais feuillage, la fraîcheur règne pendant tout l'été, fraîcheur relative toutefois. A une élévation de 600 à 700 mètres seulement, les journées et les nuits sont encore chaudes pendant les grandes chaleurs de l'été, à partir de juin. Pour échapper tout à fait à la chaleur de juillet, août, septembre, il faut s'élever à 1,300 ou 1,400 mètres, et la source d'Orezza n'est qu'à 500 mètres, le village à 600. La source était autrefois entre les mains de la Compagnie de Vichy, mais elle vient d'être affermée par une nouvelle société, pleine de vigueur et de vie, qui s'est chargée de mettre ses eaux à la portée de tout le monde. Il y a déjà un petit hôtel à côté de l'établissement de bains, et la Compagnie se propose d'agrandir toutes les installations.

La meilleure société de la Corse, les premières familles de Bastia, d'Ajaccio, de Corté, ont l'habitude de se donner rendez-vous à Orezza, pendant les chaleurs de l'été, tant pour prendre les eaux que pour échapper à la température brûlante de la plaine. La plupart des visiteurs trouvent à se loger chez les paysans les plus riches d'Orezza et des nombreux villages voisins, car au sommet de chaque colline, de chaque monticule il y a un village. Du village d'Orezza, un jour, j'en ai compté vingt, chacun sur la cime d'un monticule, dans une position susceptible d'être défendue.

Les visiteurs vont prendre les eaux le matin soit à pied, soit montés sur de petits chevaux corses. Les fermières et les dames corses montent souvent à califourchon comme les hommes, ce qui nous semble étrange. La première que je vis ainsi instal-

lée était une vieille dame qui allait à la messe. Elle enjambait le cheval absolument comme nous, les pieds dans l'étrier, et derrière marchait un grand gaillard, un domestique de ferme, portant son missel. L'explication de cette habitude nationale est probablement la nature alpestre, rocailleuse et rude du pays, d'où la nécessité, même pour une femme, d'être bien et solidement assise sur le cheval.

Mon ami le docteur Manfredi, a une propriété patrimoniale à Orezza. C'est une vieille maison fortifiée dans laquelle ses ancêtres ont demeuré depuis près de quatre cents ans. Ce fut lui qui me conduisit à Orezza, où il me donna une très gracieuse hospitalité. Cette maison très-simple était en même temps une ancienne forteresse. Les murs carrés sont très-épais et très-solides, quoique construits de pierres massives simplement superposées, et portent les traces d'anciens combats, de balles et de fumée. Pendant les centaines d'années qu'elle avait été habitée par les ancêtres du docteur, elle avait été maintes fois assiégée, maintes fois aussi on avait voulu la brûler. Mais elle avait toujours résisté, tant aux assiégeants qu'au fer et au temps.

En face de la maison du docteur il y a une grande terrasse, qui surplombe la source et l'établissement des bains de cinquante mètres. De cette terrasse on a une vue magnifique du pays montagneux et accidenté de la Castagniccia. A l'ouest se trouve une grande arête alpestre nue, qui sépare le pays de celui de Corté et du centre de l'île. A l'est, au nord

et au sud une foule de montagnes moins élevées couvertes d'une voûte de verdure, celle des châtaigniers, et parsemées de villages perchés au sommet de chaque mamelon.

Le lendemain de mon arrivée, je fus éveillé avant six heures par un grand brouhaha de voix. En regardant au dehors, je vis une foule de paysans endimanchés, hommes et femmes, se promenant au-dessous de ma fenêtre. Je m'habillai et en descendant je demandai à un membre de la famille de mon hôte la cause de ce rassemblement. On me dit que c'étaient des paysans des environs qui, ayant entendu dire que le docteur était arrivé la veille de Bastia, étaient venus lui demander des conseils. Quand il arriva pour déjeuner, il me dit qu'il avait été occupé avec eux depuis six heures. Quelques mots de conseil ou de consolation leur suffisaient, me dit-il ; néanmoins, malgré son désir d'être utile à ses compatriotes, leur extrême confiance était une épreuve pénible. Aussitôt qu'il arrivait de Bastia, ils accouraient en foule des villages voisins, assiégeaient la maison, l'accablaient par leur nombre, et l'obligeaient souvent de s'en retourner en toute hâte à Bastia. L'explication, toutefois, de cette poursuite amicale se présentait à moi dans le caractère philanthropique et dans la réputation du docteur.

Le curé et le maire d'Orezza dînèrent avec nous. Je fus charmé de leurs manières cordiales et simples, et de leur connaissance approfondie de l'histoire politique de l'Europe. Ils montrèrent un grand intérêt dans tout ce qui se rattachait à l'Angleterre.

Ceci, me dit mon hôte, s'expliquait par les incidents qui signalèrent, en Corse, la fin du siècle dernier. Comme je l'ai dit, pendant leurs dernières luttes, sous leur chef célèbre Paoli, de 1794 à 1796, les Corses eurent la sympathie et l'aide de l'Angleterre. Aussi dans cette région, la dernière à succomber aux armes de la France, on trouve encore un sentiment de reconnaissance envers l'Angleterre pour l'aide donnée dans ces moments d'angoisse extrême, quoique cette aide fût peu de chose. Dans ce temps-là l'Angleterre avait à lutter avec beaucoup d'ennemis puissants; aussi, quoique la nation répondit avec enthousiasme à l'appel des patriotes corses combattant pour « la liberté, » elle ne put les secourir d'une manière efficace. Plusieurs membres de la famille de mon hôte restèrent dans le régiment anglais des chasseurs corses, longtemps après l'annexion.

En somme, le pays montagneux d'Orezza est pittoresque et charmant à un suprême degré; la source est précieuse, certainement la plus forte en fer et la plus agréable à boire des eaux ferrugineuses de l'Europe; les habitants sont serviables et aimables, et l'accès du pays par Bastia est très-facile. Aussi ceux dont l'état réclame une cure ferrugineuse, même les gens du Nord, pourraient y passer avec avantage les premiers mois de l'été, mai, juin. Pour les convalescents du midi de l'Europe, de Palerme, Naples, Rome, qui remontent au Nord, un séjour à Orezza au printemps serait une ressource très-précieuse. Il faut espérer que la Compagnie qui a pris la source sous son égide, améliorera l'hôtel et les logements, et fera d'Orezza une

station hydro-thermale méditerranéenne favorite. J'y ai envoyé plusieurs amis et malades, dans ces dernières années, qui s'en sont très-bien trouvés, et qui m'ont parlé avec enthousiasme de leur séjour dans ce beau pays, de la cordiale simplicité de ses habitants et du bien que la cure, aidée de l'air de la montagne, leur a fait.

Lors de notre retour à Bastia nous fûmes plusieurs fois arrêtés par des « malades » qui nous attendaient sur le bord de la route émaillée de cyclamens pourpres, et de blanche asphodèle. Ils avaient entendu dire que le docteur avait été vu en route pour Orezza, et attendaient son retour. Un cas me frappa beaucoup, je me le rappellerai toujours. Un pauvre jeune homme, pâle et maigre, était assis au bord de la route, sur une chaise, entouré de parents et d'amis. On nous fit signe de nous arrêter, nous descendîmes et le cas fut examiné avec soin. Le malade nous montra son genou, qui avait trois fois le volume naturel, et portait les indices d'une maladie grave, d'une désorganisation complète de l'articulation. Le docteur Manfredi secoua la tête et lui dit : « Mon pauvre ami, la maladie est trop avancée, tout traitement serait inutile ; pour sauver la vie, il faut sacrifier votre jambe ; venez à mon hôpital et je vous donnerai un lit. » Les lèvres blanches du pauvre garçon tremblèrent et il eut à peine la force de répondre « Je viendrai. » Nous remontâmes sur notre carriole, le laissant assis sur sa chaise au milieu de ses amis sympathiques. J'appris plus tard qu'il entra à l'hôpital, subit l'amputation, regagna la santé, et se porte maintenant tout à fait bien,

quoique invalide. Pendant tout ce voyage je compris que la position et la mission de mon ami en Corse sont toutes les deux honorables. Elles portent avec elles leur récompense, et font compensation aux travaux et aux inquiétudes inséparables de notre profession difficile.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner à une petite auberge, où l'on nous reçut plutôt en amis qu'en voyageurs. Nous eûmes ici encore des malades à voir tant avant qu'après le repas. Comme nous nous mettions à table, un homme pâle, maigre, à teint basané, d'à peu près trente-cinq ans, entra, et me fut présenté comme un confrère; il exerçait sa profession dans les villages du voisinage. Il avait reçu ses grades à une Université italienne, sa toilette était peu soignée, sa chevelure, sa barbe, en désordre, et cependant tout en lui indiquait une nature cultivée, intellectuelle, raffinée. Pendant que le docteur voyait ses malades, mon nouvel ami et moi nous nous assîmes sur un arbre abattu au bord de la route et nous parlâmes de beaucoup de choses. Il me sembla que ses idées médicales étaient théoriquement un peu visionnaires, mais qu'il avait des connaissances pratiques solides et variées. Puis il se révéla à moi comme poëte, passionnément attaché à la Corse, son pays natal. Son esprit et sa parole débordaient en idées poétiques et patriotiques sur les montagnes, les vallées, les habitants et le climat de la Corse. Une demi-heure se passa rapidement et je fus fâché de dire adieu au médecin de village corse, poëte, patriote et homme de science.

J'ai souvent, depuis ce jour, médité sur la vie de ce confrère, rempli de science, de savoir, de poésie, de pensées poétiques et patriotiques, et cependant passant ses jours et ses nuits au milieu d'une population de pauvres paysans ignorants ; leur consacrant sa vie. J'ai vu des morceaux de vers, de petits poëmes de lui, pleins de cœur, de charme et de naïveté. Peut-être, toutefois, il est plus heureux, vivant au milieu des beautés alpestres de son pays natal, qu'il apprécie si bien, et possédant l'affection et la confiance des montagnards ses malades que bien de grands médecins des grandes villes.

CHAPITRE VI

LE CLIMAT DE LA CORSE. — L'ÉTANG DE BIGUGLIA. LA MALARIA. — CAUSES ET NATURE. LES RIVIÈRES ET FLEUVES DE LA MÉDITERRANÉE.

E l'olezzo notturno dei monti
E l'odor della lieta marina,
Più che i fari, ti annunzian vicina
Al nocchier che i tuoi flutti solcò,
De' tuoi prati e de' fiori lo smalto,
Il silenzo dell' ospite selve
Non attrista ruggito di belve,
Nè mai d'angue veleno macchio.

GIUSEPPE MULTEDO.

La Corse appartient par sa position géographique aux régions dites sous-tropicales, c'est-à-dire qu'elle est située entre les régions tempérées et les régions tropicales. La région sous-tropicale est une subdivision des climats tempérés, et on peut dire qu'elle comprend en Europe tout ce qui se trouve entre le 43e et le 35e degré de latitude, c'est-à-dire tout le bassin de la Méditerranée. En Corse, sur le littoral, dans les plaines et la partie inférieure des vallées, l'hiver est doux, le printemps et l'automne tempérés et l'été très-chaud. Les chaînes de montagnes qui occupent le centre de l'île étant très-élevées, atteignant parfois près de 3,000 mètres d'élévation, le climat y est froid, rigoureux.

Ainsi le mont Rotondo a 2,672 mètres d'élévation, le mont d'Oro 2,649, le mont Cinto 2,519, le mont Cardo 2,499, et beaucoup d'autres arrivent à peu près à ces hauteurs.

A cette grande élévation la neige persiste pendant l'hiver, non-seulement sur les cimes, mais sur les régions supérieures de toutes les montagnes centrales. Aussi si on quitte les plaines et les vallées pour gagner le centre montagneux de l'île, on y trouve l'hiver du Nord. D'un autre côté, en été, à 1,000 1,300 ou 1,200 mètres d'élévation, on trouve la fraîcheur du Nord, quand le littoral, les plaines, et les vallées dans leurs parties inférieures, sont brûlés par le soleil ardent et par la chaleur presque tropicale de cette latitude.

Dans la très-bonne Géographie de la Corse de M. Marmocchi toutes ces données sur le climat de ce pays sont récapitulées d'une manière très-succincte et très-claire, et je ne puis faire mieux que de reproduire sa description.

« Il y a en Corse trois climats bien distincts, mesurés par les degrés d'élévation du terrain : le premier, qui est celui de toute la plage maritime, embrasse la région inférieure de l'atmosphère depuis le niveau de la mer jusque vers 580 mètres perpendiculaires d'élévation, et celui-là porte le caractère qui convient à la latitude de l'île, c'est-à-dire qu'il est chaud comme les côtes parallèles d'Italie et d'Espagne. Le second est celui de la région moyenne, qui s'étend depuis 580 mètres jusque vers 1,750 mètres, et même vers 1,950, et il ressemble au climat de France, particulièrement à celui

de la Bourgogne, du Morvan et de la Bretagne.

« Le troisième est celui de la région supérieure ou cime des montagnes, et ce dernier est froid, tempétueux comme la Norvége.

« Dans le premier climat, c'est-à-dire sur toute la côte de la mer, il n'y a à proprement parler que deux saisons, le printemps et l'été; rarement le thermomètre y descend au-dessous d'un ou deux degrés sous zéro, et il ne s'y maintient que peu d'heures. Sur toutes les plages, le soleil, même en janvier, se montre chaud, si le vent ne le tempère ; mais les nuits et l'ombre y sont froides, et le sont en toutes saisons. Si le ciel s'y voile, ce n'est que par intervalles ; le seul vent du sud-est apporte les brumes tenaces que le vent du sud-ouest se plaît à chasser. S'il fait mauvais, c'est par tempêtes ; s'il pleut, c'est par ondées : la nature n'y marche que par extrêmes.

« A peine les froids modérés de l'hiver sont-ils ramollis, qu'un soleil ardent leur succède pour huit mois, et la température passe de 8° à 18° R.

« Dans ce climat inférieur sont situées les villes principales de l île, telles qu'Ajaccio, Bastia, Porto-Vecchio, Bonifacio, Calvi, Ile-Rousse, Saint-Florent.

« Dans le second climat, c'est-à-dire dans les montagnes, depuis le niveau de 580 jusqu'à 1,750 et même 1,950 mètres, les chaleurs sont beaucoup plus modérées, les froids sont plus longs et un peu plus vifs; la nature est moins extrême, sans être moins variable.

« Le troisième climat enfin, celui de la haute cime des monts, est le siége des frimas et des ouragans

pendant huit mois de l'année, et d'un air parfaitement pur ou semé de nuages légers pendant la saison d'été. — Les seuls lieux habités dans cette région sont le Molo et les deux forts de Vivario et de Vizzavona. — Le climat y est très-doux depuis mai jusque vers septembre ; mais pendant l'hiver ces lieux sont battus d'ouragans furieux.

« Pendant trois années d'observations faites par M. Dupereil à Ajaccio on ne compte que neuf orages (furieux ?) dont cinq seulement accompagnés de pluie.

« Le vent du sud-est est celui qui souffle le plus habituellement ; il se soutient quelquefois pendant quinze jours de suite et souffle dans toutes les saisons. Le sud-ouest vient ensuite ; il souffle souvent en tourmente, il est plus fréquent de la fin de novembre à la fin de mai. Le nord-est vient après le sud-ouest : le nombre de jours pendant lesquels les vents soufflent dans l'une de ces trois directions forme à peu près les deux tiers de ceux où le calme ne règne pas. — L'ouest vient après le nord-est, puis le sud, le nord, l'est et le nord-ouest. Les vents les plus violents soufflent pendant 7 jours de l'année ; ceux d'une force moyenne pendant 52 jours ; les plus faibles pendant 208 jours ; le calme règne pendant 95 jours (Marmocchi). »

La grande chaleur du littoral et de ses plaines, ainsi que celle de la partie inférieure des vallées, donne lieu, en été et en automne, à la malaria, aux fièvres intermittentes, le fléau de la Méditerranée et des pays chauds en général. Nous allons maintenant étudier les conditions géographiques et phy-

siques sous l'influence desquelles ces fièvres se manifestent dans la Corse.

En allant de Bastia à Orezza et en revenant, nous passâmes à côté d'une grande lagune ou étang nommé Biguglia, à travers une région réputée une des plus malsaines de la Corse par suite de la malaria si redoutée en été et en automne, mais à la fin d'avril la malaria n'existait pas encore et le pays était sain. La plaine, couverte d'herbe et de plantes fourragères, était si souriante, si riante, ressemblait tellement à une prairie de la Normandie, qu'il était difficile d'admettre qu'elle pût être une des régions les plus pestilentielles de l'île, une région que tout le monde fuyait en été et en automne. Il en est cependant ainsi, et un voyageur qui ne fait que la traverser pourrait conclure que le pays est insalubre en remarquant le manque de fermes, et l'absence complète d'habitations et de villages.

Sur le flanc des montagnes à l'ouest à quelques kilomètres de la mer, à une élévation de 400 ou de 500 mètres, il y a toutefois, comme partout en Corse, de nombreux villages. On les construit invariablement à cette élévation, pour préserver les habitations de la malaria de la plaine. Les propriétaires des plaines qui s'étendent entre la base des montagnes et la mer descendent cultiver le sol le matin, et remontent le soir dans leurs villages alpestres, au-dessus du rayon maladif.

Les principaux travaux agricoles dans les plaines de la côte orientale de Bastia à Bonifacio se font par des émigrés venus du territoire de Lucca, sur la terre ferme. Ils arrivent en novembre, travaillent à

la terre pendant les mois d'hiver, quand la malaria sommeille, et retournent à leurs montagnes à la fin d'avril ou au commencement de juin. Ils reviennent ainsi à leurs villages avec quelque argent, produit de leur travail de l'hiver, mais aussi souvent avec le germe de maladies fatales. La moisson des céréales se fait en juin, et, quand elle est achevée, on abandonne les plaines à la nature, jusqu'à ce que l'automne ramène la saison froide, et les rende saines ou moins maladives.

La chaleur de l'été est très-intense en Corse ; partout où l'eau s'épanche en hiver à la surface de la terre, et y stagne, même quand elle disparaît complétement à la vue, il s'ensuit des exhalations qui produisent des fièvres. Il est certain aussi qu'un simple refroidissement, que le simple abaissement de la température qui a lieu la nuit, après les grandes chaleurs de la journée, si on y est exposé, peut produire ces mêmes fièvres d'accès.

Plus au sud il y a d'autres plaines encore plus malsaines, plus ravagées par les fièvres paludéennes que celle de Biguglia, surtout celle d'Aleria, autrefois ville et colonie romaine. Sans doute dans ces temps-là quand les plaines elles-mêmes étaient habitées et le siége de colonies importantes, il devait y avoir un système de drainage général et des travaux sanitaires importants qui, combinés avec le bien-être matériel, préservaient en grande partie les habitants des atteintes de ces fièvres. On peut le présumer du reste, car en Corse et partout ailleurs dans la Méditerranée, quand on draine le sol et que le bien-être matériel des habitants s'élève, la fièvre

intermittente devient plus rare et moins sévère.

La malaria et les fièvres intermittentes règnent en Corse, et dans toutes les îles et sur toutes les côtes de la Méditerranée, partout où il y a des plaines sujettes a être submergées après les grandes pluies. D'un autre côté, il y a presque toujours des plaines basses plus ou moins grandes, ainsi sujettes à être submergées, à l'embouchure des rivières qui se jettent dans la Méditerranée. Les rivières apportent l'alluvion des montagnes, et ce sont ces alluvions qui forment les plaines ou deltas à leur embouchure. Dans la Méditerranée ces plaines sont non-seulement exposées à être submergées par les pluies du printemps et de l'automne, mais souvent restent marécageuses, à cause de l'absence presque complète de marée dans cette grande mer intérieure. De là l'extrême fréquence des fièvres intermittentes dans ces plaines, quoique le climat soit tempéré, et que les hivers soient plus ou moins froids. Les terres entraînées par les rivières sont déposées à leur embouchure, diminuant la profondeur de la mer, tandis que les vents et ouragans de l'automne et du printemps accumulent des monceaux de sable et de galets sur le rivage. Les eaux pluviales, ayant de la peine à se faire un chemin à travers ces dunes formées de sable et de galets, longent le rivage, s'accumulent dans les basses plaines, en arrière de ces ensablements, et donnent lieu à la formation d'étangs et de marécages, comme on en voit sur la côte orientale de la Corse, en Sardaigne, en Sicile, en Algérie, en Asie Mineure, en un mot partout.

Dans l'Océan il y a une marée puissante qui chasse, qui fait remonter de fortes masses d'eau dans le lit des rivières. Quand la marée redescend, ces masses d'eau, se précipitant vers la mer, entraînent avec elles toutes les terres d'alluvion, ainsi que les sables et les galets amoncelés par les vagues et la tempête à leur embouchure. Le lit de la rivière est ainsi balayé, nettoyé deux fois chaque vingt-quatre heures, et les eaux qui dans la Méditerranée s'épanchent sur les plaines environnantes, faute d'écoulement, se rendent librement et facilement à la mer.

Dans la Méditerranée les plaines ainsi inondées en hiver, cessent très-souvent d'être marécageuses l'été et deviennent tout à fait sèches. Il semble même presque impossible que ces belles plaines verdoyantes, qui paraissent aussi saines et innocentes que les pâturages du Nord, de la Seine par exemple, puissent être tellement funestes à la vie humaine qu'elles deviennent inhabitables. Il paraîtrait que dans ces pays, où les gelées de l'hiver existent à peine, la végétation morte n'est pas modifiée par le froid de manière à devenir inerte, et que la chaleur presque tropicale de l'été, agissant sur elle, développe les conditions atmosphériques qui engendrent la malaria et les fièvres intermittentes. De fortes pluies sur des terrains bas, où le drainage est imparfait, paraissent produire le même résultat; la fièvre y accompagne les grandes chaleurs d'été. En Corse il semble admis qu'à une élévation de 200 mètres le danger diminue sans disparaître tout à fait, et qu'à cette élévation une région malsaine devient

habitable. Aussi dans toutes les parties de l'île réputées exposées aux fièvres, les villages sont construits au moins à cette hauteur. Ceux qui habitent les fermes, les villages ou les villes, comme Porto-Vecchio, construits sur le rivage, ou à une moindre élévation, les abandonnent, s'ils le peuvent, et vont habiter la montagne l'été; les plus riches partent à la fin de mai, ceux qui le sont moins et les ouvriers, en juin ou en juillet, pour revenir au mois d'octobre.

La fièvre intermittente toutefois n'est pas limitée au rivage et aux basses plaines, au-dessous de 200 mètres d'élévation. On la voit, plus rarement, il est vrai, dans les montagnes, à des élévations bien supérieures. Ainsi la ville de Corté est au centre de l'île, à une élévation de 500 mètres, entre les deux chaînes de montagnes granitique et calcaire, qui forment l'île, et cependant la malaria et les fièvres d'accès y règnent en été et en automne. L'opinion commune est que le vent sud-est passe de la mer sur les plaines de la côte et arrive à Corté par la vallée du Tavignano, chargé d'émanations paludéennes. Mais M. Tedeschi, médecin très-distingué, exerçant à Corté, me dit que selon lui les fièvres d'accès se développaient très-souvent à Corté, et en Corse généralement, sous l'influence de simples refroidissements, une fois que les grandes chaleurs ont commencé, et cela en dehors de toute infection marécageuse ou terrestre. Toutes les années il soigne des cas graves chez des personnes qui se sont seulement refroidies en s'asseyant le soir à l'ombre des arbres de la promenade, ou ailleurs. Je trouvai cette opinion acceptée et soutenue par beaucoup d'autres

médecins de la Corse, surtout par ceux qui exercent dans des pays de montagnes.

Si de la Corse nous passons en Algérie, nous y trouvons ces vues amplement confirmées. Dans un voyage d'exploration que j'y fis il y a quelques années, je pus m'assurer que la fièvre intermittente régnait partout, sur les montagnes comme dans les plaines, quoique moins gravement sur les premières. Je trouvai des stations décimées par la fièvre sur le flanc des montagnes à 500 et même à 1,000 mètres d'élévation, dans des endroits presque à pic, où il n'y avait pas de l'eau à boire. Cette question importante a été discutée avec beaucoup de talent par le docteur Armand dans son ouvrage intitulé « Médecine et Hygiène des pays chauds et spécialement de l'Algérie et des colonies, 1853. » Il prouve, avec la dernière évidence, qu'il suffit que le corps humain soit exposé pendant quelque temps, jours, semaines ou mois, à une très-forte chaleur, pour que le moindre refroidissement puisse développer la fièvre d'accès, et cela avec plus ou moins de gravité selon l'individu. Il cite des soldats qui, après s'être baignés dans les eaux très-froides du Cheliff, en pleine canicule, furent tous pris de fièvre, dans les vingt-quatre heures. Une simple averse qui mouille un individu ainsi prédisposé, jusqu'à la peau en été, peut produire le même résultat, sans infection paludéenne.

Cette opinion est aussi partagée par beaucoup d'observateurs, et ne peut guère être récusée. Un de mes amis intimes, le feu docteur Robert Dundas, qui exerça pendant un quart de siècle à Bahia,

port du Brésil, pays tropical, a démontré qu'il en est ainsi par une foule de faits tirés de sa propre expérience, dans un ouvrage intéressant qu'il publia sur la climatologie et les maladies du Brésil. Il voyait, à chaque moment à Bahia, des fièvres intermittentes se manifester sous l'influence du vent direct de la mer, chez des individus débilités par la chaleur, par des maladies antérieures, par l'épuisement corporel ou mental, ou à la suite de transpirations abondantes. Dans le voisinage de Bahia il y a des marais ; mais les maisons dont les habitants souffraient le plus n'étaient pas celles qui étaient exposées le plus directement aux émanations paludéennes, c'étaient celles qui avoisinaient le bord de la mer, et en recevaient la brise. Selon les idées reçues, ce sont ces dernières qui devraient être les plus saines, mais l'air humide et frais de la mer occasionnait des refroidissements auxquels succédait la fièvre.

Dans l'Inde beaucoup de régions très-malsaines sont sèches et brûlées par le soleil. Ce sont des rochers granitiques ou volcaniques, sans eau, sans végétation. Mais ces endroits sont exposés à des variations de température très grandes entre le jour et la nuit (Oldham).

Dans la Chine lors de la dernière expédition anglo-française, selon le docteur Rennie, les soldats anglais tant qu'ils restèrent dans des régions basses, souffrirent peu, excepté des grandes chaleurs, mais aussitôt qu'on les campa sur des hauteurs où ils étaient exposés à des courants d'air, à des vents frais, ils furent attaqués de fièvres d'accès graves en grand nombre. De ce fait et de beaucoup d'autres de

même nature, il conclut que l'habitation d'endroits bas, ou bas et humides, produit un effet débilitant sur l'organisation des soldats et les prédispose à la fièvre, qui se développe par suite de refroidissements.

En Corse la plupart des régions dans lesquelles règne la malaria sont sur le bord de la mer où il y a une brise très-sensible en été pendant le jour. La fraîcheur de cette brise pourrait bien être une des causes déterminantes de la fièvre, agissant sur des organisations débilitées par la chaleur.

Il faut donc admettre que dans les conditions de corps engendrées par de fortes chaleurs, longtemps prolongées, la fièvre se développe par refroidissement aussitôt qu'on est exposé à des courants d'air froid. Ainsi ce qui fortifierait et tonifierait une personne en état de santé peut développer la fièvre chez des individus affaiblis par les grandes chaleurs d'un été tropical, et cela sans influence marécageuse.

Il est certain que dans le nord de l'Europe un refroidissement en été ne produit pas une fièvre d'accès, mais une bronchite, pleurésie, pneumonie ou diarrhée, l'économie humaine n'ayant pas été soumise à l'influence d'une chaleur intense, tropicale.

D'un autre côté, dans le Nord les marais engendrent la fièvre intermittente, quelquefois sous la forme la plus grave, la forme pernicieuse, comme dans la France, l'Angleterre, la Suède, et cela sans chaleur tropicale antécédente, sans refroidissement appréciable.

En Corse comme en Algérie, comme dans la

Sardaigne, que je visitai l'année dernière (1874), je trouvai les deux opinions dont je viens de donner l'analyse sur l'origine de la malaria et de la fièvre d'accès. Dans ces pays et ailleurs je remarquai que les praticiens, qui exerçaient dans les villes avoisinant la côte et les étangs, adoptaient presque exclusivement la doctrine d'émanations paludéennes, et ne voulaient presque pas entendre parler de refroidissement comme cause, en dehors de toute émanation terrestre. D'un autre côté, les médecins qui exerçaient dans les pays de montagnes, sans nier l'infection marécageuse ou terrestre, attachaient plus d'importance au simple refroidissement comme cause occasionnelle. Il est plus que probable qu'il faut accepter comme origine des fièvres intermittentes les deux causes, l'infection terrestre et le refroidissement. Je regrette qu'un homme aussi éclairé et aussi savant que M. Armand, dans son admirable livre, ne veuille admettre que cette dernière.

J'ajouterai, comme pièce à l'appui de la doctrine d'émanations terrestres ou paludéennes, que Cagliari en Sardaigne et Tunis en Afrique, sont environnés, entourés de grands étangs ou lacs très-salins, et que la fièvre intermittente y est peu fréquente et peu grave. J'ai visité ces villes en 1874 et en ai reçu l'assurance de tout le monde. La ville d'Oristano en Sardaigne au contraire, distante de Cagliari seulement d'une cinquantaine de kilomètres, et entourée de lacs, de marais d'eau douce, est tellement décimée par la fièvre en été qu'elle est presque inhabitable.

Il y a une troisième théorie de la fièvre d'accès

qui l'attribuerait à des spores de fongus développés dans ces conditions spéciales de climat et d'hydrologie.

Cette théorie me fut présentée avec beaucoup de conviction, en Sardaigne, lors de ma récente visite par le docteur Ciro Finzi, médecin-directeur de la mine de Nebida, près de Iglesias. Il me dit que des expériences très-convaincantes avaient été faites en Italie récemment, et qu'il les avait répétées et confirmées. Il m'assura qu'une poignée de terre imprégnée de ces spores, mise dans une chambre à coucher la nuit, suffirait pour donner une fièvre grave. Le docteur Tavera, maintenant inspecteur des pénitenciers de la Corse, à Ajaccio, autrefois médecin de la maison penitencière de Casabianda, qui a une très-grande expérience de cette fièvre et des maladies qui règnent en Corse, en général, me dit pencher pour cette opinion.

En terminant cet aperçu de la cause de la fièvre intermittente en Corse, je dois ajouter que l'antagonisme d'opinions quant à l'origine de la fièvre intermittente, ne date pas d'aujourd'hui, de ce siècle. Ainsi dans son ouvrage sur la Corse et sur la station d'Ajaccio, mon ami le docteur Pietra Santa cite des écrivains du siècle passé qui attribuaient l'existence des fièvres intermittentes en Corse plutôt aux variations de la température, au passage subit du froid au chaud, ou du chaud au froid, qu'aux émanations paludéennes.

CHAPITRE VII

ROUTES. — DE BASTIA A SAINT-FLORENT. — A L'ILE ROUSSE. — A CALVI. — DE CALVI A CORTÉ. — DE BASTIA A CORTÉ. — DE CORTÉ A AJACCIO. — DE AJÁCCIO A ÉVISA. — ROUTES FORESTIÈRES. — LE PITTORESQUE.

Sobria e forte una gente diffuse
Su' tuoi monti di selve feraci,
E di porti e di golfi capaci
Le tue coste profonde scavò;
E segnal dei promessi destini,
Testimonio dell' alta fortuna,
Nel tuo gremio possente, la cuna
Del maggior dei vissuti locò.

GIUSEPPE MULTEDO.

De Bastia partent les routes principales de la Corse, celles qui circonscrivent et sillonnent l'île.

La première, celle qui entoure la Corse, après avoir fait l'ascension du flanc oriental de la crête montagneuse qui forme le cap Corse, traverse sa base à une élévation de 500 mètres et puis descend à la rive occidentale, jusqu'à Saint-Florent. A partir de ce point, elle chemine à peu de distance de la mer ou sur la côte même, passe à Calvi, Porto, Evisa, Vico, Ajaccio, Sartene, sur la côte occidentale, atteint Bonifacio à l'extrémité sud de l'île, et puis revient à Bastia, en côtoyant

la côte orientale, et en passant par Porto-Vecchio, Aleria et Casabianda.

Le parcours de Bastia à Saint-Florent est très-beau, et la route elle-même est parfaitement construite et très-bien entretenue, comme du reste sont toutes les grandes routes de la Corse. Je l'ai parcourue plusieurs fois, et chaque fois j'ai été ravi de la beauté des points de vue. A mesure que l'on s'élève, en quittant Bastia, la ville elle-même, la plage au nord et au sud, ainsi que la vaste mer se dessinent aux pieds du voyageur. S'il fait beau, à l'horizon, au milieu des vagues étincelantes on voit aussi les îles de Capraja, d'Elbe, de Monte-Christo. Lorsqu'on arrive à la cime de la montagne, la vue plonge des deux côtés, domine les deux mers et les deux versants du cap Corse. L'œil suit avec charme les sinuosités de la côte occidentale, plus accidentée, plus escarpée que celle que l'on vient de quitter. L'ascension est d'abord assez douce, la végétation riche, la culture soignée : céréales, Vignes, Oliviers, Figuiers ; mais, arrivé vers le sommet, les rochers calcaires se dénudent et viennent percer la terre. Ils étaient cependant tapissés en partie, quand je les vis en avril, de fleurs et d'arbustes sauvages, de Cistes ou roses des rochers, blanches et rouges, de Cytises, de Coronilles, de Thym et de Romarin.

Saint-Florent n'est qu'une bourgade avec un petit port au fond du golfe de ce nom. Isola Rossa ou Ile Rousse est une petite ville fondée par Paoli dans le siècle dernier. Le port est assez profond et assez protégé pour que des bateaux à vapeur de Marseille

puissent y faire escale. Ils arrivent une fois par semaine et font communiquer toutes les vallées et tout le pays qui se trouve sur le versant occidental nord de la Corse avec la France. Isola-Rossa est ainsi le débouché naturel des denrées agricoles de ces pays. Les environs de la petite ville sont pittoresques, mais sur la côte les arbres sont inclinés vers le nord-est, ce qui indique la prédominance de forts vents du sud-ouest. Aussitôt que l'on s'éloigne de la mer, toutefois, les arbres se redressent, et dans des vallées protégées, à un kilomètre de la ville, je trouvai une végétation exceptionnelle, Orangers et Citronniers. Les fèves et le seigle étaient mûrs (25 avril) et les platanes étaient en feuilles. Il n'y a qu'une toute petite auberge. Les maisons sont toutes de mince apparence, excepté un grand château carré, à l'entrée de la ville, qui appartient à un frère de M. Piccioni, de Bastia. Je fus reçu par lui avec beaucoup d'aménité.

Calvi, où j'arrivai en quelques heures, est un vieux port de mer, occupé pendant des siècles par les Génois, auxquels la ville resta « toujours fidèle. » Sa devise « *Semper fidelis* » se voit encore au-dessus de la porte d'entrée. Elle occupe un promontoire qui forme un côté d'une baie profonde et sûre. Le haut de la ville est encore aujourd'hui un amas de ruines, de décombres, traces d'un siége qu'elle soutint à la fin du siècle dernier. Elle fut bombardée en 1794 par Nelson, qui y perdit un œil. L'impression qu'on éprouve est étrange en se promenant au milieu de rues dont les maisons, à moitié écroulées, portent les indices d'un bombar-

dement qu'on dirait tout récent, quoique presque un siècle se soit écoulé depuis qu'il a eu lieu. Au-dessous de ces demeures ravagées, dévastées par le canon et les bombes, se trouvent les petites maisons de la ville moderne.

De l'autre côté de la baie, au nord-est, on voit une plaine assez étendue, bordée par un demi-cercle de hautes montagnes granitiques, couronnées par la neige. Des flancs de ces montagnes découlent plusieurs rivières ou torrents qui, comme d'habitude, ont converti la plaine d'alluvions, à leurs pieds, en un foyer de fièvres. De là la mauvaise réputation sanitaire de Calvi. Dans la partie de la plaine la plus proche de la baie, on a récemment fait de grands travaux de drainage qui l'ont déjà rendue beaucoup plus saine. La plaine est couverte de la végétation sauvage et vigoureuse ou maquis, qui, comme nous l'avons vu, envahit tous les terrains incultes. Ainsi, nous y trouvons, dans un fourré inextricable, le Myrte, l'Arbousier, le Lentisque, la Bruyère méditerranéenne (*Erica arborea*), la Rose des rochers.

On croirait que les terrains ainsi occupés par une végétation active devraient être sains, mais il paraît qu'il n'en est rien, une végétation touffue et active ne suffit pas pour assainir ces plaines. Il faut les défricher, les drainer et il faut encore endiguer les torrents. M. Piccioni, d'Isola Rossa, me dit qu'il avait acheté une propriété assez considérable dans cette plaine, voisine de Calvi, dans un endroit réputé très-malsain. Il y avait entrepris de grands travaux de défrichement, comme une leçon à ses compatriotes, et l'avait ainsi presque

complétement assainie. D'un autre côté, les terres ainsi défrichées s'étaient montrées extrêmement fertiles, de sorte que la leçon philanthropique promettait devoir être un placement fructueux. Le prince Pierre-Napoléon a aussi une grande propriété dans les environs de Calvi, où il se livre à de grands travaux d'amélioration.

Lors de ma dernière visite, la route de Calvi à Porto Evisa et Ajaccio n'était pas achevée. Cette route est maintenant terminée et livrée à la circulation, de sorte que Calvi et son port sont reliés à Ajaccio par une bonne route carrossable. Elle traverse un des pays les plus pittoresques de la Corse, franchit plusieurs arêtes granitiques, qui, partant de la chaîne centrale, descendent à la mer. Elle contourne des vallées ombragées par des forêts primitives, et fait ainsi rentrer dans la vie commune des pays riches en ressources naturelles, mais autrefois perdus, séparés du monde par la conformation géographique du pays.

De Calvi il y a une route qui traverse la riche Balagne, et rejoint Corté dans le centre de la Corse. Une diligence la parcourt tous les jours, et deux fois j'ai fait ce voyage avec un plaisir extrême.

En quittant Calvi, on reprend la route suivie en arrivant, que l'on abandonne peu après pour se diriger au nord-ouest et gagner la Balagne. Ce pays, à la base ouest de la chaîne granitique, se compose de montagnes peu élevées, de belles vallées, de petites plaines encaissées, à fond calcaire, d'une extrême fertilité. Il regorge d'Oliviers, d'arbres fruitiers, de Vignes, de céréales, le produit ordinaire de

ce genre de terrains, quand ils sont recouverts d'un peu d'humus, de terre végétale, et qu'il y a de l'eau. Aussi les villages sont nombreux et très-populeux. Puis, vers la fin de la journée, nous entrâmes dans une sombre vallée schistique, nue et sauvage, pour aller gagner la route de Bastia à Corté, à Ponte-Leccia. Il n'y a guère à Ponte-Leccia que l'auberge des relais, mais on nous dit que dans le voisinage il y avait des mines de cuivre qui donnaient un bon rapport. La vallée inculte que nous venions de traverser est très-malsaine, quoique à une certaine élévation. Notre conducteur y avait attrapé une fièvre qui le minait et qui l'obligerait, me dit-il, de quitter l'île pour le continent. Il avait en effet très-mauvaise mine, rien que la peau et les os, et je l'engageai à ne pas retarder son départ, car les chaleurs approchaient.

Dans les villages de la Balagne, je vis pour la première fois des maisons à toits plats. C'est une indication du Midi, de l'Orient, une preuve que les chaleurs de l'été sont tellement fortes que les habitants se réfugient sur les toits de leurs maisons, la nuit, pour y dormir. Presque toutes les maisons indigènes que j'ai vues en Afrique, en Algérie, à Tunis, sont ainsi construites.

Une autre preuve de grandes chaleurs pendant l'été est la présence et le volume énorme des Caroubiers. Le Caroubier est un arbre qui ne vit et ne devient florissant qu'autant que la chaleur de l'été est très-forte. Il peut supporter une certaine dose de froid l'hiver, mais il lui faut une chaleur tropicale l'été. Aussi le trouve-t-on en grand nombre, et

florissant, en Syrie et dans la Palestine, ainsi que dans l'amphithéâtre de Menton, dans la rivière de Gênes. J'en mesurai un, dans les environs de Ponte-Leccia, dont le tronc avait près de sept mètres de contour à un mètre de la terre.

Bientôt après nous arrivâmes à Corté, ville très-intéressante. Située dans une petite vallée ou plaine à 500 mètres d'élévation, entourée de montagnes de presque tous les côtés, et composée de maisons de médiocre apparence. Corté n'offre pas grand attrait par elle-même, mais elle est pleine de souvenirs historiques. A l'abri de coups de main et d'attaques maritimes, par sa situation au centre de l'île, Corté a été de tout temps la capitale patriotique de la Corse.

Les maisons anciennes sont chétives sans présenter aucun caractère local. Celles qui sont modernes sont de grandes bâtisses ou hôtels, de quatre ou cinq étages, à l'instar de Paris ou de Lyon. Il en est de même dans toutes les villes de l'île, partout où l'on construit des maisons neuves, à Ajaccio, à Sartène et à Bastia. Il en est de même en Algérie, à Alger et à Oran.

Il me semble qu'en construisant ces maisons ou hôtels gigantesques, divisés par étages, en petits appartements comme à Paris, on perd de vue entièrement le climat des pays où l'on reproduit ainsi les constructions du Nord. On doit étouffer de chaleur et de manque d'air dans ces petites chambres ouvertes au soleil. Les Arabes, les Maures, que nous méprisons, entendaient bien mieux leur climat. Ils construisaient des maisons basses, carrées, sans fenêtres extérieures, avec un jardin au centre. Toutes

les fenêtres donnaient sur ce jardin émaillé de fleurs, et orné de fontaines. Dans les grandes chaleurs de l'été ils échappaient aux rayons ardents du soleil, et y trouvaient l'ombre et la fraîcheur. Quelle différence il doit y avoir, dans la canicule de ces pays brûlés par un soleil féroce, entre une maison de ce genre, une maison maure de Séville, de Tunis ou d'Alger, et un appartement parisien avec fenêtres parisiennes, en plein Midi, comme on les voit partout où pénètrent les architectes et les idées architecturales du Nord, même sur le littoral sud de la Méditerranée.

Un reproche que je ferai aux autorités municipales de Corté, c'est qu'ils semblent autoriser les habitants nombreux de ces grandes maisons à jeter toutes leurs immondices par la fenêtre, sur l'arrière. Derrière chacune d'elles il y avait un cloaque infect produit de cette façon. Pendant tout le temps que je restai à l'hôtel, je voyais à chaque moment, car nous dominions le derrière de ces maisons, des personnes s'approcher des fenêtres et jeter leurs immondices, leurs eaux mortes au dehors. Je fis la connaissance de plusieurs médecins et ils me dirent qu'il y avait beaucoup de fièvre typhoïde à Corté. En leur indiquant cet état de choses comme une cause plus que probable d'épidémie de ce genre, ils me répondirent que c'était possible, mais que c'était l'habitude du pays, et qu'il serait difficile de la changer. Je vis la même incurie hygiénique, les mêmes habitudes à Ajaccio et à Sartène, mais portées à un degré beaucoup moindre qu'à Corté.

Il y a un vieux château historique à Corté qui

mérite une visite. Il est situé sur une colline et domine un torrent qui passe rapidement à côté de la ville, au fond d'un ravin. Ce château était réputé très-fort dans le passé et a été maintes fois assiégé. Il est l'objet de beaucoup de traditions patriotiques.

Lors d'une de mes visites je trouvai renfermés dans ce château quatre cents prisonniers arabes, pris en Algérie. Cela me serra le cœur de voir ces enfants du désert, aux grands yeux noirs, à la peau brunie par le soleil, enveloppés de leur bournous, se promenant à pas lents dans les cours du château, ou à demi couchés le long des remparts. Sans doute ils rêvaient à la liberté, aux plaines sablonneuses de leur patrie chérie. Les yeux fixés sur les montagnes majestueuses qui se dessinaient à l'horizon, ils en parcouraient, en imagination, les pentes et les forêts, libres comme l'air. Quelques-uns suivaient nos pas du regard, avec une expression en même temps mélancolique et inquiète, comme s'ils nous enviaient notre pouvoir de sortir de leur prison. Je fus content de m'en aller, soulagé de ne plus les voir. Trouver des prisonniers dans la libre, sauvage Corse, me semblait un anachronisme, une tache sur le pays. Les pauvres Arabes restèrent encore une longue et triste année renfermés dans le vieux château de la montagne, et puis ils furent libérés, lors de la visite de l'empereur en Algérie.

DE CORTÉ A AJACCIO.

La grande route de Corté à Ajaccio traverse la

chaîne granitique centrale de l'île, au milieu d'un paysage enchanteur, montagnes, forêts, eaux. La plus grande élévation atteinte est à la Foce, à 1,200 mètres ou plus, au-dessus de la mer. Après avoir passé Vivario, une grande bourgade alpestre, la route s'élève rapidement pour franchir la chaîne centrale par une dépression entre le mont Rotondo et le mont d'Oro, qui ont tous les deux près de 3,000 mètres d'élévation, et dont les cimes sont couvertes de neiges éternelles. De grands pins (*Pinus Laricius*) qui couvrent le flanc de ces montagnes s'élèvent vers les cieux à une hauteur prodigieuse. Des torrents, blancs, écumeux, se précipitent en serpentant dans la vallée, entretenus par la fonte des neiges. Le bord de la route était émaillé de fleurs printanières et surtout de Cyclamens pourpres et blancs, aussi nombreux que les Pâquerettes du Nord, de Cytise, de Lavande des montagnes, de la Rose des rochers, de Genêt épineux. Ces fleurs apparaissaient partout sur les roches que réchauffaient les rayons du soleil A l'ombre des forêts, des sources jaillissaient des fentes rocailleuses; des flaques d'eau croupissant dans des poches granitiques, entretenaient la fraîcheur et donnaient la vie à des mousses épaisses et touffues. A mesure que nous montions, nous laissions derrière nous les châtaigniers et les pins pour trouver les arbres du nord de l'Europe, les Hêtres, les Chênes et les Bouleaux.

Dans mes voyages en Corse j'ai eu, comme je l'ai dit, un double but. D'abord je désirais trouver des stations d'hiver pour les émigrés maladifs du Nord, ensuite je voulais découvrir des refuges alpestres

contre les chaleurs de l'été pour ceux qui, après avoir passé l'hiver au Midi, ne peuvent pas ou ne désirent pas remonter au Nord l'été.

Dans la latitude de la Méditerranée comme nous l'avons vu, il faut s'élever à une hauteur de 1,300 ou de 1,400 mètres pour échapper aux grandes chaleurs des mois de juin, de juillet et d'août. Une moindre élévation tempère ces chaleurs, mais ne donne pas la fraîcheur jour et nuit. Quoique le littoral nord de la Méditerranée soit bordé de montagnes qui atteignent cette élévation, et quoique les grandes îles en contiennent presque toutes, nulle part jusqu'à présent on n'en a profité pour établir des stations d'été, comme on le fait en Suisse et en Tyrol, et comme les Anglais le font dans ce moment, dans toute l'Inde. C'est dans ces vues que j'ai proposé au gouvernement anglais d'établir une maison de santé, sur les flancs du mont Etna même, en vue de Malte.

Or, il me semble avoir découvert à la Foce un endroit ravissant, en tout propice à une station de ce genre. Il y a l'élévation voulue, il y a une petite plaine nivelée où l'on pourrait établir les bâtiments nécessaires, et de grandes montagnes encore bien plus élevées, qui la protégent au nord et au sud. Je l'ai traversée deux fois au commencement de mai, et chaque fois j'ai été tellement ravi de la beauté du site, que j'ai eu de la peine à ne pas abandonner la diligence et mes compagnons pour y rester. L'air était pur et frais, les montagnes environnantes, majestueuses et couvertes d'arbres qui montaient, en rangs serrés, sur leurs flancs escarpés jusqu'au niveau des neiges éternelles, tandis que tout autour

nous avions la végétation de nos pays septentrionaux. Mais il n'y a qu'une méchante et sale auberge, un simple relai, et il fallut chaque fois passer outre. La diligence de Bastia à Ajaccio, et d'Ajaccio à Bastia passant deux fois tous les jours, établirait des relations faciles avec les deux grandes villes de la Corse, s'il y avait ici une station d'été. Ce serait un séjour enchanteur, à l'abri des fièvres, au beau centre de toutes les grandeurs, de toutes les majestés de la nature. Aussi, à moins qu'il n'y ait des conditions défavorables que je ne puis deviner, il me semble qu'on n'aurait qu'à y établir un simple hôtel-pension, comme en Suisse, pour qu'il se remplît et devînt un succès financier. Les Corses eux-mêmes y viendraient une fois qu'ils en auraient appris le chemin. Deux ou trois mois passés à l'ombre de la forêt primitive, au milieu de cette végétation du Nord, respirant l'air pur et frais de la montagne, leur donneraient une nouvelle vie.

Toutefois, je ne suis pas certain s'il ne faudrait pas négliger les nationaux dans ce calcul. L'idée de passer trois mois au sommet de leurs montagnes pourrait les faire frissonner. Puis seraient-ils entraînés, enthousiasmés par la beauté du site? J'ai été souvent surpris de voir combien peu la plupart des habitants du Midi apprécient le pittoresque, les beautés grandioses de la nature. Les gens du Nord voyagent par monts et par vaux dans le seul but de voir la nature dans sa beauté la plus sauvage. Ils s'exposent à mille fatigues, à mille dangers pour voir un point de vue, une cascade, un lac alpestre, un pic neigeux. Dans ces endroits il est bien rare de

trouver un natif du Midi. Je me rappelle avoir entendu un grand seigneur italien discourir à ce sujet. C'était un homme éclairé, raffiné, rempli de connaissances littéraires et scientifiques. Il nous dit : « Je n'ai jamais pu comprendre le motif qui fait courir les montagnes aux gens du Nord. Donnez-moi un motif légitime, un fait de Botanique ou de Géologie à éclaircir, et je suis tout disposé à encourir n'importe quelle fatigue, quel labeur. Quant à m'épuiser toute une journée en vue de l'ascension d'une montagne, seulement pour regarder autour de soi, voir des rochers nus et une nature aride, et puis descendre, je ne le comprends pas, je ne l'ai jamais compris, je ne l'ai jamais fait et je ne le ferai jamais. »

Aussi, dans ces pays du Midi, on trouve rarement les individus qui composent les hautes classes, loin de leur domicile, des cités ou des propriétés dans lesquelles ils demeurent, ou de stations thermales. On ne les voit pas dans les forêts vierges, dans les montagnes sauvages, et, quelque belles que soient ces dernières, on n'y trouve pas de logement, pas d'abri, parce que personne ne les fréquente, à moins que l'émigration du Nord ne les ait découvertes et adoptées.

Cette différence entre la manière d'envisager la nature sauvage ne tient certainement pas à ce qu'elle ne soit pas belle dans le Nord, et à ce que les gens du Nord soient obligés de s'expatrier, de descendre au Midi, pour trouver de beaux paysages. Pour mo la nature du Nord, en plein été, avec ses beaux arbres, sa belle verdure, ses lacs, ses eaux courantes,

ses cascades, est plus belle que dans le Midi. Dans le Midi la végétation est, le plus souvent, infiniment moins vigoureuse, la terre et les rochers sont souvent nus, brûlés, moins pittoresques en un mot : mais il faut ajouter qu'il y a au Midi le soleil qui dore tout de ses rayons, et jette un charme sur le paysage le plus aride.

Il est curieux d'observer que l'amour du pittoresque dans la nature et son appréciation enthousiaste, sont le résultat de l'éducation et d'un raffinement de sentiments, qui appartiennent aux temps modernes. Les gens ignorants, non cultivés, comme les paysans, semblent vivre au milieu des beautés les plus grandioses de la nature sans les voir, sans les apprécier. Ils les regardent le plus souvent stupidement comme les animaux, les brebis, les bœufs qu'ils soignent. J'ai été frappé aussi en lisant les poëtes, les écrivains des temps passés, même ceux du siècle dernier, de voir combien peu ils semblent apprécier les plus beaux paysages, comparativement aux auteurs modernes. Ainsi à leurs yeux une plaine couverte de bruyères, une lande déserte, est sauvage, nue, mélancolique. Une montagne à pic est sombre, aride, menaçante. De nos jours les idées suggérées dans l'esprit d'un poëte, d'un admirateur de la nature par ces mêmes sites sont bien différentes.

De Vivario partent plusieurs *routes forestières*. Ce sont des routes récemment construites, ou en construction, qui ont pour but, soit de pénétrer dans les forêts primitives qui couvrent encore une partie de l'île afin d'en faciliter l'exploitation, soit de relier entre elles les régions montagneuses et peu habitées.

Des amis corses qui les ont parcourues, me disent que, pénétrant dans les endroits les plus sauvages de l'île, elles sont de toute beauté. J'aurais bien voulu les explorer, mais le temps me manqua toujours. Puis elles conduisent dans des forêts, à travers des montagnes, où il y a peu ou point d'habitants ou de ressources pour un voyageur. Pour explorer la Corse au moyen de ces routes, il faudrait voyager comme l'on voyage en Australie ou au Cap de Bonne-Espérance, avec un bon chariot couvert, bien muni de vivres. On coucherait dans ou sous le chariot, et l'on ferait la cuisine en plein air. Un mois, en avril et mai, passé dans les montagnes et les forêts vierges de la Corse, de cette façon, serait un mois de délices pour les amants de la nature.

En descendant le versant occidental de la montagne, nous nous arrêtâmes pour manger à Bocognano. C'est un gros village au milieu d'une forêt de châtaigniers, comme Orezza, à 400 mètres à peu près au-dessus de la mer. Quoique nous fussions à la fin d'avril, les châtaigniers n'avaient pas encore de feuilles.

Les habitants d'Ajaccio viennent se réfugier à Bocognano, sous le feuillage de la forêt, contre les chaleurs de l'été. Il doit toutefois y faire très-chaud, car même en avril la chaleur était intense. Il faut monter bien plus haut pour trouver la fraîcheur en été, ce dont les Corses n'ont pas encore l'air de se douter. La plupart, sinon toutes leurs stations d'été, sont seulement à 4 ou 500 mètres d'élévation.

CHAPITRE VIII

AJACCIO. — DOUCEUR DU CLIMAT. — STATION D'HIVER EXCEPTIONNELLE. — COLONISATION ÉTRANGÈRE. SOUVENIRS NAPOLÉONIENS.

Il est deux îles dont un monde
Sépare les deux océans,
Et qui de loin dominent l'onde,
Comme des têtes de géants.
On devine, en voyant leurs cimes,
Que Dieu les tira des abîmes
Pour un formidable dessein;
Leur front de coups de foudre fume,
Sur leurs flancs la mer écume.

VICTOR HUGO.

Ajaccio, dont la population est de 14,000 âmes, se trouve dans un des lieux les plus pittoresques de l'Europe; c'est une des plus charmantes petites villes qu'il y ait en France. N'étant pas emprisonnée par des murs, elle s'est étendue sur le nord-ouest d'une très-belle baie. A la distance d'une trentaine de kilomètres, on voit un hémicycle de montagnes majestueuses, de 2 à 3,000 mètres d'élévation, dont quelques-unes ont leurs cimes couvertes de neiges éternelles. La baie elle-même est aussi bleue, et aussi gracieuse que celle de Naples, quoique sur une échelle moins grandiose, et la ville est protégée au nord-ouest par un contre-fort qui

descend à la mer de la chaîne granitique principale.

La végétation d'Ajaccio indique un climat d'hiver, au moins aussi chaud que celui de Cannes et de Nice, peut-être un peu plus chaud. L'olivier, l'oranger et la figue de Barbarie, ou opuntia, y viennent parfaitement. Lors de ma première visite il y avait dans la rue principale une double allée de grands orangers en pleine terre, dont l'effet était ravissant. Ils étaient alors, fin avril, pleins de santé et couverts de fleurs, qui embaumaient l'air. Je crains, toutefois, que ces beaux arbres ne soient voués à la mort par suite d'un pavé en asphalte qu'on a posé sur leurs racines, car la dernière fois que je les vis ils étaient devenus très-souffreteux. Le citronnier vient aussi très-bien et donne de beaux fruits, mais seulement, comme à Nice, dans des ravins, dans des endroits protégés contre le vent. On dit qu'il y a peu de vent dans la baie d'Ajaccio l'hiver. Ce doit être, comparativement avec les autres régions de la côte, car des amis qui y ont passé cette saison, m'ont raconté que les vents de sud-ouest règnent quelquefois longtemps et soufflent avec force, surtout au printemps, au mois de mars. Il est évident, toutefois, que ces vents ne soufflent pas assez longtemps et assez fortement pour modifier la végétation, car les arbres dans la baie sont tout à fait droits, tandis qu'à Isola Rossa et sur d'autres points de la côte les arbres sont tournés au nord-est, par l'action prolongée de ces vents du sud-ouest.

Il y a à Ajaccio, toutes les vingt-quatre heures,

un vent de terre et un vent de mer, qui soufflent alternativement, avec la régularité des marées de l'Atlantique. La nuit le vent souffle des montagnes à la mer, le jour de la mer à la montagne, et les bateaux des marins s'en servent pour sortir de la baie la nuit, pour y rentrer le jour.

Cette bascule ou marée des vents est le résultat de la raréfaction de l'air. Le jour le soleil, dardant ses rayons sur les flancs des montagnes, échauffe les couches d'air en contact avec elles. Cet air chauffé et raréfié s'élève dans les régions atmosphériques supérieures, le vide se fait, l'air de la mer se précipite pour remplir ce vide, et il y a un vent de mer. La nuit c'est l'inverse, l'air sur la montagne se refroidit, comparativement aux couches superposées à la mer chaude, et cet air froid se précipite vers la mer pour remplacer celui qui, plus chaud, s'élève dans l'atmosphère, ce qui donne lieu au vent de terre de la nuit.

Lors de ma première visite à Ajaccio, j'y trouvai un vieux médecin de soixante-quinze ans, le Dr Versini, maintenant décédé. Il me dit que le climat d'hiver était sain et bon, ce qui me fut confirmé par son fils, aussi médecin, qui lui a succédé. La seule maladie épidémique dont on souffrait était la fièvre intermittente, qui régnait à la fin de l'été, en automne, mais pas sévèrement. Ces fièvres sévissaient surtout quand le vent soufflait de l'embouchure de deux petites rivières qui se jettent dans la partie est de la baie, et à l'embouchure desquelles il y a des prairies marécageuses. Un grand froid était inconnu l'hiver, et, pendant cette saison, le

temps était le plus souvent beau avec un soleil éclatant. Je fis la connaissance du général Sébastiani, frère du maréchal, un du petit nombre des compagnons de Napoléon Ier qui survécussent, même alors. Corse comme lui, il avait une maison à Ajaccio, et l'habitait l'hiver depuis un grand nombre d'années. Il me dit qu'avant de se fixer ainsi à Ajaccio, il avait essayé presque tous les climats d'hiver en renom en Europe, sans en avoir trouvé un seul qui lui fût supérieur. Ce ne fut qu'après ces essais qu'il adopta Ajaccio comme séjour.

Quoique très-âgé, il était bien portant, vif, actif, plein de vie, et un compagnon très-agréable. Il me montra un grand jardin derrière sa maison dans la rue principale. Ce jardin s'étendait sur les flancs d'une colline qui avoisine la ville, et était surtout occupé par des plantes et des arbres du pays, ce qui le rendait très-intéressant.

Grâce à la bienveillance de mon ami M. Piccioni, je fis la connaissance de plusieurs familles d'Ajaccio, et leur gracieuse et cordiale réception rendit mon séjour très-agréable. Tous vantaient la douceur exceptionnelle du climat d'hiver d'Ajaccio, et comprenaient l'avantage qu'il y aurait pour leur pays que ce fait fût généralement reconnu sur le continent.

Il y a une belle route carrossable des deux côtés de la baie s'étendant à plusieurs kilomètres de la ville. On a construit quelques jolies villas pour les étrangers et il y a quelques hôtels passables du genre de ceux que l'on trouve dans les petites villes de la France. On parle depuis longtemps de la

construction d'un grand et bel hôtel dans le genre de ceux qui sont si nombreux à Cannes, à Nice, à Menton, à San Remo.

Un ou plusieurs hôtels de ce genre sont indispensables, si Ajaccio veut prendre sa place parmi les stations d'hiver dans la Méditerranée ; je ne doute pas non plus que la spéculation ne réussisse. Mais les habitants d'Ajaccio me semblent craintifs, n'avoir pas assez de foi dans l'avenir de leur pays, et ne pas faire des efforts pour attirer les capitaux étrangers. La guerre de 1870 fut très-désastreuse pour ce pays, et arrêta son essor commençant, mais déjà il commence à se relever.

Pour que les malades, les invalides du Nord, restent volontiers dans un pays du Midi quelconque pendant six mois, il faut qu'ils y trouvent les aises de la vie. Il faut même qu'ils y trouvent un peu du luxe auquel ils sont accoutumés, car ils appartiennent, presque tous, aux classes sociales qui ont du bien-être chez eux. Si les Corses ne consacrent pas leurs ressources à de telles constructions ou ne font pas des efforts pour attirer les capitaux étrangers en offrant toute espèce d'avantages et de garanties locaux, Ajaccio restera à peu près ce qu'elle est. Les étrangers viendront, admireront la belle nature, et puis s'en iront se fixer ailleurs où ils seront mieux. Un grand hôtel peut toujours rendre la vie plus facile et plus agréable à ses habitués, dans un endroit nouveau, où il y a peu de ressources locales, qu'elle ne peut l'être pour ceux qui sont dans des villas ou dans des appartements. Il en fut longtemps ainsi même à Menton, station non-

velle, que je puis me flatter d'avoir tirée de l'obscurité, sur la rivière de Gênes. Les ressources locales étaient presque nulles quand je m'y suis établi en 1859, et malgré l'accroissement rapide de la ville on se trouva longtemps beaucoup mieux dans les hôtels que dans les villas. Avec un personnel de cent à deux cents personnes les hôteliers peuvent envoyer bien loin, à Marseille ou à Lyon, pour leur viande de boucherie, en Bresse pour leurs volailles, à Milan pour le beurre, et ainsi de suite. Il en serait de même à Ajaccio ; avec un grand hôtel rempli de monde on pourrait faire venir les vivres régulièrement du continent, si la localité n'y suffisait pas, et entretenir des pêcheurs, des chasseurs spécialement pour l'hôtel. Les simples particuliers au contraire sont obligés de se contenter, dans une station nouvelle, des ressources que présente le pays, où les besoins sont peut-être très-limités, et où le luxe de la table est encore peu développé.

Ajaccio toutefois marche en avant. Lors de ma dernière visite j'ai trouvé de très-grandes améliorations tant dans la ville que dans ses alentours ; constructions, routes, embellissements. Je ne doute pas qu'elle ne prenne peu à peu sa place parmi les stations d'hiver les plus heureusement douées, et les plus agréables dans la Méditerranée. Une île quelconque, la Corse comme toutes les autres, doit nécessairement avoir un climat plus humide que la terre ferme, car tous les vents possibles soufflant de la mer en sont humectés.

Ainsi à Ajaccio l'atmosphère est plus humide que sur la rivière de Gênes, que sur la plage nord

de la Méditerranée en général. En hiver ce sont nécessairement les vents du nord qui règnent dans l'hémisphère boréal et sur la plage nord de la Méditerranée. Ces vents, qu'ils viennent du nord, du nord-est, ou du nord-ouest, sont des vents de terre, qui ont eu, en outre, tout ce qui leur reste d'humidité exprimé par les hautes montagnes qui occupent le midi de l'Europe, depuis le Bosphore jusqu'à l'Atlantique. Par conséquent, l'air sur cette plage est sec pendant plus de quatre mois sur six de l'hiver. Cette sécheresse de l'atmosphère laisse passer les rayons du soleil, et constitue un climat admirable pour tous ceux dont la vitalité est abaissée, qui ont besoin d'être stimulés, fortifiés, vivifiés, pour les très-jeunes enfants débiles ou scrofuleux, pour les vieillards souffreteux, pour la plupart des phthisiques; en un mot, pour tous ceux qui sont atoniques, anémiques, faibles, languissants.

Il y a cependant des organisations nerveuses qui ne peuvent supporter cette stimulation constante. Elles deviennent surexcitées et la maladie s'aggrave au lieu de s'améliorer. Telles sont quelques personnes souffrant : d'asthme nerveux, de bronchite avec emphysème pulmonaire grave, de phthisie pulmonaire avec une tendance extrême à l'hémoptisie, de névralgie idiopathique. Toutes ces formes de maladies peuvent se trouver mieux à Ajaccio qu'à Cannes, à Nice, à Menton, ou à San Remo, parce que l'air est un peu plus humide sans l'être autant que celui de la Sardaigne, de la Sicile, ou de la plage méridionale de la Méditerranée, à Alger, à Tunis, au Caire. Pour arriver dans

ces dernières régions les vents du nord ont plus de mer à traverser et s'imprègnent de plus d'humidité.

Beaucoup de mes clients et de mes amis ont passé l'hiver ou une partie de l'hiver à Ajaccio, et la plupart s'en sont bien trouvés quant au climat. J'y ai envoyé plusieurs médecins, et ils m'en ont fait des rapports favorables. Le climat est doux, radieux, agréable, avec des phases de froid, de vent et de pluie, des ouragans exceptionnels, mais annuels, c'est-à-dire, se manifestant toutes les années, en automne et au printemps. Ce sont les phases d'hiver, que l'on trouve dans toutes les régions de la Méditerranée.

Il y a seize ans que j'habite les côtes de la Méditerranée, en hiver, et que je la parcours en tout sens en avril et en mai, et je n'ai pas encore trouvé un seul endroit qui fût à l'abri de ces conditions atmosphériques; c'est-à-dire, où l'hiver n'existât pas. Pour trouver un tel lieu, il faut descendre aux tropiques, ou passer l'équateur, et aller chercher un soleil d'été dans l'hémisphère austral. Il gèle souvent, tous les hivers, la nuit, en janvier, dans le désert de Sahara, au versant méridional du mont Atlas. En Égypte, ou plutôt dans la Nubie, au delà du tropique, au 22° de latitude, le thermomètre descend souvent presque à zéro la nuit pendant le même mois, quoique le jour il puisse monter à 28° à l'ombre.

En 1863, l'année qui suivit la publication en anglais de ce travail sur la Corse, le docteur Pietra Santa, un des médecins de l'empereur, fut envoyé à Ajaccio, pour en examiner le climat. Il y resta

quatre mois et publia, à son retour en France, un ouvrage très-intéressant intitulé : *La Corse et la station d'Ajaccio*, 1864, auquel je renvoie mes lecteurs pour des détails plus circonstanciés sur Ajaccio comme station d'hiver. Pendant son séjour le docteur Pietra Santa soumit le climat à une analyse scientifique très-minutieuse et très-consciencieuse. Il arriva ainsi à des résultats qui corroborent de toute façon ceux auxquels j'étais moi-même arrivé en me fondant sur sa position géographique, et sur la végétation, la botanique et l'horticulture.

Son expérience et ses études prouvent que l'hiver, sur cette plage privilégiée, est doux et radieux, que les pluies sont peu abondantes, que les brouillards sont presque absents, et que les vents sont peu développés. Il prouve, en un mot, qu'Ajaccio, comme je l'avais annoncé, est une station hivernale exceptionnellement bonne pour ceux qui veulent échapper aux froids et aux brouillards du Nord.

J'emprunte au docteur Pietra Santa une table d'observations météorologiques faites de 1854 à 1858, c'est-à-dire pendant cinq années, par M. Nosadowski, table qu'il accepte comme reproduisant fidèlement la météorologie d'Ajaccio et s'accordant avec ses propres observations, ainsi qu'avec celles d'autres observateurs qu'il a collationnées et comparées.

OBSERVATIONS DE M. NOSADOWSKI.

MOYENNES MENSUELLES RECUEILLIES A L'ANGLE DE LA RUE DE LA CATHÉDRALE ET DE LA PLACE BONAPARTE.

Série de 5 années 1854 à 1858.

	centig.
Janvier	10-25°
Février	11-78°
Mars	12-46°
Avril	14-63°
Mai	18-13°
Juin	22-09°
Juillet	24-87°
Août	25-66°
Septembre	23-21°
Octobre	19-14°
Novembre	14-15°
Décembre	11-71°

Température moyenne des saisons.

Hiver	12-03°
Printemps	15-07°
Été	24-20°
Automne	18-93°

Température moyenne de l'année.

17-55° centig.

Température moyenne de la saison hivernale.

14-13° centig.

A cette table j'ajouterai les conclusions de M. Pietra Santa lui-même : « L'étude attentive et minutieuse que je viens de faire de tous ces éléments météorologiques, démontre jusqu'à l'évidence la vérité de mes premières assertions.

« Le climat d'Ajaccio tient un juste-milieu entre le climat d'Alger et celui des côtes de la Provence.

« Grande pureté de l'atmosphère; vicissitudes atmosphériques peu marquées, variations saisonnières graduelles; moyenne annuelle de la température très-satisfaisante (17°-556); oscillations limitées de la colonne barométrique dans ses mouvements diurnes et mensuels.

« Le climat participe des avantages des localités situées aux bords de la mer, et qui sont à l'abri des grandes perturbations atmosphériques.

« Il possède la zone maritime qui convient à la forme la plus fréquente des affections chroniques de la poitrine.

« Il offre en outre par ses eaux minérales des ressources très-appréciables pour les valétudinaires, qui viennent s'ajouter aux conditions climatologiques, et qui réservent à la nouvelle station le plus brillant avenir. »

Je partage pleinement les idées du docteur sur la valeur des eaux minérales de la Corse, et j'admets comme lui que leur existence, dans des endroits pittoresques enchanteurs, au sein des montagnes, est une condition importante pour les malades qui viendraient passer l'hiver à Ajaccio. Ainsi la meilleure source ferrugineuse de l'Europe se trouve à Orezza, comme nous l'avons vu, tandis que des sources sulfureuses qui peuvent rivaliser avec celles des Pyrénées se trouvent à Guagno, Fiumorbo, Puzzichello, Guitera. C'est encore au livre de M. Pietra Santa que j'en réfère pour les détails sur ces sources. J'ajouterai seulement qu'au mois de mai elles sont déjà accessibles aux malades, de sorte qu'après un hiver passé à Ajaccio, une cure thermale se ferait facilement, quand les thermes du continent sont fermés ou à peine ouverts.

En 1867, j'avais un ami allemand, à Menton, malade lui-même, le docteur Bierman, qui désirait se fixer dans une station hivernale de la Méditerranée. Je lui conseillai de s'établir à Ajaccio, qui

alors manquait de médecin étranger. Il y alla, y passa un hiver et fut charmé de la localité et de son climat. De retour en Allemagne, il y fit, avec beaucoup de succès, la propagande du pays qu'il avait adopté. Du reste, la Corse était déjà connue de ses compatriotes par une traduction allemande de mon ouvrage de climatologie. Un grand nombre d'entre eux y vinrent en 1868-69, et Ajaccio semblait en voie d'être adoptée comme une station hivernale par les médecins allemands les plus en renom quand vint la guerre désastreuse de 1870-71. Le docteur Bierman et ses malades allemands furent forcés d'abandonner Ajaccio, et le courant de l'émigration allemande ainsi interrompu s'est dirigé ailleurs. D'après le docteur Bierman, ses compatriotes se trouvaient très-bien en Corse, et ne se plaignaient pas comme le font les Anglais et les Américains. Probablement qu'en Allemagne la vie est moins luxueuse qu'en Angleterre et aux États-Unis; aussi les Allemands sont plus faciles à satisfaire.

Quant aux premiers, que je connais bien, ils ne seront contents, ou à moitié contents, que quand de grands hôtels permettront de faire venir tout ce qu'il y a de mieux du continent, ou que des boutiques de provisions « à la Chevet » seront ouvertes et leur permettront d'avoir du beurre de Milan, des poulardes, des chapons de Bresse, du mouton de pré-salé, du filet de bœuf, des jambons d'York, *et hoc genus omne*. Il faut ajouter qu'ils seront tout disposés à acheter et à payer ces articles de consommation. En attendant, ils se plaindront de ce qu'il n'y a rien à manger, et quand le mo-

ment désiré sera arrivé, ils se plaindront de ce que la vie est aussi chère à Ajaccio qu'à Nice et partout ailleurs, mais *ils resteront*, au lieu de s'en aller comme ils le font à présent.

A Ajaccio, il y a une très-bonne et très-aimable société, tant corse que française. Ainsi il y a le préfet, centre de tout ce qui se fait dans le monde comme il faut, les juges, les magistrats, les officiers de la garnison, les ingénieurs, les hauts employés, et beaucoup d'anciennes familles corses. Tous ceux avec lesquels j'ai été en rapport m'ont semblé imbus de sentiments d'une extrême bienveillance pour les visiteurs tant nationaux qu'étrangers, et désireux de leur être utile. Pour combler la mesure, il y a un opéra italien pendant l'hiver, et une troupe italienne toujours assez bonne, comme dans presque toutes les petites villes de l'Italie. L'abonnement et les prix d'entrée sont très-raisonnables, minimes, même selon notre point de vue.

Après avoir enuméré tous les avantages naturels et autres que présente Ajaccio, j'ajouterai qu'il y règne, en outre, un charme mystérieux qui vous saisit à votre arrivée et vous domine tout le temps que vous y êtes ; Ajaccio est la patrie du grand Napoléon. C'est à Ajaccio qu'il naquit en 1769, et c'est là qu'il passa son enfance et sa première jeunesse jusqu'à l'âge de quinze ans, quand il entra à l'École militaire de Brienne. Il y revenait tous les ans passer ses vacances au sein de sa famille, et fut mêlé à tous leurs entretiens patriotiques, à toutes leurs inimitiés de famille « à la Corse », jusqu'à ce

qu'il fût tout à fait lancé dans sa glorieuse carrière militaire. A partir de ce moment, ce grand homme n'eut plus de loisirs. Son esprit était toujours rempli de projets grandioses et ambitieux, son temps et ses pensées furent toujours absorbés par les idées qui se rattachaient à leur accomplissement. Sa petite île natale, même sa nationalité corse, passèrent dans l'ombre, et semblent ne lui être guère revenues à l'esprit que quand il fut enchaîné à une autre île perdue dans l'immensité de l'Atlantique, le rocher de Sainte-Hélène. Le souvenir aussi de sa famille, de sa mère, madame Lætitia, de ses frères, de ses sœurs, se trouve partout et revient à chaque moment à l'esprit. Car eux aussi eurent des fortunes merveilleuses, et s'élevèrent à sa suite, les uns pour devenir des rois, les autres pour épouser des princes.

Ma première visite le lendemain de mon arrivée fut pour la maison de la famille napoléonienne, celle dans laquelle le grand empereur, le héros, naquit. J'y entrai avec recueillement, comme dans un lieu consacré par l'histoire. C'est une bonne maison, bien construite; et évidemment destinée, au siècle dernier, à être habitée par l'une des premières familles du pays. Elle est au centre de la ville, sur un petit square, et tellement environnée par d'autres habitations plus élevées qu'on ne voit ni la mer ni les montagnes. La vieille maison fut restaurée par Napoléon III, qui rechercha, acheta et fit remettre en place, autant que possible, les vieux meubles d'autrefois. Il essaya de replacer la maison entière dans les conditions qu'elle présen-

tait autrefois, quand elle était habitée par les Bonaparte. Il s'ensuit que chaque meuble, chaque décoration est un souvenir. Le lit dans lequel naquit Napoléon se voit dans une chambre sur le rez-de-chaussée. On y montre aussi la chambre et le lit qu'il occupait quand il revenait à la maison paternelle passer les vacances. Lors de cette visite la maison me fut montrée par une vieille servante de la famille, qui avait servi madame Lætitia jusqu'au moment de sa mort.

Il y a une vieille et assez belle église qu'on nomme la cathédrale, tout près de la maison napoléonienne. Je la vis, sans doute, exactement dans les mêmes conditions que quand madame Lætitia y conduisait personnellement son fils pour leurs dévotions. Je me trouvai à Ajaccio le 5 mai, l'anniversaire de la mort de Napoléon; et j'assistai à la messe annuelle, donnée à sa mémoire. Toutes les notabilités de la ville s'y assistaient, et comme j'écoutais les sons solennels de l'orgue, je ne pus m'empêcher de rêver que je voyais le futur empereur, encore enfant, à genoux près de sa mère à la place même où, sans doute, il s'était agenouillé des centaines de fois. Tout était changé, l'enfant né dans cette petite ville corse, fils d'un patriote corse, Français de nom seulement depuis quelques mois, avait surgi assez haut pour remplir la terre de son nom et du bruit de ses exploits. Puis il était passé dans le royaume des ombres avec toute sa génération, mais la vieille église n'avait pas changé, elle était toujours là, comme autrefois !

Ajaccio est saturée de la mémoire de Napoléon

le Grand. En parcourant à pas lents ses rues tranquilles dorées par le soleil, en voyant la belle baie, et les montagnes majestueuses qui l'entourent, ma pensée se rapportait constamment dans le passé. Pendant de longues années, ses pas avaient froissé la même terre; enfant sauvage, impulsif, jeune homme inquiet et ambitieux. La contemplation des beautés grandioses de la nature, et la méditation continuelle, sur l'histoire et les malheurs de son pays natal, contribuèrent, sans aucun doute, à former le caractère sèvère, impérieux, indomptable, dont il fit preuve dans la suite.

L'empereur Louis Napoléon montra de vives sympathies pour la Corse, ainsi que son cousin le prince Napoléon. Sous leurs auspices Ajaccio a beaucoup gagné comme ville, et les traces de l'origine de la famille napoléonienne dans cette ville deviennent de plus en plus nombreuses. Une très-belle chapelle en marbre a été construite pour servir de mausolée à plusieurs de ses membres. Un musée et une galerie de tableaux ont aussi été établis dans un bâtiment monumental. J'y vis une collection de tableaux laissés à la ville par le cardinal Fesch. Ils sont très-nombreux, quelques-uns bons, mais la plupart médiocres.

Les noms des rues et des places sont essentiellement napoléoniens, rappelant, pour la plupart, quelques membres de la famille. Sur la place du marché, et sur une belle fontaine en pierre, il y a une statue allégorique, qu'on dit représenter Napoléon Ier. Un côté du marché, qui a vue sur la baie, est borné par un beau quai en granit, qui permet

aux petits navires de s'amarrer à terre. Ce marché a d'un côté de belles maisons en pierre, de l'autre l'hôtel de ville, un assez joli édifice. Des deux côtés se trouvent une double rangée de platanes d'Orient, arbre qui réussit parfaitement dans toute la Méditerranée, se garnit d'un feuillage épais, et donne une ombre parfaite en été. La vue de la baie avec son demi-cercle de montagnes est admirable, grandiose, de toute beauté. Cette baie magnifique est protégée contre tous les vents, si ce n'est le sud-ouest, et au fond il y a une jetée, qui donne la protection nécessaire aux petits bâtiments. On construit dans ce moment une grande jetée qui doit s'avancer des rochers de la citadelle jusque dans les eaux profondes, et protéger l'amarrage maintenant très-exposé. On parle d'autres travaux qui, s'ils sont accomplis, rendraient Ajaccio un des ports les plus beaux et les plus sûrs de la Méditerranée.

Dans la grande place du Diamant, en vue de la mer, on a placé une belle statue équestre du premier empereur, et, autour de lui, les quatre rois ses frères. Ces statues furent offertes à Ajaccio par une souscription nationale, et furent inaugurées par le prince Napoléon en 1865, quelques jours après une de mes visites. A mon grand regret je ne pus attendre pour la cérémonie qui eut un grand retentissement.

Dès ma première visite à Ajaccio, je reconnus qu'elle avait en elle les éléments d'une bonne station hivernale pour ceux qui fuient le Nord, pour échapper aux froids, aux brumes et aux pluies de l'hiver, et depuis ce temps (1862) j'ai fait de mon

mieux pour attirer l'attention sur elle, et cela avec une certaine mesure de succès.

Si j'ai un conseil à donner à mes amis corses, ce serait, premièrement : de travailler *eux-mêmes* à l'embellissement et à l'agrandissement de leur ville, et surtout de construire, ou de laisser construire, de beaux et luxueux hôtels ; en second lieu, de laisser les étrangers riches s'établir dans le pays dans des conditions faciles, de ne pas les regarder seulement comme des « galères » échouées l'hiver. Dans la ville que j'habite, sur la côte ligurienne, près de Nice (Menton), les propriétaires du pays ont éloigné les étrangers riches par des prétentions exorbitantes. Aussi, après seize ans de propagande, la prospérité du pays dépend encore de la mode médicale, et peut tomber d'un jour à l'autre. Dans la colonie étrangère, les plus riches, les plus enthousiastes, n'ont pas voulu payer la terre dix, vingt francs le mètre pour bâtir. Par suite, presque personne ne s'y est fixé. Menton est restée « maison de santé », tandis que Cannes a près de trois cents propriétaires étrangers résidents, qui y fixent la richesse et la prospérité, et l'établissent sur la base solide et permanente de la propriété.

Je viens d'apprendre qu'une dame écossaise, Mlle Campbell, construit dans ce moment un temple protestant anglican, à ses frais. Mlle Campbell habite Ajaccio depuis huit ans, et fait de son mieux pour favoriser le développement de la colonie britannique.

CHAPITRE IX

D'AJACCIO A VICO, GUAGNO ET EVISA. — LA FORET PRIMITIVE. — LES PINS LARIX.

Più che i cedri di Siria giganti
E gli abeti dei Scitici climi,
Le tue quercie si spandon sublimi
E i tuoi pini si spingono al ciel;
Più che Cipro e Madera, di viti
Ubertosi ti ondono i clivi;
Puro l'olio ti versan gli ulivi,
Puro l'api ti stillano il miel.

GIUSEPPE MULTEDO.

A soixante-trois kilomètres d'Ajaccio, dans la direction nord-ouest, se trouvent les eaux thermales sulfo-salines iodurées de Guagno, qui ont une grande réputation en Corse. Elles sont très-fréquentées l'été, non seulement par les malades, mais encore par le beau monde d'Ajaccio et d'autres parties de l'île. Guagno est pour Ajaccio ce qu'Orezza est pour Bastia. La situation en est très-pittoresque, dans un repli de la montagne granitique, à douze kilomètres de Vico, et au milieu d'immenses et vénérables châtaigniers. Guagno est aussi dans le voisinage immédiat de la forêt primitive d'Aitone, une des plus belles et des plus grandes de la Corse. Après avoir quitté Vico, la grande route passe par le bourg d'Evisa, et un peu plus loin elle traverse la forêt même.

Je fis avec des amis une excursion si agréable à Vico, que le souvenir m'en restera toujours. La route d'Ajaccio à Vico est admirable, d'un pittoresque grandiose. En quittant la ville, elle monte, en serpentant, les flancs d'un des éperons granitiques qui viennent de la chaîne centrale, jusqu'à une élévation de cinq à six cents mètres, et puis elle descend de même dans la belle et fertile vallée de Liamone. Cette vallée est fermée à l'est par la grande montagne, couverte d'arbres, à l'ouest par la mer, au nord et au sud par les contre-forts qui la forment. Cette large vallée, souriante et paisible, m'apparut comme une révélation de l'état social, de ses habitants dans le passé, et de ceux des nombreuses vallées analogues qui se trouvent sur la côte occidentale de la Corse.

Avant l'ouverture de la grande route sur laquelle nous voyagions, ceux qui habitaient ces vallées devaient être séparés en quelque sorte du monde entier, même du petit monde corse. Ils n'avaient guère que la mer capricieuse comme moyen de communication facile avec les autres parties de la Corse. Renfermés dans leurs vallées, les insulaires devaient néessairement se suffire à eux-mêmes, et transmettre à leurs descendants, de siècle en siècle, les mêmes idées, les mêmes coutumes et les mêmes mœurs. Aussi, le temps se passait, les siècles s'écoulaient, sans modifier en aucune façon les sentiments nationaux, le caractère national.

Dans un coin de cette charmante vallée, sur un promontoire qui s'avance dans la mer, à son extrémité nord-ouest, il y a un petit village appelé

Cargèse, dont l'histoire donne un exemple frappant de ces faits. Au quatorzième siècle, plusieurs centaines de Grecs, fuyant la tyrannie des pachas turcs, y débarquèrent, et reçurent un accueil amical de la part des Corses, amoureux eux-mêmes de la liberté, et sympathiques pour les opprimés. On leur permit de fonder une colonie, dans cette région écartée, et cette colonie existe aujourd'hui avec tous ses caractères nationaux. Les habitants de Cargèse sont Grecs aujourd'hui comme leurs ancêtres l'étaient il y a près de cinq siècles. Ils ont conservé la religion, la langue, le costume, les mœurs de la Grèce, et ne se sont pas mêlés à la population qui les entoure. C'est un village de l'Attique perdu dans un coin reculé de la Corse.

A Vico, qui, quoique décorée du nom de ville, n'est qu'une bourgade dans la montagne, nous fûmes bien reçus dans une petite auberge. La domestique qui nous servait, une jolie fille de dix-sept ans, avait une physionomie tout à fait grecque. En l'interrogeant sur son lieu de naissance, elle nous dit qu'elle venait en effet de Cargèse. Je lui demandai si elle avait l'intention de se marier à Vico, à quoi elle me répondit, en souriant, que ses compatriotes n'épousaient pas des Corses, et que, quand il s'agirait de se marier, il faudrait qu'elle retournât à Cargèse.

Nous avions des dames avec nous, qui furent très-gracieusement et cordialement reçues et traitées par les habitants de Vico. On proposa une excursion en pique-nique dans la forêt, qui fut acceptée avec acclamation. Une vingtaine de jeunes

gens se réunirent pour former une escorte, tous bien montés sur de petits chevaux corses. Une de ces dames, amazone consommée, accoutumée à suivre en Angleterre son père et ses frères à la course au renard, habituée à sauter les haies et les barrières de deux mètres de haut, étonna tout le monde par sa hardiesse. Montée sur un petit cheval de montagne, vigoureux et alerte, habillée d'une garibaldine rouge et d'une longue jupe improvisée, elle prit les devants et les garda toute la journée, pendant une course de cinquante kilomètres, montant et descendant presque au galop les sentiers les plus escarpés. Elle rentra, toutefois, au logis sans malencontre, admirée et fêtée de tous. Plusieurs de ses cavaliers furent moins heureux et furent désarçonnés, sans qu'aucun résultat grave ne s'ensuivît.

Après avoir quitté Evisa, la route, récemment terminée, passe, comme nous l'avons dit, à travers la forêt primitive, qui descend presque jusqu'à la mer, et à Calvi elle rejoint la route littorale de Bastia, que j'ai déjà décrite. Dans ce parcours, elle monte et descend des arêtes granitiques, d'une grande dimension, aux vallées sauvages mais admirables de beauté naturelle. Les forêts qui la bordent communiquent avec les grandes forêts de l'île, peu ou point exploitées jusqu'à présent faute de routes. Les plus grands et les plus beaux arbres qu'on y trouve sont le pin larix, qui a souvent quarante mètres d'élévation et trois mètres ou plus de circonférence à la base du tronc. Ces arbres magnifiques poussent leurs racines dans les crevasses des rochers les plus durs, croissent avec

une vigueur surprenante, et s'élèvent droits comme des flèches, vers le ciel. Le voyageur trouve, dans ces montagnes boisées, des sites innombrables qui unissent aux beautés sauvages et alpestres de la Suisse, le silence, l'isolement des forêts primitives de l'Amérique (Marmocchi).

En route pour Vico, nous eûmes une aventure de diligence qui vaut peut-être la peine d'être racontée. Arrivés au relais au sommet de la montagne, après avoir quitté Ajaccio, nous prîmes, comme cocher, un jeune homme à moitié ivre, à l'aspect sauvage, qui ne nous plut nullement. Monté sur le siége, il s'aperçut qu'il avait oublié son fouet, et sans s'inquiéter de cette omission grave, il partit à grandes guides. Nous descendions une route de plusieurs kilomètres de longueur, qui serpentait sur les flancs de la montagne ; peu à peu les chevaux accélérèrent leur course, et au lieu de les retenir, il les animait de plus en plus par des cris perçants, par des gestes désordonnés ; la lourde diligence volait sur la route. En vain nous essayâmes de le calmer, de lui persuader de modérer la rapidité effrayante de sa course ; il était trop excité lui-même pour écouter la raison et la prudence, et nous continuâmes à descendre au grand galop, tournant les angles aigus de la route avec un balancement qui chaque fois menaçait de nous faire chavirer. Il était évident qu'il ne pouvait plus arrêter ses chevaux, même s'il l'avait voulu, de sorte que nous le laissâmes tranquille, nous résignant à notre sort.

Les chevaux étaient au nombre de trois, attelés

de front ; celui du centre était un grand et vigoureux étalon. Comme nous arrivions à la plaine, rendu furieux par la voix du conducteur et par la course précipitée qu'il venait de faire, il se précipita tout à coup sur un des chevaux à côté de lui, comme un loup sur un chevreuil, inséra ses dents de chaque côté de l'épine dorsale, et le mordit si sauvagement que le sang jaillit des deux côtés sur la route. Le pauvre cheval, ainsi attaqué à l'improviste, se leva sur son train de derrière et se jeta à droite et à gauche, essayant d'échapper à son ennemi. Pendant cette lutte, la diligence fut entraînée dans tous les sens, à droite et à gauche, en avant, en arrière, et finalement vers un précipice sur le bord de la route. Nous y aurions certainement été précipités, si nous ne fussions parvenus à descendre de la voiture et à maintenir les chevaux, avec l'aide du conducteur, un brave vieux soldat. Le cocher, n'ayant pas son fouet, était tout à fait impuissant. Les deux autres chevaux montraient une frayeur si grande de l'étalon, que nous eûmes beaucoup de peine à atteindre le relais.

A notre retour, quelques jours plus tard, le même cocher nous attendait, mais dans l'intervalle j'avais appris qu'il jouissait d'une très-mauvaise réputation à Vico ; qu'il était ivrogne, colère, méchant, et la terreur du pays. Chaque jour il mettait la diligence qu'il conduisait en péril, mais il était si redouté à cause de sa violence, que personne n'osait se plaindre, crainte de s'en faire un ennemi. Moi et mes amis, toutefois, nous refusâmes de nous laisser conduire par lui, et nous l'obligeâmes

à céder sa place — il était déjà sur son siége — au cocher qui nous avait conduits de Vico à Ajaccio.

De retour à Ajaccio, je fis ma plainte aux autorités, et, pour y donner plus de poids, j'envoyai un double au bureau central à Bastia. J'avoue que cela fait, moi et mes amis nous ne fûmes pas fâchés de quitter Ajaccio le lendemain, craignant que nous n'eussions encouru la vendette corse, et pensant qu'il valait mieux prendre la fuite le plus tôt possible. Je dois ajouter que c'est le seul cas dans lequel j'ai eu à me plaindre des cochers ou des conducteurs pendant tous mes voyages en Corse. Notre aventure fut tout à fait accidentelle et exceptionnelle, car je les ai toujours trouvés avenants et secourables, en un mot, tout ce qu'il y a de plus aimable. Quoique audacieux, ils m'ont toujours paru prudents et soigneux de la sécurité de leurs voyageurs.

CHAPITRE X

LES RÉGIONS MÉRIDIONALES DE LA CORSE. D'AJACCIO A SARTÈNE. — SARTÈNE. — SAINTE-LUCIE DE TALLANO. — DE SARTÈNE A BONIFACIO.

Quando in sonno codardo sepolta
Ogni gente d'Europa servia,
Libertude invocando e Maria
De' tuoi monti le fiere tribù,
Del Colombo terribile al suono,
Su' tuoi campi sfidavan la morte;
E di tutta Liguria più forte
Tu di Cirno la nuda vertù.

GIUSEPPE MULTEDO.

Les régions méridionales de la Corse, tant sur le versant occidental que sur le versant oriental des chaînes montagneuses centrales, sont beaucoup plus sauvages, moins cultivées et moins habitées que les régions septentrionales. Au printemps de l'année 1868, je passai un mois dans cette partie de l'île que je n'avais pas encore visitée, complétant ainsi l'examen de toute la Corse. Je parcourus d'abord la route d'Ajaccio à Sartène, et de Sartène je fis une excursion dans la montagne, à Santa-Lucia de Tallano. De retour à Sartène, je poursuivis ma route jusqu'à Bonifacio, revenant par la côte orientale jusqu'à Bastia.

Une diligence qui quitte Ajaccio, le matin, pour

Sartène, y arrive le soir. Toute la route est d'une beauté remarquable, et du coupé de la diligence, on voit parfaitement le pays que l'on traverse.

Comme sur la côte nord-ouest au nord d'Ajaccio, des éperons ou arcs-boutants granitiques, au nombre de huit, se détachent de la chaîne centrale, et descendent obliquement, dans la direction du sud-ouest, à la mer. Ces montagnes secondaires encaissent des vallées boisées, fertiles, ravissantes, de sorte que la route ne fait que monter et descendre. Aussitôt qu'elle a péniblement atteint la cime rocailleuse d'une arête, elle descend le versant opposé, pour trouver, au fond de la vallée, un torrent venu de la grande montagne, qui se précipite à la mer, en bondissant sur les pierres de son lit. On passe la rivière sur un bon pont, on traverse quelques cultures au fond de la vallée, et puis la montée de l'éperon suivant recommence. La route a été construite dans ces derniers temps, à grand frais, et avec beaucoup de peine, à force de mines. On est parvenu ainsi à creuser, à former une voie serpigineuse sur les flancs de ces montagnes, à travers les rochers granitiques les plus durs et des grès sablonneux, compactes ou désagrégés.

Grâce à la profondeur des tranchées faites sur les flancs de la montagne, le caractère de la végétation se révèle à chaque pas de la route. On voit les racines des arbres et des plantes pour ainsi dire à l'œuvre ; leur manière de se conduire est révélée, et des faits très-intéressants de botanique, de nutrition végétale, se produisent au grand jour. Ainsi un des problèmes de la végétation, dans un climat

comme celui de la Corse, la présence d'arbres et d'arbustes vigoureux sur des rochers presque nus, brûlés par le soleil pendant un été de six mois, s'explique facilement. On voit des racines nombreuses, longues de plusieurs mètres, descendre dans les sables, les grès et même dans les rochers, par des crevasses, des fêlures imperceptibles à l'œil ; quelquefois elles ont l'air de percer les rochers eux-mêmes. C'est ainsi sans doute qu'elles trouvent l'humidité qui leur est nécessaire pendant les grandes chaleurs.

Nous voyons les mêmes faits de nutrition végétale se produire en France, en Angleterre, dans les terrains sablonneux récemment ouverts par les tranchées de chemin de fer. Les racines de la *Pteris aquilina*, la fougère la plus commune, celles du genêt y pénètrent à plusieurs mètres de profondeur pour trouver la fraîcheur, l'humidité. Je dirai même qu'il en est plus ou moins ainsi avec presque toutes les plantes qui croissent naturellement sur des terrains sablonneux. Elles ont presque toutes des racines pivotantes, ou pénétrantes, qui descendent dans la terre très-profondément pour chercher l'humidité et la nourriture. Les racines des arbres dans ces terrains rampent à la surface à une grande distance du tronc, comme les pins, ou s'enfoncent à une grande profondeur dans le sable, pour trouver de l'eau, comme le palmier du désert. Même dans le désert de Sahara, on ne voit des palmiers qu'autant qu'il y a de l'eau ou de l'humidité *sous le sable*, et que leurs racines peuvent l'atteindre.

En Corse, il y a des pluies presque tropicales au printemps et en automne, qui pénètrent profondément dans la terre et dans les fentes et crevasses des rochers, de manière à fournir un réservoir d'humidité à ces plantes pendant les plus grandes chaleurs de l'été. Dans les pays où il ne pleut pas du tout, dans lesquels ces réservoirs souterrains d'humidité ne peuvent s'établir dans la saison des pluies, comme dans quelques parties du Pérou, il n'y a aucune végétation spontanée.

Dans un climat comme celui de la Méditerranée, où souvent il n'y a pas de pluies d'avril à septembre et octobre, il faut des pluies abondantes en hiver pour que les moissons puissent prospérer, pour que les vergers puissent produire des fruits, et pour que les arbres forestiers et les buissons puissent rester florissants. Quand en Corse et dans les régions méditerranéennes en général, les pluies d'hiver font défaut, ou ne sont pas assez abondantes, l'eau ne pénètre pas assez profondément dans la terre, de sorte que les oliviers, les orangers et les arbres fruitiers en général vivent, mais produisent peu ou point de fruits, à moins d'irrigation artificielle.

Lors de cette visite je trouvai, dans toute la Corse, une grande inquiétude causée par les pluies trop rares de l'hiver précédent. On me dit partout que, si la pluie ne tombait pas avant la fin du mois, et on ne pouvait pas compter sur la pluie au mois d'avril, les moissons seraient sérieusement compromises. Quoiqu'un huitième de l'île soit encore couvert de forêts primitives, on se demande partout si l'on n'a pas déjà trop déboisé les flancs des monta-

gnes dans les endroits accessibles. Le déboisement des montagnes, et même celui des plaines, est reconnu par toutes les autorités compétentes, en France, avoir été la cause principale des sécheresses désastreuses qui depuis quelque temps règnent dans le Midi, ainsi que des inondations constantes qui ravagent les vallées où coulent de grandes rivières. Le gouvernement s'occupe activement de cette question, et l'on exporte tous les ans d'Ajaccio des centaines de sacs de graines du noble *Pinus laricius*, pour les semer sur les montagnes du midi de la France.

Au mois d'avril, en Corse, surtout dans les régions granitiques, schistiques ou sablonneuses, le bord des routes est émaillé des fleurs du cyclamen blanc et pourpre. Comme je l'ai déjà dit, ces fleurs charmantes sont aussi abondantes dans les terrains qui leur sont propres, que les pâquerettes chez nous. Elles sont surtout communes dans les endroits plantés de châtaigniers, dont le terreau semble leur convenir en tous points. Mais on les trouve aussi abondamment dans les crevasses des roches granitiques et schistiques. En essayant de déterrer quelques bulbes avec mon couteau, je trouvai qu'ils étaient si profondément situés que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je pus les atteindre. Dans nos cultures on a l'habitude de mettre les bulbes de cyclamens à la surface du pot, mais ce procédé n'est évidemment pas le meilleur. La nature les couvre chaque année d'une nouvelle couche de feuilles mortes, et peu à peu ils se trouvent à plusieurs centimètres au-dessous de la surface, en-

sevelis sous le terreau ainsi formé chaque année.

Peu de temps après avoir quitté Ajaccio, nous traversâmes la rivière Gravone, qui reçoit toutes les eaux de la vallée de ce nom, et à l'embouchure de laquelle se trouve Ajaccio. Dans la vallée suivante, nous traversâmes la rivière Prunelli, ainsi qu'un village appelé Sarrola et dans la troisième, la rivière Taravo. Dans la quatrième nous passâmes le bourg d'Olmeto ainsi que le petit port de Propriano, au fond du golfe de Valinco. Propriano dessert toutes ces contrées, étant en communication avec Ajaccio au moyen d'un bateau à vapeur hebdomadaire. Puis la route traverse la rivière Tavaria, monte le flanc d'une arête granitique à une hauteur de 150 mètres, et arrive à la ville de Sartène.

Les contre-forts montagneux et granitiques, en descendant à la mer, forment entre eux, comme je l'ai expliqué, les vallées au fond desquelles coulent les rivières que je viens de nommer. Ces contre-forts se terminent par des promontoires qui vont se perdre dans les profondeurs de la mer. Les promontoires forment, de cette sorte, des golfes qui se succèdent tout le long de la côte occidentale de la Corse. C'est ainsi que nous trouvons, en allant du nord au sud, les golfes de Calvi, de Galeria, de Porto, de Sagone, d'Ajaccio, de Valinco et de Ventilegne.

Les rivières, quoique décorées du nom de fleuves dans les cartes de géographie, ne sont guère que des torrents, grossis en hiver et au printemps par la pluie et la fonte des neiges, de manière à former à cette époque de petits cours d'eau assez respectables.

Sartène, à 83 kilomètres sud-est d'Ajaccio,

est vraiment une petite ville, avec auberges et boutiques. Elle a une population de 4,000 âmes. Elle est située à 15 kilomètres de la mer, qu'on ne voit pas du flanc de la montagne, quoique la vue soit très-étendue et très-belle; c'est une vue de vallées et de montagnes. Dans les siècles passés, Sartène était presque toujours, comme Corté, entre les mains du parti national, et elle est encore aujourd'hui habitée par un grand nombre des plus anciennes familles de la Corse. Étant essentiellement Corses, les habitants de Sartène étaient autrefois renommés pour avoir poussé à un extrême degré les animosités de famille; s'ils n'étaient pas en lutte avec l'étranger ils étaient presque toujours en lutte entr'eux.

Sartène est évidemment une petite ville prospère, car elle contient un grand nombre de belles maisons modernes, construites, comme à Corté, sur la mode de Paris, avec cinq ou six étages, et divisées en appartements. Comme je l'ai avancé en parlant de Corté, de telles constructions, me semblent une erreur d'architecture dans un climat chaud comme celui de la Corse.

J'avais reçu et accepté une invitation de M. Giacomoni alors maire de Santa-Lucia di Tallano, bourg situé dans la montagne au nord-est de Sartène, et célèbre dans toute la Corse pour ses vignobles et son vin. Le lendemain de mon arrivée M. Giacomino vint me chercher de bonne heure, nous déjeunâmes ensemble et puis nous partîmes dans une carriole légère avec deux petits chevaux corses, alertes, vifs et fringants. Santa-Lucia est au

haut de la vallée de la Tavaria, à 20 kilomètres de la mer. Pour y arriver il fallut donc descendre la grande route, par laquelle nous étions arrivés la veille en diligence, jusqu'au pont sur la rivière, ce que nous fîmes à grandes guides; puis nous prîmes une autre route qui remonte la vallée sur ses bords. La rivière, qui avait de 12 à 14 mètres de large, était gracieuse, charmante, et coulait lentement dans une petite plaine au fond de la vallée.

De chaque côté il y avait des prairies couvertes d'un épais gazon et émaillées de fleurs, et sur les bords des bouleaux épars, se penchant sur les eaux. On se serait cru dans un coin de la Normandie, et je pouvais à peine ajouter foi à mon compagnon quand il me dit que cette région souriante était si malsaine, si meurtrière en été que, passé le mois de juin, personne ne pouvait y travailler ou y demeurer sans risquer sa vie. Il me dit que quelques années auparavant des agriculteurs du continent voyant cette vallée comme nous la voyions, calme, souriante, sans marais, marécages où eaux mortes, trouvant le sol végétal excellent et profond, et la valeur vénale minime, y achetèrent une assez grande propriété. Se moquant des idées et des craintes de leurs amis corses, qu'ils croyaient imaginaires, ils bâtirent une maison et commencèrent à cultiver la terre de même qu'en France. Comme on le leur avait prédit, ils gagnèrent la fièvre, et au bout de deux ans ils étaient morts! Dans un pays que l'on ne connaît pas, il est toujours prudent d'écouter et d'accepter l'expérience locale des indigènes.

Quand nous fûmes arrivés à une élévation de 150 mètres par le baromètre, M. Giacomoni me montra un moulin sur le bord de la rivière et me dit : nous sommes sortis maintenant de la région de la malaria ; cette maison peut être habitée toute l'année.

Une petite aventure de voyage nous arriva ici, que je mentionne comme indication du caractère national. Un accroc se fit au harnais et nous descendîmes tous les deux pour l'arranger. Profitant d'un moment de liberté, les chevaux partirent au grand galop, nous laissant au beau milieu de la route, au grand chagrin de mon hôte. Il fallut toutefois prendre notre parti, et continuer la route à pied, avec une course de 12 kilomètres en vue, par un soleil ardent. Il n'y avait pas longtemps que nous marchions sur la route poudreuse quand nous rencontrâmes, venant à nous, deux bergers montés sur des petits chevaux de montagne à longs poils. Mon ami, qui ne semblait pas apprécier la promenade autant que moi, leur demanda de nous céder leurs montures, ce qu'ils firent de très-bonne grâce. Ainsi équipés nous continuâmes la route, les bergers marchant à pied à côté de nous et M. Giacomoni causant avec eux en patois. A une demi-heure de là nous trouvâmes la voiture et les chevaux entre les mains d'un paysan. Ni l'une ni les autres n'avaient souffert. Arrivés au grand galop à une montée assez rude ils avaient ralenti le pas, et le paysan voyant l'équipage sans maître l'avait arrêté. En descendant de cheval je remerciai les bergers et leur offris une bonne main. Un

des deux la repoussa doucement en souriant, et me dit : « Non, Monsieur, un Corse n'accepte pas de rétribution pour un petit service rendu. Si vous m'offriez 50 mille francs, vous pourriez peut-être me tenter, mais je n'ai pas besoin de cinq francs, j'aime mieux recevoir vos remercîments. » A un raisonnement aussi gracieux et aussi serré il n'y avait rien à répondre.

Peu à peu la route devint plus montagneuse, et la petite rivière prit de plus en plus l'allure d'un torrent alpestre, bouillonnant contre les rochers et frétillant sur les pierres qui jonchaient son lit. De chaque côté de la vallée, une bonne culture et la fertilité marquaient notre progression. A la fin, après une course de quatre heures, nous arrivâmes à notre destination, et je fus très-gracieusement et très-cordialement reçu par les membres de la famille. Je restai plusieurs jours avec eux, admis, à ma grande satisfaction, dans leur intimité, écoutant avec intérêt l'histoire des annales de ce petit village perdu dans les montagnes de la Corse. Aucun d'eux n'était jamais sorti de son île natale, et la plupart ne connaissaient ni Bastia ni Ajaccio ; c'était trop loin. Pour les jeunes demoiselles, Sartène était la grande ville, où elles avaient été en pension et où elles allaient étudier les modes et faire leurs emplettes. Mon ami, le maire de Santa-Lucia et moi nous allions chaque jour faire des courses à cheval ou à pied dans les environs, ou causer sur la place publique du village avec une petite réunion de vieux soldats. Ils avaient servi dans l'armée française, et étaient revenus passer leurs

vieux jours et manger leur pension dans le pays natal. Les Corses sont toujours guerriers dans l'âme, et affectionnent le service militaire. On me dit que, dans ce moment, il y a plus de mille officiers corses dans l'armée, et les villages les plus reculés contiennent ainsi un contingent de vieux soldats revenus mourir dans les montagnes qui leur donnèrent le jour. Ma visite attira l'attention publique, car j'étais le premier Anglais qui eût mis le pied à Santa-Lucia depuis cent ans, depuis le temps de Paoli, avant l'annexion française.

A cette époque de l'année, fin avril, Sta-Lucia de Tallano est un vrai paradis terrestre. Située au haut de la vallée souriante dont nous avions fait l'ascension, elle est à plus de 500 mètres au-dessus de la mer. L'oïdium de la vigne, la maladie fongoïde de la pomme de terre, celle du ver à soie, sont inconnus, ainsi que les fièvres d'accès qui règnent plus bas. De ce village la vue parcourt la vallée au sud-ouest ; elle n'est limitée que par l'arête montagneuse qui la sépare de la mer, et sur le flanc de laquelle est située la ville de Sartène. Au nord-est, un hémicycle de hautes montagnes la protége. La vigne, les céréales de toute espèce, les graminées, naturelles ou artificielles, et les arbres à fruits de tout genre fleurissent et produisent en abondance, dans un sol riche, formé par la pulvérisation des rochers granitiques. Les arbres à fruits, les pêchers, les amandiers, les figuiers deviennent très-beaux et produisent abondamment dans les terrains calcaires, avec addition de fumier. On voit ce fait dans la Provence et sur la rivière de Gênes, car

dans ces pays la terre est surtout formée par le détritus de rochers calcaires, plus le humus ou terre végétale.

Mais la vigueur avec laquelle ces mêmes arbres fruitiers croissent, et l'abondance avec laquelle ils produisent dans les terrains granitiques micacés et schistiques de la Corse, prouve que ces terrains sont aussi très-favorables à leur bien-être, et qu'ils y trouvent les éléments nutritifs qu'ils réclament, pourvu toutefois qu'une bonne terre végétale et du fumier soient surajoutés aux éléments minéraux fournis par la pulvérisation naturelle de ces roches.

De chaque côté de la vallée, sur les flancs de la montagne, on voyait l'ilex ou chêne vert, monter en rangs serrés vers les nues. Cet arbre est un des plus communs en la Corse et il constitue à lui seul une partie considérable des forêts. Quand il vient dans la partie inférieure des vallées, où le sol est profond, il devient très-grand, et a la dignité des chênes du Nord ; seulement son feuillage est plus sombre et plus serré. Le bois n'en n'est pas très-estimé. Aussi on s'en sert surtout pour l'usage domestique, et pour faire du charbon.

Une grande étendue des terres autour de Sta-Lucia est cultivée en vignobles et produit un très-bon vin, le vin de Tallano, très-estimé dans toute l'île. Les vins de M. Giacomoni, un des plus grands propriétaires, sont vraiment excellents, grâce au soin minutieux qu'il donne à toutes les phases de leur production. Le vin de Tallano ressemble à un fort vin de Bourgogne, ou plutôt à un vin de Porto qui n'aurait pas été fortifié artificiellement

par l'addition d'alcool. Le premier empereur Napoléon et sa famille l'affectionnaient beaucoup et le buvaient aux Tuileries. Ils le faisaient venir de la propriété de M. Giacomoni. La qualité de ce vin s'améliore notablement avec l'âge, et au bout de quelques années de bouteille il devient un vin fin de premier choix. Ces vins ainsi que la plupart des produits agricoles de ce beau pays, sont écoulés par le port de Propriano situé à l'extrémité de la vallée, à l'embouchure de la rivière Taveria.

Revenu à Sartène je louai une petite carriole pour me conduire à Bonifacio, distant de 53 kilomètres. Nous partîmes le matin à huit heures par un temps magnifique. Le pays entre Sartène et Bonifacio me parut presque sans culture et inhabité, abandonné pour ainsi dire, mais d'une beauté sauvage et radieuse. La route, qui est très-bonne, monte et descend des arêtes granitiques comme plus au nord, mais ces arêtes sont peu élevées, et expirent avant d'arriver à la mer. Tantôt la route s'approche de la mer, tantôt elle s'en éloigne, évidemment pour éviter des ascensions pénibles. Nous avions toujours en vue, à l'est, la grande chaîne montagneuse centrale s'abaissant rapidement à mesure que nous descendions au midi. Le terrain était sablonneux et émaillé des fleurs propres à cette formation géologique. A mesure que nous avançions il me semblait reconnaître autour de nous l'action de convulsions volcaniques, dans les anciennes époques géologiques, ainsi que celle de l'époque glaciale dans des temps récents. Les montagnes et les rochers granitiques étaient déplacés,

tordus, brisés, dans toute espèce de direction, et au milieu de ce désordre des couches granitiques on voyait une foule de blocs, les uns petits, les autres énormes, épars, répandus sur le sol, dans une confusion extrême. Il me semble que les hautes montagnes du centre de la Corse doivent avoir été couvertes de glaciers, à l'époque glaciale, qu'ici, à leur extrémité sud, il a dû y avoir une moraine et que le glacier doit y avoir laissé tomber les blocs qu'il portait à sa surface, comme cela se voit en Suisse de nos jours. A la fin, la chaîne centrale cessa, et on ne vit plus qu'un amas confus de ces blocs, dont quelques-uns semblaient avoir été déposés sur des blocs plus grands, comme on déposerait, à la main, un pain sur une table.

Nous nous arrêtâmes, au milieu du jour, pendant deux heures, à un hangar au bord de la route où l'on gardait les chevaux pour la diligence. C'était au beau milieu de l'amas de blocs granitiques de toutes formes, de toutes dimensions, et je pus les examiner avec soin. Aucune autre explication géologique que celle que j'ai avancée ne peut rendre compte, il me semble, de leur présence.

A quelque distance de Bonifacio, la chaîne granitique s'éteint et des roches calcaires reparaissent. D'après les géologues, toutefois, ce n'est pas une formation secondaire comme dans le nord et l'est de la Corse, mais une formation tertiaire, qui forme l'extrémité sud de l'île, et se retrouve en Sardaigne, à Porto Torres et à Sassari. On approche Bonifacio par une plaine assise sur cette formation géologique.

Dans ce parcours de 53 kilomètres, qui nous prit toute une journée, nous n'avions pas traversé ou vu un seul village, à peine une habitation, et nous ne rencontrâmes pas une seule voiture, pas six piétons. Le pays semblait désert, malgré l'existence de la belle route sur laquelle nous cheminions. On me dit que les plaines que nous voyions de temps en temps au bord de la mer, étaient très-malsaines quoiqu'assez fertiles. Divers cours d'eau descendent de la montagne, plutôt des torrents que des rivières. Ce sont eux, probablement, qui sont cause de l'insalubrité qui semble éloigner les cultivateurs.

Il y aurait, peut-être, un moyen de rendre salubres les plaines basses de la Corse et de la Méditerranée en général, les plaines situées à l'embouchure des rivières. Ce serait d'y planter l'eucalyptus, cet arbre précieux que l'Australie nous a donné. Il paraît avoir le don d'assainir les plaines basses et marécageuses, probablement par suite de sa végétation merveilleusement rapide. Il doit ainsi drainer les terrains dans lesquels il est planté. Le bois qu'il fournit, aussi, étant dur et propre aux constructions, la plantation de cet arbre fournirait des produits importants, et donnerait de la valeur à beaucoup de terrains qui maintenant en ont peu ou point. En Algérie, à Oran et ailleurs, on a déjà obtenu des résultats très-heureux à la suite de telles plantations. Il est rustique dans les climats dans lesquels le thermomètre ne descend l'hiver qu'à deux ou trois degrés au-dessous de zéro. Il vient admirablement sur la rivière de Gênes.

CHAPITRE XI

BONIFACIO. — LE DÉTROIT DE BONIFACIO. — LE NAUFRAGE DE LA SÉMILLANTE.

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une triste nuit sans lune
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leur équipage !
L'ouragan, de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée,
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

VICTOR HUGO (*Oceana nox*).

Bonifacio (pop. 3,184), est une petite ville fortifiée, très-ancienne, fondée en 830 par un seigneur pisan de ce nom, qui occupe une place importante dans l'histoire de la Corse. Malgré sa force matérielle, elle a presque toujours été occupée par les ennemis du pays, comme Bastia et Calvi. Facilement cernée par terre, le parti national ne pouvait guère s'y maintenir, comme il le faisait à Sartène et à Corté, situées au milieu des montagnes.

La ville est construite sur un promontoire calcaire ou presqu'île, qui s'avance dans la mer, à une élévation de 60 mètres. Le port est sûr, mais

d'un accès un peu difficile, et s'avance dans les terres, à l'ouest. L'entrée de la ville, ainsi que les principales fortifications, sont situées à la base rétrécie de ce promontoire. Une fois la porte d'entrée franchie, de petites rues étroites montent rapidement jusqu'à un plateau central de plusieurs hectares, occupant le sommet du promontoire précité.

Les murs extérieurs surplombent sur la mer, qui frappe et creuse les falaises au-dessous, dans toute leur périphérie. C'est cette position, au sommet d'un rocher presque environné par la mer, qui, dans le vieux temps, avant la découverte de l'artillerie, rendait Bonifacio une place forte presque imprenable par la force, si elle était bien défendue. Aussi a-t-elle soutenu maint et maint siége. Sur ce plateau il y a de grands bâtiments pour la garnison, et un puits qui a 60 mètres de profondeur. Il y a aussi un escalier creusé dans le roc, qui descend jusqu'à la mer.

Mon ami, M. Piccioni, m'avait donné des lettres d'introduction pour le maire, M. Montepagano, médecin très-distingué, et pour M. Piras, savant et aimable magistrat. Je fus très-bien accueilli par ces messieurs, qui me firent les honneurs de leur pays. Ils me conduisirent voir les célèbres cavernes. Ce sont d'immenses cavités creusées par les vagues dans les falaises calcaires, auxquelles on arrive seulement en bateau. Elles sont vastes comme des cathédrales et sans rivage ; au fond la mer touche le rocher, aussi on n'y entre que quand il fait beau, par une crevasse qui laisse pénétrer la lumière du ciel. Pendant les grandes chaleurs de l'été, ces

cavernes sont toujours fraîches, et les Bonifaciens, me dit-on, y passent souvent la journée entière, se baignant, pêchant, faisant de la musique et dînant en pique-nique.

Les habitants de Bonifacio, quoique pauvres, ont conservé les habitudes de leurs ancêtres, quand la ville était fortifiée, souvent assiégée, et la campagne entre les mains d'ennemis. Ils vivent dans la ville, ont des ânes, et montés dessus ils sortent le matin pour aller travailler à la terre. Une telle manière de vivre les éloigne de leurs travaux, et leur fait perdre un temps précieux en allant et en revenant. Aussi ils ne demandent pas mieux que de trouver une excuse, une fête ou autre chose, pour rester en ville à boire ou à causer avec leurs amis ou leur famille. Les femmes prennent des habitudes de causerie et de « *dolce far niente* » et, ainsi que leurs enfants, ne produisent rien, ou à peu près rien, pour le bien-être commun. Dans les pays où les cultivateurs et leur famille demeurent sur la terre qui les nourrit, comme dans le nord de l'Europe, tous travaillent plus ou moins, dans la mesure de leurs forces, hommes, femmes, enfants.

Mes amis me conduisirent voir un ermitage à 3 kilomètres de la ville. L'ermitage était situé dans un endroit très-pittoresque, au milieu du maquis, et appuyé sur des rochers épars dans la plaine. Il dominait la mer d'un côté et de l'autre avait vue sur de belles montagnes lointaines. Le moine qui l'habitait me sembla toutefois peu sensible aux beautés de la nature qui l'environnaient de toute part. Quand je lui en parlai, il me répondit :

que la situation en effet était très-belle et bien choisie, car les rochers le protégeaient si bien contre le soleil et le vent qu'il pouvait cultiver des choux pendant tout l'été !

Mon hôte, le juge de paix, venait d'acheter une étendue considérable de maquis, et me parla longtemps des méthodes qu'il voulait suivre pour le défrichement et la culture. La grande difficulté, me dit-il, c'était la question du travail. Les habitudes des cultivateurs de Bonifacio, qui quittent la ville tard, rentrent de bonne heure et travaillent mollement, augmentent tellement les frais de toute entreprise agricole, qu'il est difficile de gagner quoi que ce soit, malgré les communications, maintenant faciles, avec le continent. Ces faits démontrent la vérité de l'axiome agricole, que le travail à bon marché est souvent le plus coûteux.

Je désirai rendre visite à Garibaldi, héros peu raisonnable, mais héros tout de même, retiré à Caprera, que je voyais à l'horizon. Cette petite île est située au sud-est du détroit de Bonifacio, qui sépare la Corse de la Sardaigne. Mes amis mirent très-gracieusement une goëlette à ma disposition. Mais il fallait un vent favorable, et il y avait un calme plat. J'attendis deux jours sans résultat, et à mon grand regret je fus obligé d'abandonner mon projet, et de reprendre la route de Bastia.

Quand on regarde le détroit de Bonifacio sur la carte, il semble que ce n'est rien, une enjambée, et qu'une fois là, ce doit être la chose du monde la plus facile que de passer de Corse en Sardaigne ; mais c'est une erreur profonde. Le détroit qui sé-

pare les deux îles a 15 kilomètres de large dans sa partie la plus étroite, et en l'absence de bateaux à vapeur, il faut attendre un vent favorable pour aller en Sardaigne, et un autre vent contraire pour en revenir. C'est comme autrefois entre Douvres et Calais, avant les bateaux à vapeur. Quoique si près l'un de l'autre, il fallait souvent attendre huit ou quinze jours avant de pouvoir traverser la Manche à cause du vent.

Il n'y a, à présent, aucune communication régulière entre les deux rives, et même peu de communications accidentelles ou irrégulières.

Porto Torres, le port principal de la Sardaigne et le débouché maritime de Sassari, capitale de la partie septentrionale de cette île, est en communication hebdomadaire avec Marseille et avec Livourne, mais il ne l'est pas avec la région méridionale de la Corse, sa voisine. Le bateau qui fait le service de Marseille à Ajaccio, après avoir déposé ses passagers à Ajaccio, vient à Porto Torres, et le bateau italien qui fait le service de Livourne à Bastia, continue aussi sa route pour ce même port, passant à travers le détroit de Bonifacio. Le voyageur qui veut passer en Sardaigne devra donc s'embarquer à Marseille, à Ajaccio ou à Bastia, et ne pas s'attendre à franchir facilement le détroit en partant de Bonifacio. Le passage est très-possible en barque à voiles par un vent favorable ; mais encore faut-il avoir ce vent.

Je me suis trois fois trouvé dans le détroit de Bonifacio, une fois en venant de Messine à Marseille, une fois en allant de Livourne en Sardaigne, et dans

la visite à Bonifacio que je décris. Chaque fois j'ai vu la mer calme comme un beau lac, avec la plage et les montagnes de la Sardaigne bornant l'horizon au sud, dorés par le soleil et se présentant à la vue et à l'esprit comme « une terre promise », dans tout l'enchantement d'un lointain inconnu.

Ce détroit, cette mer, toutefois, ont une réputation terrible. Le détroit est parsemé d'îles, de rochers et de récifs à fleur d'eau, et presque tous les vents possibles s'y engouffrent avec fureur, soulevant les eaux en montagnes écumantes. Puis, il n'y a pas de pilotes, et les malheureux vaisseaux qui s'y aventurent pour éviter une longue navigation au sud de la Sardaigne et qui y trouvent le mauvais temps, sont livrés à leurs propres ressources. Chaque hiver, un grand nombre de bâtiments s'y perdent, souvent corps et bien, et je trouvai à Bonifacio une foule de traditions lugubres.

Une des histoires les plus touchantes et les plus tristes en même temps est celle de la frégate française *la Sémillante*, qui s'y perdit en 1856, avec 2,500 soldats et marins à bord, dont pas un ne se sauva ! Une sombre fatalité sembla poursuivre ces pauvres soldats. C'était au temps de la guerre de Crimée, et quelques mois auparavant ils partirent de Toulon sur un transport pour cette destination. Arrivés aux bouches de Bonifacio, une tempête terrible les atteignit et jeta leur vaisseau à la côte, mais ils parvinrent cette fois-là à se sauver, à gagner la terre, et ils furent ramenés à Toulon.

Partis de nouveau pour la même destination, sur une très-belle frégate, *la Sémillante*, ils furent de

nouveau atteints par une tempête épouvantable. Cette fois-ci ils étaient au beau milieu du détroit, et la frégate se perdit sur un rocher, à peu de distance de l'île de la Madelena. Tous périrent, officiers, soldats, marins, plus de deux mille cinq cents! Des centaines de corps furent rejetés par les vagues sur les îles, les rochers et les récifs de ces parages, et parmi eux celui du commandant de la frégate, habillé en grand uniforme, avec toutes ses décorations. Il avait voulu mourir en officier, en grande tenue, comme pour une revue, comme pour une grande cérémonie!

CHAPITRE XII

DE BONIFACIO A BASTIA. — CASABIANDA.

Comme dans les étangs assoupis sous les bois
Dans plus d'une âme on voit deux choses à la fois :
Le ciel, — qui teint les eaux à peine remuées,
Avec tous ses rayons et toutes ses nuées,
Et la vase, — fond morne, affreux, sombre et dormant,
Où des reptiles noirs fourmillent vaguement.

VICTOR HUGO.

Le voyage de Bonifacio à Bastia par la diligence prend vingt-quatre heures, la route longeant la côte orientale. On part le matin et on arrive le lendemain, voyageant toute la nuit. La distance est de 150 kilomètres, toute la longueur de l'île, le cap Corse excepté. Comme je ne voulais pas voyager la nuit, je me décidai à m'arrêter à Casabianda, où il y a un pénitencier important que je désirai examiner. J'écrivis donc au docteur Tavera, le médecin en chef de l'établissement, pour lequel j'avais une lettre d'introduction, pour lui annoncer mon arrivée et lui demander aide et secours.

La route, en quittant Bonifacio, traverse une plaine calcaire inégale, en grande partie cultivée en céréales, oliviers et arbres fruitiers, tels que pêchers, abricotiers, orangers dans les endroits très-abrités, figuiers et opuntias ou figues de Barbarie.

Puis elle rejoint le bord de la mer à la base du beau golfe de Santa Manza, pour s'enfoncer ensuite dans une vallée formée par les deux dernières arêtes ou contre-forts granitiques de la chaîne centrale. Une de ces arêtes se perd dans la mer sur la côte occidentale au nord ouest de Bonifacio, l'autre forme la base nord du golfe de Santa Manza sur la côte orientale. Ici le terrain et la végétation changent, l'un devient sablonneux, granitique, l'autre prend les caractères qui appartiennent aux terrains de ce genre; la terre se couvre d'un maquis épais composé de ciste, de cytise, de genêt, de lentisque, d'ilex, de pins rabougris, de bruyère méditerranéenne.

J'avais pris place sur l'impériale pour mieux voir, à côté du conducteur. Il me dit qu'il y avait peu de voyageurs sur la route, faute d'habitations ou de population, et que c'est à peine si la diligence faisait ses frais. De même qu'en descendant de Sartène, nous ne trouvâmes point de mouvement, pas de voitures, à peine quelques rares piétons. Le conducteur avait un fusil chargé à côté de lui, non pour protéger la voiture, car le pays était tout à fait tranquille, mais pour tirer du gibier s'il en passait sur la route. L'hiver, dit-il, il tuait pas mal de lièvres et d'autres gibiers, quelquefois même un sanglier. Deux de ces derniers traversèrent la route devant nous, mais à une trop grande distance pour qu'il pût nous montrer son savoir-faire. Cette abondance de gibier tient à l'absence d'une population résidente. Le pays est beau , la nature souriante et souvent fertile, mais l'homme manque. La cause en est, sans doute, l'insécurité dans le passé, l'insalu-

brité des terrains fertiles dans le présent. Après avoir atteint et traversé deux contre-forts granitiques de la chaîne centrale, nous descendîmes sur l'ancienne ville de Porto Vecchio.

Porto Vecchio n'est guère aujourd'hui qu'une bourgade, mais autrefois, du temps des Romains, elle était une ville importante et peuplée. Le port, dans ce temps-là très-beau, maintenant envasé, se trouve au fond d'une belle et grande baie ou golfe formé en grande partie par l'avant-dernière arête granitique orientale, qui s'avance et se perd dans une mer profonde, comme cela a lieu sur la côte occidentale. Plusieurs rivières et torrents versent leurs eaux dans le golfe et dans le voisinage de la ville, donnant naissance à des marais, des étangs, qui l'environnent de tous les côtés, et la rendent très-malsaine. Aussi est-elle à peu près abandonnée pendant les chaleurs de l'été. A partir du mois de juin, les habitants se réfugient dans les montagnes, où ils passent l'été dans un « dolce far niente. » Presque tous ceux qui restent dans la ville gagnent la fièvre.

Cependant, comme la baie de Porto Vecchio est le seul abri, le seul port de refuge sur toute la côte orientale de la Corse depuis Bastia jusqu'à Bonifacio, elle est le centre d'un mouvement commercial et maritime assez actif, malgré son mauvais climat. Autrefois, sans doute les plaines étaient drainées et les rivières endiguées et protégées à leur entrée dans la mer. Autrement, les conditions climatériques étant les mêmes, la ville aurait été aussi malsaine alors qu'aujourd'hui, tandis que les écri-

vains classiques et autres n'en font pas mention.

Cette remarque s'applique à toutes les autres stations du littoral de la Méditerranée occupées par les Romains, en Italie, en Grèce, en Afrique. Il est à présumer que partout ils firent les travaux d'assainissement jugés nécessaires aujourd'hui : le drainage des plaines et la protection de l'embouchure des rivières. Dans la suite des siècles les traces mêmes de leurs travaux ont été perdues. La nature a partout regagné ses droits, et la fièvre règne en maîtresse dans les plaines qui sont à l'embouchure de toutes les rivières de la Méditerranée. C'est ainsi que, dans un voyage en Asie Mineure, je trouvai les vastes ruines de la ville d'Éphèse dans une plaine, à quelques kilomètres de la mer, tellement malsaine, par suite du débordement de la rivière qui les parcourt, que l'on ne peut pas y coucher une nuit sans gagner une fièvre grave. Autrefois une population de plusieurs centaines de mille âmes y vivait, on peut le présumer, en bonne santé, mais sans doute tous les travaux qu'exigeait la salubrité du pays étaient alors exécutés et entretenus.

Peu de temps après avoir quitté Porto Vecchio nous abandonnâmes le sol sablonneux, pour passer dans les formations secondaires et calcaires de la partie orientale de la Corse. La route à partir de ce point longe la côte, passant à travers des plaines formées par le détritus de la chaîne de montagnes calcaires, ainsi qu'à travers des terrains tertiaires et d'alluvion. Ces plaines sont basses, plates et très-fertiles, cultivées en prairies ou en céréales. La végétation était celle des belles prairies

d'alluvion du nord, et il était difficile d'admettre que cette région si gracieuse et fertile peut devenir si malsaine l'été qu'elle est à peine habitable. Mais l'absence presque complète de villages, le petit nombre de maisons habitées le long de la route, et la vue des villages perchés à une grande élévation sur les flancs de la montagne, à l'est, étaient la preuve, la démonstration de cette extrême insalubrité.

J'arrivai au pénitencier de Casabianda dans la soirée, et fus très-cordialement reçu par le docteur Tavera. Ce médecin éclairé est un de ces pionniers de la science, de la civilisation et du progrès social, dont le zèle dévoué et enthousiaste fait avancer l'humanité dans leur sphère d'action, et cela sans produire un grand retentissement au dehors. Sa tâche difficile et méritoire était alors de réformer, de conduire au bien par le travail, mille détenus de la classe la plus dangereuse, soumis à ses ordres, et de combattre la maladie et la mort par les amendements agricoles. Pour en arriver là il fallait ramener à l'ordre la nature en révolte, en conduisant à la mer les eaux épanchées hors de leurs limites. L'histoire de la colonie pénitencière de Casabianda, et le récit des travaux et de l'expérience du docteur m'intéressèrent.

Casabianda est une colonie de détenus, fondée en 1864 par le gouvernement, afin de drainer et de défricher des étangs et des marais saumâtres sur la côte orientale. Malheureusement on donna la place de directeur, en premier lieu, à un officier énergique et intelligent, mais natif du nord de la

France, qui ne connaissait ni la Corse, ni ses fièvres. Il crut que tout ce qu'on lui en disait n'avait pas le sens commun, que la fièvre était la conséquence, le résultat de ce que les détenus travaillaient le jour au soleil, et étaient mal nourris. Suivant cette filière d'idées il les fit lever et travailler le matin, avant le lever du soleil de très-bonne heure, les ramena à la maison pour dîner et faire une sieste pendant les grandes chaleurs du jour, et puis les fit travailler de nouveau le soir, quand l'air devenait frais. Les médecins et les gens du pays furent ébahis, ahuris d'un système tellement contraire aux habitudes des Corses. Car ils attendent pour aller travailler que le soleil ait dispersé les vapeurs du matin, et rentrent avant son coucher.

Mais le directeur ne voulut pas céder et quand les médecins insistèrent il fit des rapports contre eux aux autorités, les accusant d'insubordination, et persista dans sa marche. Le résultat était facile à prévoir. Pendant deux ans que ce régime dura il perdit soixante-cinq pour cent de ses administrés, ce qui veut dire que chaque année il perdit 665 sur mille détenus. Le gouvernement fut terrifié, et la colonie aurait été abandonnée si, heureusement, le directeur opiniâtre ne fût lui-même mort de la fièvre. Un homme plus sensé lui succéda, qui donna carte blanche aux médecins sous ses ordres, et tout fut changé. Les détenus furent envoyés au travail une heure après le lever du soleil et ramenés une heure avant son coucher. L'été, on les transporta tous à la montagne, diverses autres précautions sanitaires furent prises, et cela avec

un résultat si favorable que la mortalité n'est maintenant que de 3 1/2 pour cent ou de trente-cinq sur mille au lieu de six cent soixante-cinq ! Je tiens ces détails du docteur Tavera lui-même, aux efforts énergiques et éclairés duquel beaucoup de ces résultats favorables sont dus.

Il semble presque incroyable qu'une résistance aussi opiniâtre et aussi insensée aux doctrines de la médecine pratique, fondées sur l'expérience, puisse exister de la part de gens de l'autorité, et qu'il leur soit permis de précipiter ainsi dans l'éternité des centaines, des milliers d'hommes. Mais des faits pareils arrivent partout, à chaque moment. Ainsi au commencement de la guerre de Crimée, une division de l'armée anglaise débarqua à Varna sur la mer Noire. Le général qui la commandait fit camper toute la division sur le bord d'un lac marécageux afin d'avoir de l'eau facilement, malgré l'opposition de tout le corps médical. Ce lac, que j'ai visité dans un de mes voyages, est très-malsain et offre pour l'œil du médecin qui connaît le midi de l'Europe toutes les conditions ordinaires possibles d'insalubrité. En très-peu de temps les troupes furent en proie aux fièvres paludéennes qui les décimèrent ! En 1869, un régiment anglais qui était au Cap de Bonne-Espérance fut transféré par son colonel à l'île Maurice, alors le siége d'une épidémie meurtrière de fièvre, malgré les remontrances de tout le corps médical. Le régiment perdit plusieurs centaines d'hommes en très-peu de temps, comme l'avaient prévu et prédit les gens de l'art. Dans tous les pays, l'ignorance des lois sanitaires, la routine

et l'opiniâtreté des gens au pouvoir font des victimes de ce genre. A cela il n'y a qu'un remède, c'est de faire apprendre aux enfants au collége, les lois de l'hygiène, celles qui régissent la santé et la vie des hommes sains.

Quand on voyage dans ce beau pays, car la nature y est bien belle au printemps, au mois d'avril et au mois de mai, quand on vous dit que quelques semaines plus tard la malaria va appesantir sa main de plomb sur tous ceux qui l'habitent, on croit rêver. On a de la peine à comprendre que ces belles prairies verdoyantes, que ces beaux lacs ridés par le vent, dans lesquels se reflètent amoureusement les rayons du soleil, vont devenir funestes, qu'il faudra les fuir pour éviter la mort. Alors les beaux vers de Victor Hugo, qui sont à la tête de ce chapitre, viennent à l'esprit, et on se répète :

Comme dans les étangs assoupis sous les bois...

Puis on voit sous l'herbe florissante, sous les étangs souriants :

... la vase, — fond morne, affreux, sombre et dormant.

En quittant Casabianda j'arrivai bientôt à la route prise pour aller à Orezza que j'ai déjà décrite, et peu après je me retrouvai à Bastia, à mon point de départ dans mes explorations de la Corse.

Telle je trouvai la Corse, la plus belle île de la Méditerranée, un des plus beaux pays que j'aie jamais parcourus. Les trois mois de printemps que j'y ai passés lors de mes trois visites, furent pour moi trois mois de charme et de délices. La température était agréable, le temps magnifique, la na-

ture belle à un suprême degré et les habitants gracieux et aimables. Il ne manquait qu'un peu plus de confort, et cela viendra à mesure que la Corse entrera de plus en plus dans la vie européenne, à mesure que le peuple des touristes apprendra que dans une île si facile à atteindre, soit de la France, soit de l'Italie, on trouve toutes les beautés des Alpes, réunies à celles des régions les plus méridionales de l'Europe.

Ce que j'en ai dit, en peu de mots, suffit pour faire voir qu'il y a dans la Corse beaucoup de choses à étudier aussi bien qu'à admirer. C'est un pays neuf, en quelque sorte, peu fréquenté jusqu'à présent, en état de transition. C'est un pays qui aujourd'hui, au dix-neuvième siècle, sort du moyen âge, comme les parties montagneuses de l'Écosse le firent au au dix-huitième, il y a à peine un siècle. Le règne de l'ordre, l'établissement de la sécurité publique sur des bases fermes, régénéreront ce pays comme ils ont déjà régénéré les pays du continent.

Dans ce moment, il n'y a pas trois réfractaires dans toute la Corse, et la vie ainsi que la propriété sont aussi sûres qu'en France ou en Angleterre. Quand ces faits seront généralement reconnus, le capital se dirigera, sans doute, vers la Corse, et la fertilisera, comme le Nil fertilise l'Égypte. Le climat est favorable à l'agriculture, une étendue considérable du sol est fertile, et les ressources naturelles sont grandes. Mais, quoique située à la porte de l'Europe, la Corse est encore assoupie faute de capital.

Le gouvernement a déjà beaucoup fait pour ce

beau pays. On dit que depuis l'annexion en 1779, près de cinquante millions ont été dépensés en travaux publics. Cet argent a été bien placé, et il est à espérer que les autorités compléteront les travaux commencés, les routes, les ports, l'endiguement des rivières, l'assainissement des marais. Ces travaux sont au-dessus des ressources des propriétaires individuels, dans un pays montagneux et pauvre, et devront être faits par les ingénieurs du gouvernement, soit aux frais du gouvernement central, soit à ceux du département. Pour assainir et livrer à la culture les terres fertiles qui se trouvent à l'embouchure de toutes les rivières et dans les vallées basses à travers lesquelles elles passent, de grands travaux d'endiguement et de plantation (eucalyptus) sont absolument nécessaires.

Il faut que toutes ces rivières soient conduites par des jetées à la mer, dans les eaux profondes, comme on l'a fait avec succès à Liamone près d'Ajaccio.

Cette question importante pour la prospérité du pays a été discutée à fond du reste, par M. Conte Grandchamp, dans un ouvrage très-intéressant intitulé *La Corse, sa colonisation et son rôle dans la Méditerranée*, 2e édit., Paris, 1859.

Plusieurs Corses très éclairés, propriétaires, avec lesquels je me suis trouvé en relation, m'assurèrent que malgré le grand désir qu'ils ont d'entrer dans la voie du progrès, et d'utiliser les ressources du pays, en tant que cela dépendait d'eux, par le défrichement de leurs propriétés, ils ne le pouvaient pas faute de capital. Ils ont la terre en abondance, mais

l'argent leur manque, et le maquis reste entre leurs mains à l'état de nature, tandis qu'eux-mêmes ils végètent avec une mine d'or sous leurs pieds. Ce qu'il leur faut, c'est le secours des capitalistes du continent.

Il est certain que l'on me montra dans le voisinage de Bastia, peut-être la seule ville en Corse dans laquelle le capital existe, des défrichements récents qui, en quelques années, avaient donné des résultats presque fabuleux. Ainsi des maquis achetés deux cent cinquante francs l'hectare, défrichés et plantés étaient arrivés, en six ans, à valoir plus de mille francs.

Le gouvernement a établi dans différentes parties de la Corse, des pépinières qui rendent de grands services au pays. On y cultive toute espèce d'arbres fruitiers et autres, que l'on vend à un prix réduit à ceux qui les réclament.

Ceux qui voudront poursuivre l'étude de la Corse plus loin que je ne l'ai fait dans ce petit livre, trouveront une foule de renseignements précieux dans l'ouvrage de M. Conte Grandchamp déjà cité, ainsi que dans un livre très-intéressant publié par M. Jean de la Rocca, *La Corse et son avenir*, 1857, dans celui de mon ami le docteur Pietra Santa, et dans la très-bonne géographie de la Corse, de Marmocchi.

Depuis la publication de ce travail en 1862, plusieurs livres ont paru, en Angleterre, sur la Corse, parmi lesquels je mentionnerai ceux de Mlle Campbell et de M. Lear. Mlle Campbell, comme je l'ai déjà dit, demeure à Ajaccio depuis une huitaine

d'années, et fait de son mieux pour encourager l'émigration britannique. L'ouvrage de M. Lear, artiste distingué, contient une foule de belles gravures sur bois représentant les points les plus pittoresques du paysage corse. Puis, Murray a publié un guide spécial pour la Corse et la Sardaigne, et Bradshaw a admis ces îles dans son itinéraire si répandu en Angleterre. Il en a été de même en Allemagne. On peut dire, en somme, que la Corse est entrée, depuis douze à treize ans, dans le domaine des touristes étrangers, et je me félicite de la pensée que j'y ai tant soit peu contribué.

Les communications avec la terre ferme sont si multipliées que le voyage est devenu on ne peut plus facile, et on peut ainsi attendre le beau temps pour s'embarquer, ce que l'on doit toujours faire si on le peut. C'est une folie de s'embarquer par un mauvais temps à moins d'une dure nécessité. Il faut se rappeler le vieux dicton : « après la pluie et l'orage vient le beau temps », et l'attendre quand il fait mauvais. Il y a trois bateaux à vapeur qui partent chaque semaine de Marseille pour la Corse appartenant à la compagnie Valery, un pour Ajaccio, un pour l'île Rousse, un pour Bastia, avec retour en quarante-huit heures. Un grand bateau à vapeur de Marseille à Tunis touche à Ajaccio, en allant aussi bien qu'en revenant. De Nice il y a un bateau pour Bastia tous les mercredis, revenant le samedi. De Gênes il y a un départ chaque semaine, avec étape à Livourne. De Livourne il y a deux ou trois départs par semaine.

La mer entre Livourne et la Corse est plus sou-

vent calme que celle de la côte occidentale. Quand les vents du sud-ouest, qui sont très-fréquents, règnent, la Corse et la Sardaigne servent de jetées et protégent la mer Tyrrhénienne qui les sépare de l'Italie, toute leur furie se déchaînant sur la côte occidentale de ces îles. Comme je l'ai déjà expliqué, des diligences desservent régulièrement les routes de Bastia à Calvi, de Bastia à Corte et à Ajaccio, ainsi que tout le parcours de la route du littoral qui fait le tour de l'île. Les routes forestières, d'autre part, pénètrent dans les régions les plus reculées, les plus sauvages de la Corse.

On parle d'un chemin de fer entre Bastia et Bonifacio, le long du rivage. Comme c'est un pays de plaine, cette voie ferrée ne serait ni difficile ni coûteuse à construire. Elle se fera sans doute d'ici peu, et servira utilement à relier le nord et le sud de la Corse et à développer les ressources des régions méridionales.

A présent les communications sont rares. La plupart de mes amis de Bastia n'ont jamais été à Bonifacio. Le chemin de fer central de la Sardaigne, de Porto Torres et Sassari à Cagliari est déjà presque complété ; j'en ai moi-même parcouru une grande partie. L'établissement du chemin de fer corse, de Bastia à Bonifacio, ouvrirait une nouvelle route, facile et intéressante, aux voyageurs se rendant à Naples, à Palerme et à Tunis, car le détroit de Bonifacio serait franchi à peu près en une heure par un bateau à vapeur. De Cagliari il n'y a guère que quatorze heures de mer pour se rendre à Naples, à Palerme, à Tunis. Ainsi je n'ai mis que

quatorze heures pour passer de Cagliari à Tunis.

Le meilleur moment pour visiter la Corse est le printemps, comme je l'ai toujours fait; c'est-à-dire du 1er avril au 1er juin. Pendant les trois mois de printemps que j'ai passés dans cette île charmante, à cette époque de l'année, c'est à peine si je me rappelle un seul jour de pluie, de vent ou d'orage. En hiver, il y a souvent et nécessairement des orages. de la pluie et du vent. Mais, comme je l'ai déjà avancé, il n'y a pas de pays dans la Méditerranée qui y échappe. On peut même dire que dans l'hémisphère boréal en dehors des tropiques, il n'y a pas de pays où l'on échappe complétement à l'hiver. En été les chaleurs sont très-fortes sur le littoral et dans les plaines, et comme nous l'avons vu, pour éviter ces chaleurs, celles du midi de l'Europe, il faut monter assez haut sur les montagnes. En automne, en septembre et octobre, le temps est souvent admirable, mais en voyageant alors sur le littoral, on court risque de gagner la fièvre qui n'a pas encore disparu entièrement.

Je ferai remarquer que toutes les régions de la Méditerranée sont plus saines au printemps qu'en automne, et que par conséquent, quand on le peut, il vaut mieux les visiter à cette époque. Au printemps elles ont passé par les pluies et les froids de l'hiver, qui les ont nettoyées, purifiées, assainies. De même on peut visiter Rome et Naples avec moins de danger en mars, avril et mai qu'en septembre, novembre et décembre. Autre fait important pour les voyageurs, c'est qu'en avril et en mai la mer, dans le nord de la Méditerranée, est très-souvent calme,

tandis qu'en novembre et décembre, elle est très-souvent orageuse. Sur la côte méridionale de la Méditerranée j'ai toujours trouvé une mer très-agitée, même au printemps, fait qui s'explique, il me semble, par de forts vents du Nord puissamment attirés à cette époque par le désert du Sahara.

J'ajouterai que dans le midi de l'Europe la nature est infiniment plus belle au printemps qu'en l'automne. En avril et mai, elle renaît et se pare de toute sa beauté virginale. Tout ce qu'écrivent les poëtes sur cette saison se trouve vérifié, réalisé, et nous pouvons alors nous livrer tout entiers à la jouissance des harmonies de la nature. Du reste, la Méditerranée est en quelque sorte le berceau de la poésie, depuis les psaumes de David, jusqu'aux poésies modernes. Les poëtes, décrivant la nature et l'humanité, reproduisent nécessairement les mêmes idées, et nos poëtes, nés dans le Nord brumeux, décrivent, sans le savoir, le printemps de l'Italie, de la Grèce, de la Corse, de Corfou, de Rhodes, de la Palestine, de l'Égypte !

Voilà pourquoi nous qui vivons au Nord nous sommes si souvent déçus ; voilà pourquoi nous nous plaignons si souvent, amèrement, que les poëtes tirent les descriptions du printemps de leur imagination et non de la nature. La vérité est qu'ils se souviennent un peu trop de Virgile, d'Horace, de Lucrèce, d'Anacréon, qui habitaient les rives et les îles de la Méditerranée, et décrivaient la nature telle qu'ils la voyaient au printemps, autour d'eux, quand vraiment « l'hiver fuit au loin d'eux. »

Si donc les habitants du nord de l'Europe veu-

lent voir la nature comme la décrivent les poëtes anciens et modernes au printemps, en avril et en mai, il faut qu'ils m'imitent, qu'ils descendent à la Méditerranée et qu'ils en parcourent les rives et les îles.

Dans le Nord les vents du nord-est et du nord-ouest dominent à cette époque de l'année précisément parce qu'il fait chaud et beau dans le bassin de la Méditerranée. L'air chauffé sur cette vaste étendue de mer, de Gibraltar à Constantinople ainsi que plus au sud dans le désert du Sahara, s'élève dans les régions atmosphériques supérieures, et les vents du Nord se précipitent vers le Midi pour les remplacer.

LA SARDAIGNE.

Gravé par Richard, rue Duguay-Trouin.

Paris. Imp. Monrocq

DEUXIÈME PARTIE

LA SARDAIGNE

CHAPITRE PREMIER

LE VOYAGE. — LA MADALENA. — LE DÉTROIT DE BONIFACIO.

Sombre Océan, du haut de tes falaises
Que j'aime à voir les barques du pêcheur !
Et de tes vents, sous l'ombre des mélèzes,
A respirer la lointaine fraîcheur.

Sombre Océan, j'épuiserais ma vie
A voir s'enfler tes vagues en fureur ;
Mon corps frissonne, et mon âme est ravie ;
Tu sais donner un charme à la terreur.

Sombre Océan, soit quand tes eaux bondissent,
Soit quand tu dors comme un champ moissonné,
De ta grandeur nos pensers s'agrandissent.
L'infini parle à notre esprit borné.

ÉMILE DESCHAMPS.

Le 19 avril 1874, je quittai Livourne pour Porto Torres, le port principal du nord de la Sardaigne situé à l'entrée du détroit de Bonifacio, devant toucher, en route, à Bastia. Notre bateau à vapeur était un beau bâtiment, très-long et très-étroit,

qui se balançait à la surface de la mer comme une coquille de noix, et fendait les eaux comme une flèche. Heureusement pour les passagers le temps était beau et la mer calme, car ces bateaux longs et étroits, quoique naviguant bien et consommant peu de charbon, roulent affreusement. Cette fois-ci, comme il m'est souvent arrivé dans mes voyages dans la Méditerranée, j'échappai à une tempête terrible, au moyen de mon baromètre de poche. Je devais m'embarquer le 15 avril, mais en consultant mon ami fidèle, le baromètre, je trouvai que dans la nuit il avait baissé de plusieurs centimètres. Obéissant à ce muet conseiller, je me ravisai, et j'allai passer quelques journées très-agréables à Florence, au milieu de ses galeries et de ses richesses artistiques. La tempête prédite arriva, et fut effroyable, mais trois jours plus tard, le 19, elle était passée et nous eûmes une mer calme, vérifiant le vieux proverbe déjà cité : après la pluie vient le beau temps.

Notre voyage de Livourne à Bastia fut, encore une fois, calme et agréable. Nous pûmes rester toute la journée sur le pont, examinant d'abord les belles montagnes de la terre ferme, celles de Carrare, dont nous nous éloignions peu à peu, puis celles de la Corse, qui devenaient de plus en plus majestueuses, à mesure que nous en approchions.

L'arrivée à Bastia eut lieu vers quatre heures de l'après-midi, et j'eus le plaisir de serrer la main à de vieux amis qui vinrent en bateau à ma rencontre. Leur accueil amical me fit regretter de ne pouvoir rester dans leur île hospitalière. Mais cette

fois-ci le but du voyage était plus lointain, et après avoir débarqué les lettres et les passagers nous partîmes pour la Sardaigne.

Les bateaux à vapeur longent la côte orientale de la Corse jusqu'au détroit de Bonifacio, et je passai la soirée, jusqu'au coucher du soleil, assis sur le pont, regardant des plages et des montagnes bien connues. C'était un beau clair de lune, et la mer frémissante, argentée par ses rayons, rappelait l'hémistiche charmant de Virgile :

« . . . . Splendet tremulo sub lumine pontus. »

La nuit fut paisible, il n'y eut ni cris ni gémissements à bord pour troubler notre sommeil ; personne ne s'avisa d'être même indisposé. Quand l'arrêt de la machine nous réveilla le lendemain, vers six heures du matin, et que nous montâmes sur le pont, nous étions amarrés vis-à-vis de la ville et de l'île de la Madalena. Cette île rocheuse forme une partie d'un archipel de petites îles qui occupe l'extrémité orientale du détroit de Bonifacio, à moitié chemin entre la Corse et la Sardaigne. Elle a un bon port, et se trouve tellement protégée par les autres îles que nous avions l'air d'être dans un lac environné de rochers et de montagnes. Cette position donne une physionomie tout à fait pittoresque à la petite ville, construite sur le versant sud d'une colline et descendant par une pente douce à la mer. Les petites maisons à un ou deux étages, et l'humble église, groupées au bord de la mer, avec un arrière-fond de montagnes et de rochers gris,

presque dénués de végétation, produisent un effet charmant, rehaussé, dans notre cas, par la fraîcheur de la matinée, et par l'éclat lumineux du soleil levant dans un climat méridional.

Nous débarquâmes une foule de choses dans des chaloupes qui vinrent du rivage, des lits en fer, des parapets en fer, des meubles, de grands miroirs, des ballots de denrées coloniales, des spiritueux et beaucoup d'autres objets, prouvant que la civilisation moderne a pénétré jusque dans ces îles éloignées et peu connues. Du reste la petite Madalena, par suite de sa position et de son port, est une espèce de centre commercial pour ces régions, et surtout pour la partie nord-est de la Sardaigne. Caprera était à quelques kilomètres seulement de distance. On nous montra la maison de Garibaldi, très en évidence; mais cette fois-ci encore je ne pus m'arrêter malgré mon désir de lui rendre visite.

Après un arrêt d'une heure nous partîmes de nouveau. Bientôt notre bateau sortit de l'espèce de lac maritime au fond duquel se trouve la Madalena, pour entrer dans la partie la plus large du détroit, passant devant le petit rocher, surmonté d'une grande croix, sur lequel se perdit *la Sémillante* en 1856 avec tout l'équipage, 2,500 hommes! Le capitaine du bord, un vieux marin gênois, me parla longuement de ce sinistre. Il me dit que le commandant de *la Sémillante* était un bon officier, un marin expérimenté, mais qu'il ne connaissait pas ces parages, et que les dangers en étaient tellement nombreux qu'il y avait une imprudence extrême à

s'y aventurer avec un grand navire par un mauvais temps.

Quant à lui, ayant navigué mille fois dans le détroit par tous les temps possibles, jour et nuit, et cela pendant quarante années, il aurait pu, probablement, tirer le bâtiment d'affaire. Cependant par le temps affreux qu'il faisait cette nuit, il ne l'aurait pas essayé, mais aurait cherché un abri sur la côte; car il y a plusieurs abris de ce genre pour ceux qui connaissent bien le détroit. Cette nuit même il avait manqué perdre son navire en pleine mer entre Cagliari et Naples. Ce fut une des nuits les plus terribles qu'il eût jamais connues. — Pauvres soldats!

En nous éloignant du petit îlot, si funeste à un noble navire et à tant de vies précieuses, nous entrâmes en pleine mer, ayant la Corse au nord, la Sardaigne au sud, la mer à l'ouest et le golfe d'Asinara au sud-ouest. Nous nous dirigions vers l'extrémité sud-ouest de ce golfe et nous arrivâmes à Porto Torres à une heure.

Notre entrée dans le port fut assez longtemps barrée par un grand bâtiment français qui embarquait de petits chevaux sardes, et dont le capitaine ne sembla faire aucune attention à nous.

Il continua cette occupation intéressante comme si nous n'eussions pas été là, et nous eûmes le plaisir de voir beaucoup de jeunes chevaux, hélés à bord, se livrant dans les airs à des mouvements frénétiques sous l'influence d'une terreur mortelle. A la fin notre capitaine, jusqu'à ce moment doux et aimable autant que possible, se courrouça pour tout de bon, et se livra à un accès d'indignation

méridionale difficile à décrire. Ses yeux lancèrent des éclairs, ses cheveux se hérissèrent, et sa bouche se borda d'écume. En outre, il se répandit en un torrent d'invectives, d'injures, de vociférations qui furent pour nous une très-bonne leçon d'italien. A la fin il prévalut, le bâtiment français, objet de son courroux, se déplaça lentement, et cet obstacle enlevé, notre entrée se fit en triomphe.

Ainsi finit le voyage de Livourne à Porto Torres, à travers le détroit si redouté de Bonifacio, qui, grâce à ma prudence au départ, et au beau temps, fut une vraie partie de plaisir.

CHAPITRE II

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. — GÉOLOGIE.

Un jour au mont Atlas les collines jalouses
Dirent : — Vois nos prés verts, vois nos fraîches pelouses,
Où vient la jeune fille, errant en liberté,
Chanter, vivre et rêver après qu'elle a chanté ;
Nos pieds que l'Océan baise en grondant à peine,
Le sauvage Océan ! Notre tête sereine
A qui l'été en flamme, et la rosée en pleurs
Font tant épanouir de couronnes de fleurs !
Mais toi, géant ! — d'où vient que sur ta tête chauve
Planent incessamment des aigles à l'œil fauve ?
Qui donc, comme une branche où l'oiseau fait son nid,
Courbe ta large épaule et ton dos de granit ?
Pourquoi dans tes flancs noirs tant d'abîmes pleins d'ombre ?
Quel orage éternel te bat d'un éclair sombre ?
Qui t'a mis tant de neige et de rides au front ?
Et ce front où jamais printemps ne souriront ;
Qui donc le courbe ainsi ? quelle sueur l'inonde ?
Atlas leur répondit : C'est que je porte un monde.

VICTOR HUGO.

La Sardaigne est par son étendue la seconde île de la Méditerranée. Elle est un peu plus grande que la Corse. Ce fait fut reconnu par un géographe de l'antiquité, Scylax, qui fut probablement contemporain de Polybe et vécut dans le deuxième siècle avant notre ère. Il parle de la Sardaigne dans un ouvrage qui a survécu, intitulé : Περίπλους τῆς Οἰκουμένης, ou description du monde habité.

Cette île forme un parallélogramme qui a 226 ki-

lomètres de long sur 100 de large, en laissant de côté les promontoires. Elle est située entre le 38°,52′ et le 41°,17′ de latitude et le 8°,4′ et le 9°,50′ de longitude. Sa côte orientale regarde l'Italie et se trouve éloignée de 250 kilomètres de l'embouchure du Tibre. Sa côte occidentale regarde les îles Baléares et l'Espagne, et se trouve à 332 kilomètres des premières. Le côté nord est séparé de la Corse par le détroit de Bonifacio, qui, dans sa partie la plus étroite, a 15 kilomètres de large. Au sud, le cap Spartivento, un des points les plus méridionaux, regarde l'Afrique, et est éloigné du cap Serrat, près de Tunis, de 200 kilomètres. Les îles d'Hyères, le point de la France le plus rapproché au nord-ouest, sont séparées du cap Asinara par une distance de 500 kilomètres. Au sud-est, le cap Carbonaro est éloigné de Trapani, au nord-ouest de la Sicile, de 280 kilomètres.

La position de la Sardaigne est donc tout à fait centrale par rapport à la Corse, à l'Italie, à l'Espagne, à l'Afrique et à la Sicile. Elle a des ports excellents, à l'ouest Saint-Pietro et Porto-Conte, des rades comme celle de la Madalena au nord, de Terranova à l'est, et des baies spacieuses : Cagliari, Palmas, Oristano et Alghero.

Une chaîne de montagnes primitives descend du nord au sud le long de la partie orientale de l'île, elle occupe à peu près le tiers de sa surface, formant les régions sauvages de Gallura, d'Ogliastra, de Barbagia, de Sarabus et de Budiu. Cette chaîne est formée de granites, de schistes, avec de grandes masses de quartz, de mica, de feldspath. Les sommets des montagnes qui la composent, n'atteignent

pas en général une grande élévation. Il y a cependant des exceptions. Ainsi le pic de Limbarra, dans le Gallura, a une élévation de 1,200 mètres, et celui de Genargentu, presqu'au centre de l'île, atteint près de 2,000 mètres. Souvent des formations calcaires, secondaires, sont superposées aux schistes, et au point de contact se trouvent des minerais en grande abondance, surtout le plomb et le zinc.

La partie occidentale de la Sardaigne est occupée par plusieurs groupes de montagnes qui ne sont pas reliées entre elles; les unes primitives, les autres secondaires, et quelques-unes de formation volcanique. Ces montagnes s'avancent irrégulièrement dans la mer sur beaucoup de points, de manière à donner lieu à des promontoires, des golfes; mais elles ne forment pas des contre-forts réguliers, du nord au sud-ouest, comme dans la Corse. Cette irrégularité de la côte occidentale lui donne un caractère plus pittoresque que celui de la côte orientale, elle est moins découpée, plus accidentée et plus sévère.

La plaine d'Oristano, au centre, et celle de Cagliari, séparent un quadrilatère de montagnes, qui occupe la région sud-ouest de l'île. Au sud-est de ce quadrilatère montagneux, on trouve les montagnes granitiques et calcaires de Sulcis. Plus au nord, ce sont les montagnes de Murgiani et d'Arcuenta, le tout formant un fouillis de montagnes et de vallées boisées très-pittoresques. C'est dans cette région que se trouve la ville d'Iglesias, le centre des opérations minières de cette partie de la Sardaigne. Depuis une vingtaine d'années une foule de mines

de plomb et de zinc ont été ouvertes dans ce pays par des compagnies italiennes, françaises, anglaises, allemandes. Presque partout, au point de contact des schistes et des formations calcaires, on trouve ces minerais en abondance.

Entre les deux rangées de montagnes qui occupent l'est et l'ouest de la Sardaigne, au centre de l'île, il y a une série de plaines, dites *Campidani*, qui dans quelques endroits arrivent à la plage occidentale, comme à Alghero et à Oristano. Ces plaines forment une espèce de canal ou d'entonnoir, descendant du nord au sud de l'île, de Sassari à Cagliari, encaissé entre les montagnes qui occupent les régions orientales et occidentales.

A travers cet entonnoir, les vents du nord, du nord-ouest et du nord-est, soufflent avec violence en hiver, et modifient le climat de presque toute la Sardaigne, le rendant plus froid que la rivière de Gênes, qui est de trois degrés plus au nord. La végétation de Cagliari, exposée en plein à ces vents, soufflant du nord à travers les plaines centrales, prouve que le climat d'hiver y est un peu plus froid qu'à Monaco, Menton et Saint-Remo. Cependant Cagliari n'est qu'à 200 kilomètres de l'Afrique et les chaleurs d'été y sont torrides; tant est puissante l'influence de « la protection » contre les vents du nord, quand il s'agit de climat.

Par suite de cette conformation physique du pays, les plaines centrales de l'île, qui occupent presque le tiers du pays, et où se trouvent les trois villes principales, Sassari, Oristano et Cagliari, présentent une végétation méridionale, il est vrai, mais

pas une végétation aussi exceptionnellement méridionale que celle de Menton, de Monaco et de San Remo, les points les plus abrités et les plus chauds de la rivière de Gênes.

Quand toutefois l'on quitte les plaines centrales pour entrer dans les montagnes, on reconnaît, en examinant et étudiant la végétation, l'indice non-seulement d'étés très-chauds, mais aussi d'hivers très-doux. On y trouve maintes vallées privilégiées, protégées contre les vents du nord par des montagnes courant de l'est à l'ouest. Dans ces vallées, l'hiver est probablement aussi doux que sur la partie orientale de la rivière de Gênes, ou qu'à Ajaccio en Corse.

D'un autre côté, les étés doivent être encore plus chauds ; aussi l'oranger et le citronnier y vivent et leurs fruits mûrissent tout aussi bien.

Ces plaines centrales ou « campidani », sont extrêmement malsaines en été et en automne, de juin en octobre ou même à la fin de novembre, par suite de la malaria qui s'appelle en Sardaigne *intempérie*. La cause en est facile à expliquer. Les pluies torrentielles des équinoxes d'automne et du printemps, descendant sur les flancs des montagnes qui occupent les parties orientales et occidentales de l'île, viennent s'épancher dans ces plaines centrales, et y occasionnent des inondations presque générales. Les eaux s'écoulent à la mer avec difficulté, à cause du petit nombre de rivières qui y aboutissent, et les plaines ne se dessèchent complétement que sous l'influence du soleil ardent de l'été. Ainsi se développent, avec exagération, les

conditions qui donnent lieu à la malaria, aux fièvres d'accès, dans tout le bassin de la Méditerranée. Ces plaines qui, comme nous l'avons vu, occupent le tiers de la Sardaigne sont presque inhabitables à cette époque de l'année ; les seuls villages qui s'y trouvent, et qui sont habités toute l'année, sont sur des hauteurs ou des contre-forts qui s'avancent dans les plaines, çà et là. Ils sont, par conséquent, en partie soustraits aux influences qui produisent « l'intempérie » dans les régions plus basses.

Une région volcanique occupe le centre de l'île, commençant à Monastor au nord de Cagliari. Aux environs de cette ville, il y a un double cratère, à présent boisé, et on y a construit un assez beau pont avec du trapp rouge. Les formations volcaniques qui règnent autour de Monastor ont imprimé au pays un aspect très-pittoresque. Ces formations se continuent vers le nord entre les monts Nurri et Sardaru, et comprennent les bourgs d'Ales, Miles et San Lussurgiu. Ce dernier est construit dans le cratère même d'un volcan éteint.

Les formations volcaniques s'étendent à Bonarva et à Queremula, au nord, sur les bords de la grande plaine de Giavesu, où se voit un cratère qui par suite de sa forme conique et de l'état des cendres rouges qui le composent, paraît avoir été récemment en action. Tout le pays à l'entour est formé de laves, de scories irrégulières de roches obsidiennes, de pozzolana indurée, avec de hautes collines de tuf porphyritique, couchées sur des roches calcaires.

Les couches volcaniques se continuent plus au nord, à travers les pays de Codrongianus et d'Osilio,

dans la région montueuse à l'est de Sassari, au milieu de restes de cratères, jusqu'à Castel Sardo sur la côte nord. Là elles forment des falaises de cent mètres au-dessus de la mer. La plupart des maisons de Castel Sardo, ainsi que le mur d'enceinte, sont construites sur la lave. Dans cette région, la rivière Coguinas forme la limite géologique entre les formations primitives de la partie orientale de la Sardaigne, et les formations volcaniques du nord-ouest.

Par les formations volcaniques, que nous venons d'indiquer très-sommairement, la Sardaigne se rattache au système volcanique de l'Italie et de la Sicile, aux volcans en activité, le Vésuve et l'Etna, comme le fait la France par les volcans éteints de l'Auvergne. Une ligne tirée du mont Hecla en Islande, volcan en pleine activité, jusqu'au mont Etna en Sicile, aussi en pleine activité à présent, passe par une suite de régions, Écosse, France, Sardaigne, dans lesquelles se trouvent des indications nombreuses et importantes, d'une grande activité volcanique dans le passé géologique.

Le système des montagnes de la Sardaigne se rattache aussi physiquement et géologiquement à celui des monts Atlas en Afrique. Le point le plus méridional de la Sardaigne, le cap Teulada, est séparé de la côte d'Afrique par moins de 200 kilomètres de distance, et la mer, dans ce détroit, n'a pas une grande profondeur. Evidemment les montagnes de la Sardaigne se rattachent aux chaînes qui constituent les monts Atlas, et qui occupent le nord-ouest de l'Afrique, formant l'Algérie et le Maroc.

Il en est de même de la Sicile et de l'Italie. Le détroit qui les sépare est peu profond, et évidemment les Alpes se continuent, par les Apennins et la Sicile, dans la région sous-marine, jusqu'en Afrique. La montagne la plus élevée de la Sardaigne, le Genargentu a, comme nous l'avons vu, 2,000 mètres d'élévation, ce qui est presque aussi haut que les cimes les plus élevées du mont Atlas. Comme lui, il a « le front chauve, les épaules courbées » « et pour- « rait l'aider à porter le monde. »

Les rivières de la Sardaigne sont nombreuses, mais la plupart ne sont que des torrents, grossis par la pluie et la neige qui tombent sur les montagnes en hiver, et presqu'à sec en été, comme la plupart des petites rivières du midi de l'Europe. Il y en a quatre, toutefois, qui ont un volume assez considérable pendant une grande partie de l'année: 1° le Tirsi, le Thrysus de Ptolémée, qui drainant les montagnes et les plaines des régions centrales de l'île, après un parcours de 130 kilomètres, se jette à la mer sur la côte occidentale au nord de la ville d'Oristano; 2° Le Coguinas, qui réunit une grande partie des eaux de la région montagneuse du nord-est, et a son embouchure sur la côte nord à Castel-Sardo; 3° Le Flumendoso, le Sœprus de Ptolémée, la rivière principale de la partie orientale de la Sardaigne, qui après un cours tortueux d'à peu près 100 kilomètres dans des vallées profondes et pittoresques, au milieu des montagnes, se jette à la mer entre deux promontoires rocheux et bas, sur lesquels sont construites les tours de Xalinias et de Coralio; 4° La Manu qui prend sa source dans les

hautes montagnes du sud-est, parcourt la plaine centrale de Cagliari, recevant les eaux qui arrivent des montagnes à l'ouest, aussi bien que celles qui viennent de l'est, et a son embouchure à l'ouest de Cagliari où elle forme de grands étangs salés communiquant avec la mer.

Ces mêmes rivières, assez considérables en hiver, après des pluies abondantes tombées sur les montagnes qui couvrent les deux tiers de la Sardaigne, deviennent de petits filets d'eau, roulant sur un large lit pierreux, une fois que la sécheresse et les chaleurs de l'été se sont fait sentir. Les grandes rivières de l'Europe sont, au contraire, entretenues par la fonte des glaciers et des neiges sur de très-hautes montagnes, Alpes, Pyrénées, qui se continue pendant tout l'été, et devient de plus en plus considérable à mesure que la chaleur augmente. C'est ainsi que le Rhône, le Rhin, le Pô, la Garonne, restent, toute l'année, des fleuves imposants.

Dans le midi de l'Europe, où la sécheresse et la chaleur règnent d'habitude pendant les cinq mois de l'été, d'avril à septembre, si les montagnes ne sont pas assez élevées pour porter des glaciers, des neiges éternelles, les eaux s'écoulent peu à peu, les sources même se tarissent en grande partie, et les fleuves deviennent presque des ruisseaux. Ainsi s'expliquent ces lits de rivières qui, en été, étonnent les touristes du Nord, larges de centaines de mètres avec un tout petit filet d'eau au milieu. Telles sont les rivières de l'Italie, des deux côtés, est et ouest, de la chaîne des Apennins, tels sont les rivières et les torrents de la Sardaigne, de la Corse et

de tous les pays qui circonscrivent le bassin de la Méditerranée. Roulant des masses énormes d'eau, l'hiver, à la suite des pluies tropicales qui remplissent leurs larges lits jusqu'aux bords, en été, ils deviennent des ruisseaux.

CHAPITRE III

PORTO TORRES. — SASSARI. — OSILIO.

Sur un chemin de fer, dont la double nervure,
Aux miracles de l'art soumettant la nature,
Courait en noirs filets sur les monts nivelés,
Les fleuves asservis et les vallons comblés,
La machine de Watt, en sifflant élancée,
Du bruit de ses pistons frappant l'air agité,
Volait, rasant le sol, par la vapeur poussée.
Et défiant, dans sa rapidité,
L'attelage divin par Homère chanté,
Comme une comète enflammée
Elle jetait aux aquilons
En épais et noirs tourbillons
Sa chevelure de fumée,
.....
Et de cette merveille avides spectateurs
Tous les peuples du voisinage
Couraient saluer son passage
De leurs transports admirateurs.

VIENNET.

Porto Torres n'est qu'un village composé de quelques maisons éparses, de quelques cabarets et de quelques magasins ou entrepôts. Par suite de la proximité des marais et d'un étang d'eau douce, Porto Torres est en proie à la malaria, et tellement malsain, en été et en automne, que presque personne n'y reste. Le chemin de fer central de la Sardaigne, qui devra traverser toute l'île du nord au sud, y prend son point de départ et a été ouvert

jusqu'à Sassari depuis plusieurs années, sur un parcours de 18 kilomètres. Son existence a contribué à la dépopulation de Porto Torres; les passagers, aussi bien que les marchandises, étant à présent facilement transférés à Sassari à leur arrivée du continent.

La présence d'un chemin de fer, avec des wagons luxueux de première classe, jette sur une localité quelconque une telle empreinte de civilisation qu'il est impossible de ne pas se croire dans un pays au niveau du progrès moderne. Aussi il nous parut, à moi et à mes compagnons de voyage, que nous étions encore en Italie, sur la terre ferme, et nous arrivâmes à Sassari heureux et contents.

Dans les régions où les travaux gigantesques de la civilisation moderne n'ont presque point pénétré, où les habitants, répétant les traditions de leurs ancêtres, vivent bucoliquement de père en fils, comme leurs troupeaux, rien n'étonne comme l'ouverture d'uu chemin de fer. Tout ce qui s'y rattache, les tunnels, les ponts, les remblais, leur semblent tenir du prodige, et quand la machine à vapeur elle-même, ce levier moderne de la force, arrive, leur étonnement est au comble. Les populations se transportent sur le passage des trains, et les préjugés et la routine qui partout marquent au front les cultivateurs du sol, s'ébranlent et commencent à céder.

Dans le midi de la Sardaigne, où il y a des chemins de fer récemment ouverts, il en était ainsi lors de ma visite; j'ai vu la même chose sur les bords du Danube, dans des endroits reculés, écartés, qui

seront bientôt sillonnés de chemins de fer. Il en a été ainsi dans l'Inde, où les préjugés de caste, que l'on croyait devoir s'opposer au mélange des passagers, et empêcher les indigènes de voyager par ce moyen, ont complétement cédé. Aussi les troisièmes classes, uniquement occupées par les indigènes, donnent plus de la moitié du revenu des chemins de fer dans toute l'Inde.

Sassari, la capitale du nord de la Sardaigne, a une population de 33,000 âmes. Elle est située sur le versant d'une colline, à 200 mètres au-dessus de la mer, ce qui l'éloigne de l'influence pernicieuse des marais de la côte, dans le voisinage de Porto Torres. La colline est si raide que l'ascension à pied est très-fatigante du bas de la ville, où le chemin de fer s'arrête, jusqu'au haut où se trouve l'auberge principale, à travers la grande rue.

L'Albergo d'Italia occupe un ou deux étages seulement d'une maison d'assez bonne apparence. Il en est presque toujours ainsi dans les petites villes, peu fréquentées, de l'Italie. Toutefois, ici, comme partout en Sardaigne, nous trouvâmes suffisamment de quoi manger, quoique la chère ne fut certainement pas celle de Chevet. Le vin et le pain sont toujours bons dans le Midi, parce que les récoltes ne sont jamais gâtées par le mauvais temps, comme cela arrive souvent dans le Nord. On a toujours des œufs frais à discrétion, et si à cela nous ajoutons la viande, gibier ou poisson que l'on a la chance de trouver, on ne court nulle part, dans le midi de l'Europe, le risque de mourir de faim. Ce sont les gourmets qui y souffrent, parce

qu'ils ne peuvent pas vivre de pain, œufs, lard, vin, avec la chance du pot, et par conséquent, se trouvent très-mal quand ils voyagent dans des pays peu connus ou peu fréquentés. Quant à moi, comme je puis me contenter pendant un mois de suite d'un tel régime, j'ai toujours prospéré partout où je me suis trouvé, dans les régions les plus écartées, dans les montagnes de la Corse, de la Sardaigne ou de l'Algérie, dans la Grèce, les îles de l'Archipel ou dans l'Asie Mineure. Je puis boire le lait de vache, brebis, chèvre ou chamelle ; je puis me faire une omelette, et achever le dîner avec n'importe quoi !

Un terrible désavantage, pour ceux qui en souffrent, surtout dans les endroits reculés et inconnus du Midi, sont les puces, qui l'infestent partout. Elles troublent le sommeil et rendraient toutes les nuits blanches, si on n'avait l'aide de la poudre Vicat ou insecticide. Grâce à son secours, on peut parvenir, presque toujours, à dompter ces ennemis acharnés. Cependant ces luttes nocturnes ont toujours été, pour moi, le grand désagrément des voyages dans le Midi et en Orient. Dans ces pays leur ennemi « le savon » est à peu près inconnu, et les balais sont peu cultivés.

J'avais une lettre d'introduction pour M. Crispo, un des médecins les plus éminents de la Sardaigne, et professeur retiré de l'Université de Sassari. Sous ses auspices bienveillants, je vis en quelques jours tout ce qu'il y avait à voir dans cette ville. Je mentionnerai en première ligne un hôpital neuf avec de grandes chambres bien aérées, et une

grande prison cellulaire, à ailes rayonnées, partant d'un centre commun, qui avait coûté un million. Cette prison, destinée au système solitaire, me parut peu en accord avec l'état mental peu développé des paysans sardes. La plupart des prisonniers que je vis à travers les lucarnes des portes étaient assis ou assoupis, dans un état évident d'accablement intellectuel, produit par l'isolement, par la solitude qu'ils subissaient. Puis nous visitâmes l'Université avec ses salles pour les cours et les examens, sa bibliothèque et son musée; les casernes; l'Opéra italien et le jardin public.

Il y a beaucoup de bonnes boutiques à Sassari, qui est évidemment le centre d'une grande étendue de pays, aux besoins de laquelle elle fournit. Sa population de 33,000 âmes est en grande partie composée de laboureurs qui y demeurent au nombre de 22,000, fait qui peut servir d'illustration à l'état social de la Sardaigne. Ce sont ces laboureurs qui cultivent la campagne à une grande distance de la ville. Ils vont tous les jours à leurs travaux agricoles, soit à pied, soit montés sur de petits chevaux sardes, selon leurs moyens; le fusil sur le bras ou sur le dos; de même que les Bonifaciens en Corse y vont sur leurs ânes.

Il en est ainsi partout en Sardaigne. Comme dans le midi de la Corse, les paysans habitent le petit nombre de villes et de villages qui s'y trouvent, et perdent la moitié de leur temps, matin et soir, à aller à leurs travaux et à en revenir. Il n'y a pas de fermes, presque pas de petits hameaux, même dans les parties les plus fertiles et les plus peuplées de l'île.

On donne en Sardaigne les mêmes motifs de cette manière de vivre, en groupe, que dans la Corse : 1° la crainte des brigands, qui, autrefois, mettaient le pays à contribution et contraignaient les travailleurs à se réunir pour leur défense commune; 2° la crainte de la malaria, les villes et les villages étant le plus souvent construits dans des régions élevées, réputées à l'abri de « la malaria » ou de « l'intempérie, » tandis que les campagnes les plus fertiles sont celles qui y sont le plus exposées; 3° le désir des femmes de vivre avec leurs parents et leurs amis, dans l'intimité journalière à laquelle elles sont accoutumées, dès leur enfance, afin de pouvoir se voir et causer tout le long de la journée. On me dit que, comme en Corse, elles refusaient absolument de vivre à la campagne, dans une habitation isolée.

Les résultats sont désastreux, comme partout, sous le point de vue social. Quoique les gages ne soient pas très-élevés, tout au plus deux francs par jour, dix ou douze francs par semaine, l'allée et le retour, et la sieste au milieu du jour, habitude du pays, ne laissent que cinq ou six heures de travail. Aussi toute opération agricole est si dispendieuse qu'elle donne à peine de profits.

Ce genre de vie a un autre grand inconvénient. Les paysans demeurant dans les villes n'ont pas de bestiaux, de vaches, de chèvres, et il y a peu de lait. Le lait étant nécessaire à la vie des enfants en bas âge, si la mère est malade, comme cela arrive souvent, ils meurent comme des mouches. On me dit que c'est à peine si trois enfants sur dix survivent. Il

y a quelques années, il y eut une épidémie de diphtérite à Cagliari, et sur une population de 33,000 habitants 800 de ces enfants mal nourris moururent.

Du reste, les épidémies sont presque toujours meurtrières dans les pays où les habitants sont mal nourris et vivent presque exclusivement de farinacés et de légumes; comme dans l'Inde d'aujourd'hui, et comme autrefois et même à présent dans le midi de l'Europe. Ainsi, en 1855, il y eut une épidémie de choléra à Sassari, ville bien exposée, comme nous l'avons vu, construite sur le versant d'une colline, et bien aérée, dans laquelle, sur une population de 33,000, près de 7,000 moururent. Probablement la fontaine unique qui donnait de l'eau à la ville, se trouva contaminée par les déjections cholériques et propagea la maladie. Cette affreuse mortalité est difficile à expliquer autrement.

Jusqu'il y a une cinquantaine d'années, la plupart des villes de l'Europe, renfermées dans des murs, mal drainées, mal aérées, décimaient, détruisaient les populations qui les habitaient. C'étaient les campagnes, les villages, les fermes isolées qui alimentaient les villes par un courant humain continu. Les villes étaient des gouffres vers lesquels ces courants humains se dirigeaient; le surplus de la population des campagnes s'y déversait instinctivement pour s'y perdre. Aussi la population de l'Europe en général augmenta peu pendant bien des siècles. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle on a, presque partout, abattu les murs, ventilé les rues, drainé les habitations des villes et

on commence à pouvoir y vivre ; aussi leur population augmente presque partout et très-rapidement, celle des campagnes restant stationnaire.

Dans un pays comme la Sardaigne, où les fermes isolées, les petits villages, n'existent pas pour remplacer par le surplus de leur population les vides faits dans les villes, et où les enfants meurent en grand nombre dans leur premier âge, la population doit rester stationnaire. Il en est ainsi en Sardaigne où les travaux agricoles, me dit-on, ne prospèrent pas, faute de bras. Par suite, le pays lui-même est pauvre.

Le jardin public à Sassari, visité le 23 avril, ne me parut pas trop bien entretenu ; je le trouvai rempli de mauvaises herbes. Je l'examinai avec soin, mais je n'y remarquai pas l'évidence d'une température hivernale exceptionnelle, tout au contraire. Les ormes et les robinias pseudo-acacia montraient leurs nouvelles feuilles; le laurier-thin était encore en fleur, ainsi que l'arbre à Judas (*Cercis siliquastra*), et le lilas. Le jasminum revolutum n'était pas encore en fleur; les roses hybrides commençaient à peine à former leurs boutons; quelques bengales blanches étaient en fleur dans un endroit très-abrité ; les œillets n'étaient pas en fleur, non plus que les genêts et les pavots. Les seules fleurs étaient des quarantaines, des iris et le medicago. Dans mon jardin, à Menton, toutes les plantes que je viens de citer avaient achevé de fleurir, et toutes celles que j'ai nommées, comme n'étant pas en fleur, étaient en pleine floraison quand je quittai le 12 avril. Cependant Sassari est près de

300 kilomètres plus au midi, mais mon jardin est protégé par des montagnes, se dirigeant est et ouest, contre les vents du Nord en hiver, tandis que Sassari est exposé à ces mêmes vents. Dans ce jardin, on me montra avec orgueil deux pauvres palmiers, bien nus, bien misérables, avec quelques feuilles terminales. Evidemment ils luttaient pour vivre. D'un autre côté, les aloès et les yucca, ainsi que les opuntia ou figues de Barbarie, en haie, étaient superbes, ce qui indique une grande chaleur d'été.

Je dois ajouter que dans les environs de Sassari, il y a des vallées bien abritées, bien protégées contre les vents, où l'on trouve toute la végétation du Midi, de vieux oliviers séculaires et des orangers qui mûrissent leurs fruits. Pourtant les habitants de Sassari n'ont pas l'air de se fier à leurs propres vergers quant à ce fruit, car les oranges que je vis exposées en vente dans la ville venaient toutes, me dit-on, des vergers de Milis près d'Oristano, dont nous parlerons plus tard.

La ville elle-même est assez bien bâtie et propre, et les rues plus spacieuses que dans la plupart des petites villes de l'Italie. Au rez-de-chaussée des plus belles maisons je trouvai dans les coins, des réservoirs pour les immondices, architecturalement construits, qui parlent d'une civilisation passée. Il faut espérer que quelques années feront disparaître ces traces d'ignorance hygiénique, de barbarisme antique.

Mon hôte me conduisit à l'Opéra, un assez joli petit théâtre. On donna un opéra de Rossini d'une

manière vraiment très-satisfaisante. La prima donna était une Anglaise qui chantait depuis deux années en Sardaigne. Elle avait une voix sympathique et juste, elle était jolie et excitait l'enthousiasme. L'auditoire était tout à fait bien, et de très-bonne tenue. N'eût-ce été la physionomie méridionale de ceux qui occupaient les loges et les stalles, on aurait pu se croire dans un petit théâtre de bonne compagnie à Paris.

Le 22 avril, je fis une excursion à Osilio, une petite ville à 16 kilomètres de Sassari, à 400 mètres au-dessus de la mer. Le temps était superbe, le ciel pur, le soleil radieux, l'air frais. En sortant de la ville on trouve d'assez beaux oliviers occupant le sol calcaire sur lequel elle est située. C'est sur les terrains calcaires surtout que l'on trouve l'olivier, qui disparaît sur les terrains granitiques et basaltiques. Avec les oliviers, il y avait des pêchers et des amandiers en feuilles, avec le fruit déjà grand, et de dix jours en avance sur ceux de la Toscane que je venais de quitter. Les fèves mûrissaient, les poiriers étaient en fleur, le blé avait plusieurs centimètres, les coquelicots, l'ail, le taraxacum ou pissenlit, les euphorbes, le lin, la buglosse, le pellitoire, les soucis, le géranium sauvage, le mouron, le plantain, l'oxalis, la moutarde, les mauves, le lierre, le chrysanthème des moissons, la mûre sauvage, le grand chardon bigarré du Midi, émaillaient la terre. Comme couleur locale aussi on voyait çà et là des haies épaisses, de deux mètres de haut, formées d'opuntia.

Après quelques kilomètres de parcours nous sor-

tîmes de la région calcaire pour entrer dans la région volcanique ou basaltique sur le bord de laquelle Osilio est située. Peu à peu les lierres, les oliviers et les arbres à fruits disparurent pour faire place au pinus pinea, au pin maritime, à l'asphodèle, à la férule, aux fougères (pteris aquilina). En même temps apparurent des chênes sans feuilles et des ormes avec des feuilles commençantes ; les avoines cultivées étaient en fleur. En somme, sans protection contre le Nord, exposée par conséquent à des vents froids, la végétation superficielle me parut à peu près dix jours en avance sur celle de Spezzia, sans doute par suite de la plus grande puissance du soleil, dans un pays à deux degrés plus au midi.

Chaque année, dans mes voyages du printemps, dans la Méditerranée, je remarque le même fait, quelle que soit la région que j'étudie. La végétation herbacée ou superficielle est beaucoup plus avancée que celle des arbres, c'est-à-dire que celle des terrains plus profonds dans lesquels pénètrent les racines des grands arbres. Ainsi, les plantes herbacées, les fleurs exposées au soleil sont, le plus souvent, six semaines ou même deux mois en avance sur le nord de la France et de l'Angleterre ; tandis que les arbres n'ont guère que trois semaines d'avance, et cela même sur les rives méridionales de la Méditerranée. Ainsi, lors de ce même voyage, après avoir parcouru la Sardaigne, je passai à Tunis, et là, le 8 mai, à dix kilomètres de la mer, à côté du palais d'été du Bey « le Bardo » je trouvai un grand verger de noyers bien portants sans une seule feuille !

L'explication de ce retard se trouve sans doute dans le fait, que dans les pays dans lesquels la puissance solaire est plus grande que dans le Nord, au printemps, la surface de la terre se trouve tellement échauffée par ses rayons qu'une végétation rapide et hâtive a lieu; tandis que plus profondément. où sont les racines des arbres, il faut plus de temps pour que la chaleur solaire puisse faire sentir son influence. Il faut faire aussi la part de la nature des arbres et des plantes en général, qui ont une tendance à se développer et à fleurir à une époque donnée, même en dehors des conditions atmosphériques. Je citerai à l'appui les plantes de l'hémisphère austral qui fleurissent chez nous l'hiver, comme d'habitude, si nous les protégeons contre le froid.

Osilio est une petite ville de trois mille âmes, qui par sa position élevée est à l'abri de l'insalubrité estivale des plaines, et peut être habitée toute l'année. Elle existe depuis les temps antiques et a dû être un lieu d'asile autrefois, étant facile à défendre. On y voit encore les ruines d'un château fort. Les rues sont assez spacieuses et propres, bordées par des maisons presque toutes à un étage, avec une large porte d'entrée, qui le plus souvent sert de fenêtre à la chambre principale. Beaucoup d'enfants frais et roses jouaient dans les rues, et aux portes de la plupart des maisons étaient assises des femmes bien faites et bien portantes, filant la laine de leurs troupeaux, tandis que d'autres la tissaient sur des métiers antiques, dans l'intérieur. Je visitai avec beaucoup d'intérêt plusieurs de ces maisons occu-

pées par des parents ou des dépendants de mon hôte, lui-même natif d'Osilio. Dans la chambre principale, celle d'entrée, on voyait le foyer domestique, et un petit nombre d'ustensiles culinaires, tandis que dans les angles il y avait, le plus souvent, un grand tas de blé retenu par des claies hautes de deux ou trois mètres.

Cet aperçu de l'économie domestique des maisons d'Osilio pouvait donner une idée, me dit mon ami, de la vie intérieure des Sardes dans toute l'île. Ils avaient des brebis dont ils buvaient le lait et mangeaient la chair, et avec la laine desquelles ils se tissaient un drap un peu grossier mais chaud, presque toujours teint en noir. Ils cultivaient du blé et l'emmagasinaient dans leurs demeures en automne, le réduisant en farine entre deux pierres, à la manière antique, au fur et à mesure qu'ils en avaient besoin. Leurs vignes leur donnaient un vin fort et généreux, leurs oliviers de l'huile, leurs figuiers des figues. De la sorte ils se suffisaient à eux-mêmes, et comme tous sont plus ou moins propriétaires, il n'y a guère que les infirmes et les fainéants qui sont dans le besoin. C'est la vie primitive qui se continue encore ainsi dans les coins reculés, dans les pays montagneux de l'Europe méridionale, ainsi que dans les îles de la Méditerranée.

La Sardaigne, comme la Corse, a été exposée de tout temps à l'invasion des peuples qui ont ravagé et occupé, l'un après l'autre, les rives et les îles du bassin méditerranéen, et cela depuis le temps des Grecs, des Carthaginois et des Romains. Mais les

montagnes étant moins inaccessibles, et peut-être la population moins guerrière que celle de la Corse, la Sardaigne a été souvent subjuguée en totalité. Les hautes montagnes, toutefois, ont toujours offert un refuge aux patriotes les plus indomptés, auxquels s'adjoignaient naturellement, les esprits inquiets des villes, et les gens hors la loi par suite de la « vendetta » ; car la vendetta existe comme en Corse, mais à un moindre degré.

Dans ces montagnes, il y a toujours eu, ainsi, des corps francs, dont les membres quoique décorés du nom de brigands sont bien loin d'avoir été ou d'être des scélérats de bas étage, du vrai gibier de potence, comme en Italie et comme en Sicile. Ces brigands, plus ou moins politiques et généreux, tendent toutefois à disparaître, et le petit nombre qui existe encore, n'ayant aucune raison politique d'être, se rapproche de plus en plus, de leurs confrères de la terre ferme. Ils n'ont pas appris, cependant, à faire des prisonniers, et à demander des rançons, comme le font encore les voleurs de grands chemins de la France et de l'Angleterre.

Du point le plus élevé d'Osilio, la vue est charmante, s'étendant sur une partie de la plage nord-ouest de la Sardaigne et sur le détroit de Bonifacio, avec les montagnes de la Corse sur l'extrême horizon au nord-est. Dans toute cette partie de la Sardaigne, la province de Gallura, il y a des paysages enchanteurs, de belles vallées, des collines et des montagnes boisées, de charmantes petites rivières. Telles sont la vallée de la Liscia au nord-est, et les collines et les forêts du Tempio, au centre de la

province. L'embouchure de la Liscia est presque vis-à-vis de Bonifacio et le détroit n'y a que quinze kilomètres de large.

Un voyageur, bon cavalier, qui ne craindrait pas de rester deux ou trois jours en selle, et se trouverait disposé à accepter pour la nuit le logis qu'il trouve, pourrait passer le détroit en barque, venant de la Corse, et puis traverser tout ce beau pays à cheval avec un guide. Dans ce cas, il faudrait prendre des provisions avec soi, et en qualité de voyageur on n'aurait rien à craindre de la part des brigands, si toutefois il s'en trouve encore.

On me montra à Osilio une modeste maison consacrée à un cercle littéraire. Dans la salle de lecture il y avait des journaux et des cartes géographiques sur le mur. C'est un pas vers la civilisation moderne.

Cette excursion dans une bourgade sarde me sembla soulever un coin du rideau qui cache l'antiquité dans les pays du midi de l'Europe. Grâce à sa position centrale et élevée, Osilio a dû exister depuis des milliers d'années, avec ses maisons de pierre, ses terres fertiles, son beau climat, malgré la malaria. Il y a deux ou trois mille ans, la vie matérielle devait y être presque la même qu'aujourd'hui.

CHAPITRE IV

DE SASSARI A ORISTANO. — LES CAMPIDANI. — ORISTANO. — MILIS.

L'été, lorsque le jour a fini, de fleurs couverte,
La plaine verse au loin un parfum enivrant;
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entr'ouverte,
On ne dort qu'à demi d'un sommeil transparent.

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure,
Un vague demi-jour teint le dôme éternel;
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la nuit errer en bas du ciel.

VICTOR HUGO.

De Sassari jusqu'à Cagliari au sud il y a une bonne route, récemment construite par le gouvernement, et qui a coûté 157,000 francs. D'ici à peu les deux villes seront aussi réunies par le chemin de fer en grande partie construit. Il est déjà ouvert, comme nous l'avons vu, de Porto Torres à Sassari, et de Sassari à Ploaghe distant de soixante kilomètres. Il est en pleine activité d'Oristano à Cagliari, et de Cagliari à Iglesias, ville minière dans les montagnes du sud-ouest. Ainsi il n'y a plus à terminer que le tronçon de Ploaghe à Oristano. La communication entre Sassari et Oristano, la plus grande ville du centre de l'île, située sur la côte occidentale, se faisait, lors de ma visite, par une diligence à deux compartiments, qui quittant Sassari à 6 P M, arri-

vait à Oristano le lendemain à 2 P M, après vingt heures de marche. Je l'adoptai à mon grand regret, car le coupé de la diligence était petit, mal rembourré, et le voyage fut très-fatigant. J'aurais mieux aimé prendre une voiture, et m'arrêter à mi-chemin pour la nuit, à un grand village appelé Macomer; mais il y avait la question des brigands à considérer.

Mes amis à Sassari me dirent que la route était tout à fait sûre, qu'il n'y avait nul danger pour les voyageurs, mais j'appris que la diligence était accompagnée par deux gendarmes à cheval, et il me sembla plus prudent de me confier à leur aimable surveillance et protection. Cette précaution avait été prise, me dit-on, parce que quelques mois auparavant la diligence avait été arrêtée par des brigands, et débarrassée d'une assez forte somme d'or qu'elle transportait à Oristano, au su de ces messieurs. Du reste on me raconta que si jamais dans mon voyage en Sardaigne j'étais arrêté par des brigands, ce qui était très-peu probable, je n'aurais qu'à leur donner ce que j'avais sur moi, qu'ils seraient très-gentils et me laisseraient partir très-poliment: ce qui était du reste très-encourageant.

La nuit était très-belle, une vraie nuit d'été du Nord, quoique nous ne fussions que vers la fin d'avril. En quittant Sassari nous commençâmes bientôt à monter, et passant à travers un pays accidenté, montagneux, nous arrivâmes à des plaines schistiques, qui occupent le centre de cette partie de l'île, d'abord le « Campo d'Ozieri », ensuite « l'Altipiano della Campeda » ou haute plaine de Campeda.

La lune, qui avait illuminé la mer lors de notre voyage en venant de la terre ferme, était encore presque dans son plein, et jetait des flots de lumière, douce et argentée, sur les collines et les montagnes, laissant les vallées dans une demi-obscurité. Le pays que nous traversions semblait presque inculte; on ne voyait de traces de culture que dans le voisinage de deux ou trois villages, dans le genre d'Osilio, mais beaucoup plus petits, que nous traversions, et où nous changions de chevaux.

Vue sous la transparente clarté de la belle lune du Midi, la nature s'offrait sous un aspect sauvage mais enchanteur. Pas de grandes montagnes mais des collines, des crêtes schistiques, de petits ravins, des vallées, des plaines pierreuses se succédant dans une pénombre plus ou moins prononcée. Sur la cime de ces crêtes, sur les hauteurs, la lumière que donnait la lune, se promenant à travers un ciel presque sans nuages, était assez forte pour que l'on pût distinguer les arbres et même les arbustes les uns des autres. Derrière nous dans la plaine, devant nous dans les ravins obscurs, à vingt mètres de distance, trottaient les deux gendarmes, qui nous escortaient et qui nous protégeaient. Leur présence n'était pas sans un certain charme, donnant l'idée d'un danger caché, mystérieux, et nous reportant aux siècles passés, quand même chez nous les voitures publiques voyageaient souvent avec une pareille escorte. Les histoires de voleurs de grand chemin, si chères à la jeunesse, revenaient involontairement à l'esprit, et nous nons surprenions à chercher des yeux aux coins de la route, dans les

endroits obscurs, le brigand classique, à la Fra Diavolo, son fusil à la main.

J'avais mis quelque argent dans ma poche, décidé à lâchement céder, à ne pas me défendre, et à donner de bonne grâce tout ce que j'avais sur moi, en cas de mauvaise rencontre.

Il n'en fut rien toutefois, et vers quatre heures les premières lueurs du jour commencèrent à poindre au nord-est. Peu après le soleil se leva, apparaissant au faîte des montagnes éloignées, et faisant pâlir la lumière de la lune et des étoiles, qui avaient guidé notre route pendant la nuit. En peu de minutes, souriant, radieux, il quitta les montagnes et s'élança dans le ciel pour y poursuivre sa course journalière, répandant des flots de lumière sur toute la campagne, monts, vallées, plaines.

Nous étions encore dans la plaine élevée de Campeda, à une hauteur de onze cents mètres. Cette plaine et les montagnes qui en forment la limite, du sud-ouest au nord-est, séparent les cours d'eau de l'île. Au nord les cours d'eau se dirigent vers le golfe d'Asinara, ou vers la mer Tyrrhénienne, tandis qu'au sud ils se dirigent au sud-est ou au sud-ouest. La végétation de cette plaine est celle des terrains sablonneux, schistiques, granitiques. Ainsi nous vîmes en profusion l'asphodèle, la férule, la pteris aquilina ou fougère commune, déjà à trente centimètres au-dessus du sol, des chênes-liége, des ilex, le lentisque, le cytise, le cyste ou rose des roches, non encore fleuri, le genêt à épines, l'églantier en pleine floraison, la mûre sauvage, l'érica mediterranea, l'arbutus. Ce sont les mêmes

plantes qui composent l'admirable maquis de la Corse ; mais sur ces plaines élevées et ravagées par les vents elles ne présentaient pas la végétation florissante et gracieuse de ce pays. Quand nous arrivâmes à Macomer il faisait déjà grand jour.

Macomer est un grand village, ou une petite ville, de deux mille habitants, à l'extrémité sud-est de la grande plaine de Campeda, et ressemble en tout à Osilio. Les maisons sont en pierres rustiques et à un étage, et les rues sont assez espacées. Son élévation rend Macomer saine et habitable toute l'année. Dans le voisinage nous vîmes de la culture, des blés, des avoines, du lin, et des arbres fruitiers : figuiers, poiriers et oliviers.

En quittant Macomer la route commence à descendre vers le Campidano de Milis, ou plaine de Milis. Près de la route nous vîmes plusieurs « nurhags » ou monuments sépulcraux, qui existent en si grand nombre dans la Sardaigne, et qui ont exercé l'ingénuité des savants. Ce sont de grandes constructions de pierres rudes, non travaillées, rangées horizontalement, de dimensions colossales, de formes irrégulières, ou en pyramides tronquées. Elles ont toutes une ou plusieurs chambres intérieures et une petite ouverture latérale, basse elles ont de dix à vingt mètres d'élevation sur dix ou trente de diamètre.

On croit que ces édifices sont des monuments sépulcraux construits par les Phéniciens, dont on trouve des traces multipliées dans la Sardaigne. Ils sont encore très-nombreux dans l'île, car il y en a au moins trois mille, quoique beaucoup aient été

détruits pour utiliser les pierres dont ils sont composés. On ne trouve des constructions semblables dans les régions méditerranéennes que dans les îles Baléares. Les antiquaires les assimilent aux vieilles tours rondes que l'on voit dans l'Irlande et dans les îles Orkney et Shetland, au nord de l'Écosse.

Peu à peu on arrive, en suivant une direction sud-ouest, à une plaine presque au niveau de la mer, celle dans laquelle coule la rivière Tirso, la plus grande de la Sardaigne. On passe le fleuve, comme on l'appelle, qui à cette saison roule vers la mer une masse assez considérable d'eau, et on entre dans la ville d'Oristano à quelques centaines de mètres plus loin.

Le sol de cette plaine alluviale, souvent inondée l'hiver par le Tirso et ses affluents, est fertile, et une étendue assez considérable est cultivée en céréales, en fèves, en lin, ou laissée en pâturage. On me dit qu'en Sardaigne on a peu ou point l'habitude de fumer les terres, même celles qui sont labourées, mais que si on les laisse en friche une année sur trois, les bonnes terres produisent abondamment. L'habitude est de semer le blé une année, puis la seconde des fèves, des pois, du lin ou de la luzerne, et la troisième on laisse reposer. Toutefois, avec ce système, le rendement est inférieur de beaucoup à celui de nos terres du Nord bien fumées, malgré la lumière et la chaleur du soleil du Midi.

Dans toute cette plaine basse, les routes, les sentiers, et même les propriétés, sont bordés de

haies épaisses d'opuntia ou figue de Barbarie. Elles donnent au pays un caractère très-oriental, tropical même, et rappellent les descriptions du Mexique. Ces haies ont de deux à trois mètres de large, et de trois à quatre de haut, et forment une barrière tout à fait impénétrable, tant pour les hommes que pour les bestiaux. Au milieu de ces haies croissent une foule de plantes sauvages, parmi lesquelles je remarquai la clématite et la mûre sauvage. Cette dernière surtout entrelaçait ses rameaux épineux dans toutes les directions, et se développait avec tant de vigueur que parfois elle semblait sur le point d'étouffer son ami méridional dans ses étreintes multipliées et vigoureuses.

L'opuntia exceptée, il n'y avait aucune trace à Oristano, ou dans son voisinage, de végétation sous-tropicale, et le printemps ne me sembla pas plus avancé à Oristano le 26 avril qu'à Sassari le 22. Les vents froids se précipitent évidemment du nord au sud en hiver, à travers les hautes plaines du centre, et refroidissent sa température comme ils refroidissent celle de Sassari. Ainsi la température d'hiver à Oristano, à en juger par la végétation, doit être inférieure à celle de la Rivière de Gênes, ou à celle de la côte orientale et sud de l'Espagne.

La ville d'Oristano, la plus considérable du centre de l'île, population 4,500 h., est située à un kilomètre ou deux du golfe d'Oristano, une grande baie protégée. Au nord et au sud d'Oristano se trouvent une série de grands étangs d'eau douce, très-poissonneux, et la plaine elle-même au sud est marécageuse pendant une grande partie de l'année. Aussi

la ville, étant très-malsaine en été et en automne, est alors abandonnée par la plupart des habitants aisés; presque tous ceux qui y restent gagnant des fièvres graves.

Le Tirso est en partie cause de l'insalubrité d'Oristano et de la campagne environnante. Les tempêtes d'hiver amoncèlent des graviers et des sables à son embouchure qui empêchent le libre écoulement de ses eaux et de celles de ses affluents. Les eaux s'accumulant inondent les basses plaines de ces régions, donnant lieu à la formation des marais et des étangs nombreux qui s'y trouvent.

La ville est formée par un certain nombre de rues groupées autour de la vieille cathédrale, un édifice vraiment remarquable par ses vastes proportions et par son architecture. Cette cathédrale est tout à fait en disproportion avec la ville actuelle, comme cela se voit souvent en Italie, et témoigne d'une prospérité ancienne beaucoup plus grande que celle des temps modernes. Peut-être que toutes les ressources du pays furent consacrées à son érection pendant un siècle ou plus, comme cela arrivait dans le moyen âge. Du reste Oristano est une ville très-ancienne, et on y a trouvé, en faisant des fouilles, des vases et des statues qu'on rapporte à une très-haute antiquité, celle des Phéniciens, qui occupèrent le pays avant les Grecs, les Carthaginois et les Romains.

Dans le voisinage de la vieille cathédrale, il y a des rues habitées en grande partie par des nobles sardes, les représentants de très-anciennes familles. Beaucoup d'entre eux sont très-pauvres, et ne font

que végéter, quoique très-fiers de leur noblesse. L'été et l'automne, ils abandonnent la ville, comme nous l'avons dit, pour échapper à la malaria et s'en vont à leurs propriétés sur la montagne. Probablement que dans les temps anciens, lorsqu'Oristano était peuplée et florissante, la campagne environnante était mieux drainée et la ville plus salubre. Cependant les conditions géologiques et fluviatiles ont dû exister, plus ou moins comme aujourd'hui, depuis des centaines de siècles, et les habitants devaient autrefois souffrir et mourir de la fièvre à peu près comme aujourd'hui.

Dans les temps anciens, même dans le moyen âge, on ne semblait pas attacher autant d'importance à la vie qu'aujourd'hui. La vie moyenne était beaucoup moins longue, et les générations se succédaient plus rapidement. Il en est ainsi de nos jours dans tous les pays insalubres. Les jeunes héritent de bonne heure par suite de la mort prématurée de leurs parents, se marient de bonne heure, ont des enfants de bonne heure, et meurent, comme leurs ancêtres, de bonne heure. Ainsi l'humanité marche toujours et un pays insalubre ne se dépeuple pas.

La prospérité ancienne d'Oristano semble devoir renaître de nos jours. Il y a plusieurs nouvelles rues et beaucoup de nouvelles maisons. L'ouverture du chemin de fer a sans doute contribué puissamment à ce résultat. On parle de projets de drainage et d'endiguement de la rivière à son entrée dans la mer. En un mot Oristano, semble être entrée dans une voie de progrès.

Il y avait une fête, le jour de mon arrivée, et

« l'Albergo » principal était rempli de monde. Heureusement j'avais une lettre d'introduction pour le maire de la ville, un vieux et très-aimable colonel sarde en retraite. Il me prit sous sa protection, et me fit donner une bonne chambre, au-dessus d'un café, vis-à-vis un petit théâtre qui venait d'être construit et ouvert, avec une troupe d'opéra. On y reproduisait, à ce qu'on me dit, tous les opéras les plus en vogue, et cela avec beaucoup d'ensemble et d'entrain.

En Italie et dans les îles italiennes, la Sardaigne et la Sicile, presque toutes les petites villes ont leur Opéra italien. Les artistes ont le sentiment de la musique et chantent presque toujours juste, même si leur voix n'a pas une grande étendue. Ces petits théâtres servent d'école, de pépinière pour les talents commençants. Ceux qui montrent un vrai talent et dont la voix se fortifie et se perfectionne, après y avoir gagné l'habitude de la scène, prennent leur essor et s'emparent des grands théâtres de l'Europe. Ceux dont la voix et le talent sont stationnaires et qui, toutefois, sont musiciens dans l'âme, restent et passent leur vie artistique dans les théâtres de ces petites villes italiennes, entourés toujours d'un auditoire sympathique et caressant, souvent enthousiaste.

Quoiqu'à Oristano même je ne vis nulle évidence d'un climat d'hiver exceptionnellement doux, une excursion aux vergers d'orangers à Milis, dans le voisinage, me prouva que la chaleur solaire y existait hiver comme été et qu'il n'y manquait que la protection contre les vents du Nord en hiver.

Milis est à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest d'Oristano. Pour y arriver il nous fallut rebrousser chemin et parcourir de nouveau, pendant près de deux heures, la route par laquelle nous étions arrivés du nord. Le village est à trois ou quatre kilomètres de cette route, et on y arrive par un chemin vicinal abominable, pavé de grosses pierres inégales. Pour échapper au cahotement effroyable qu'elles occasionnent, il nous fallut descendre et marcher. Les vergers sont au pied d'une petite montagne, allant de l'est à l'ouest, qui donne la protection nécessaire contre les vents du Nord. Un ruisseau abondant, qui ne tarit jamais en été, descend de cette même montagne, passe au milieu et les arrose. Les orangers forment une véritable forêt d'à peu près quatre kilomètres de large sur deux de profondeur. Cette forêt est célèbre depuis des siècles par les oranges qu'elle produit, et qui se répandent dans toute la Sardaigne.

Une grande partie de la forêt appartient au marquis de Boyle, noble Sarde. Ces vergers, protégés par la montagne contre les vents du Nord, sont assez loin de la mer, une dizaine de kilomètres, pour que les vents de mer ne leur arrivent pas. Les orangers n'aiment pas le vent, surtout s'il vient de la mer, mais ils aiment un soleil ardent, en été, et Milis étant exposé en plein au midi, le leur offre. Sous l'influence de ces conditions ils sont aussi florissants que dans les tropiques. Ce qui contribue puissamment à leur bien-être, c'est l'eau que fournit le ruisseau. Cette eau est assez abondante pour qu'on puisse arroser tous les orangers à fond, tous

les quinze jours pendant les chaleurs et les sécheresses de l'été.

Je passai presqu'une journée dans cette admirable forêt qui me rappelait le jardin des Hespérides de la mythologie grecque avec ses arbres couverts de pommes d'or. L'orangerie de Milis est vraiment digne d'être habitée par les nymphes Aglaé, Arethusa et Hesperethusa, les filles d'Atlas. Les arbres sont très-beaux avec des troncs de trente à quatre-vingts centimètres de diamètre près du sol : beaucoup d'entre eux doivent être très-vieux. Ils ne sont pas, toutefois, aussi beaux, comme arbres, que les orangers que j'ai vus à Milianah en Algérie. Ces derniers ne se divisent qu'à un ou deux mètres de la terre, tandis que ceux de Milis se divisent très-bas en deux ou trois branches. Ces branches montent à une hauteur de quatre ou cinq mètres, pour se subdiviser ensuite et former une voûte de verdure composée de petites branches qui produisent les fruits. Cette voûte touffue protége la terre contre l'ardeur du soleil. En effet dans beaucoup d'endroits, il y avait de la mousse aux pieds des arbres, quoique la forêt fût en plein midi.

On me dit que ce système de culture était adopté afin d'entretenir la fraîcheur et l'humidité du sol, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été, et que l'expérience des siècles leur avait démontré que c'était le meilleur. On ne donne jamais du fumier aux orangers, rien que de l'eau ; la terre est une terre d'alluvion profonde. Le jardinier en chef me dit que les arbres venus de graines sont très-exposés à mourir au moment même auquel ils com-

mencent à produire abondamment, d'une maladie qu'il appela *secco*. Les petites branches d'abord, puis les grandes, puis, en quelques années, tout l'arbre, se dessèchent et meurent, sans cause reconnaissable. Il me montra, çà et là, des arbres qui se flétrissaient et mouraient ainsi, au milieu d'arbres sains, tout à fait bien portants. Les arbres malades étaient tous des arbres venus de graines, non greffés. Les arbres bien portants étaient tous greffés. Il en était arrivé à ne jamais planter des arbres non greffés. Je mangeai plusieurs de ces oranges que je trouvai délicieuses.

Au milieu de l'orangerie je trouvai quelques beaux citronniers en plein rapport, les seuls que je vis en Sardaigne. Ils étaient protégés contre les froids d'hiver par la forêt qui les environnait. Sur la rivière de Gênes, depuis Nice jusqu'à San Remo, les citronniers existent en grand nombre, couvrant le versant inférieur des montagnes, du côté de la mer, et cela sans aucune protection. Ils constituent le plus riche rapport agricole de cette partie de la rivière, et quoique plus délicats, quant au froid, ils craignent moins le vent, et surtout le vent de la mer, que les orangers.

L'inspection de la carte du golfe de Gênes en tête de cet ouvrage, montre combien est complète et admirable la protection donnée par les montagnes, contrs les vents du nord, à la rivière de Gênes.

CHAPITRE V

D'ORISTANO A IGLESIAS. — MARAIS. — COSTUMES. — IGLESIAS.

Calma, severa, tacita, compatta,
Ferma in arcione, gravemente incede
La prima squadra, e dietrô al Re s'accampa
In chinse file.....
Agili al corso, aspri alla lotta, adusti
Le maschie fronti all'isolano sole
Seguono i Sardi cacciator.....

CONSTANTINO NIGRA.

(*La Rassegna di Novara.*)

Iglesias est une petite ville de la région montagneuse qui forme le carré sud-ouest de la Sardaigne, région riche en minerais, et déjà fouillée par cinquante mines. Elle en est la capitale, le centre, le point d'appui pour tout ce qui regarde le travail des mines et les fournitures que réclame une population minière nombreuse. Le chemin de fer d'Oristano à Cagliari a un embranchement pour Iglesias qui rejoint la ligne centrale à une trentaine de kilomètres de Cagliari.

En quittant Oristano et en descendant au midi le chemin de fer passe à travers de vastes plaines marécageuses, qui semblent être presqu'au niveau de la mer. Les eaux qui découlent des montagnes qui

ferment ces plaines à l'ouest et à l'est, ne trouvant pas d'écoulement, ou s'écoulant difficilement par la rivière centrale, forment des étangs, des flaques d'eau, des marais. Dans une époque géologique comparativement récente, ces plaines ont dû être au-dessous du niveau de la mer, et la région sud-est de la Sardaigne a dû être une île. Un rehaussement, dû probablement à l'action volcanique qui a laissé tant de traces dans la Sardaigne, a réuni les deux groupes de montagnes, celles de l'est et celles de l'ouest.

Malgré l'état marécageux de la plaine et son insalubrité extrême elle constitue évidemment une propriété dont on commence à s'occuper. Partout où la moindre élévation de terrain rend le drainage possible, on voit des essais sérieux de culture. De grands troupeaux de petits chevaux et de bœufs erraient çà et là, et semblaient accoutumés au bruit du chemin de fer. Ils ne s'enfuyaient pas à notre approche, levant seulement la tête pour nous regarder avec une curiosité paresseuse. Le train s'arrêta à quelques rares villages, encore occupés par leurs habitants, qui n'avaient pas encore pris la fuite pour se réfugier sur les montagnes, car la saison des fièvres n'était pas arrivée (25 avril). A chaque station il y avait une foule de paysans voyageurs, qui semblaient beaucoup apprécier ce nouveau mode de locomotion, et remplissaient les wagons de troisième classe, spacieuses voitures à deux étages, très-aérées, évidemment construites pour les grandes chaleurs. Les wagons de première et de seconde classe étaient les mêmes que chez nous.

Le costume pittoresque de ces paysans donnait aux stations une physionomie étrange.

Dans les villes les Sardes s'habillent comme sur le continent, comme partout, mais dans la campagne ils ont conservé le costume national qui est sombre et sévère pour les hommes. Les femmes, au contraire, affectent les couleurs gaies et portent des ornements et des bijoux. Il y a des différences notables pour les différentes localités de l'île, mais on peut dire qu'en général les hommes portent : un gilet en cuir ou en laine, à bras, qui se croise sur la poitrine et se boutonne jusqu'au cou, une espèce de jupe en laine noire qui descend jusqu'aux genoux, des caleçons de laine ou de linge, et des guêtres en cuir. Les cheveux, presque toujours d'un noir de jais, sont portés longs et flottants, ou ramassés dans un filet. Les femmes, les jours de fêtes, portent des corsages brodés en argent et en or, ouverts en avant, avec des manches à la grecque ; ces corsages, divisés aux côtés, sont mis sur des corsets aussi richement ornés. Les jupons sont larges, raides et plissés. Sur la tête elles portent un petit drap jaune, à bord rouge, qui retient les cheveux, ou un filet comme les hommes.

Peu après avoir quitté la ligne centrale du chemin de fer pour prendre l'embranchement d'Iglesias, nous commençâmes à monter presque imperceptiblement. Les étangs et les marais cessèrent de se montrer de chaque côté, et la terre devint ferme. Aussitôt des villages apparurent et autour d'eux se montrèrent la végétation et les cultures qui indiquent la présence de l'homme et les terrains fer-

tiles dans les régions méditerranéennes, oliviers, amandiers, pêchers, poiriers, vignes, céréales. Les paysans étaient tous vêtus de peaux de mouton, avec le jupon noir national en laine, des caleçons en laine et des guêtres en cuir. Ils étaient évidemment habillés pour le froid non pour la chaleur, et cela quoique nous fussions à la fin d'avril, en plein été pour nous. Mais ils connaissent le danger du plus léger refroidissement, même à cette époque de l'année, et continuent à porter leurs vêtements d'hiver pour l'éviter jusqu'en mai.

J'ai trouvé les mêmes habitudes en Algérie et en Tunisie, en avril et en mai, parmi les Arabes et les Maures. Connaissant le danger des refroidissements ils continuent à porter leurs vêtements d'hiver jusqu'à la fin de mai ou jusqu'au commencement de juin. En cela ils montrent plus de prudence que beaucoup d'entre nous au Nord qui mettons nos vêtements d'été aux premiers beaux jours du printemps.

La population sarde me parut partout belle et vigoureuse si ce n'est dans les endroits décimés par la fièvre. Les hommes sont mâles et bien faits, les femmes brunes, souvent jolies et attrayantes. Probablement que la grande mortalité des enfants en bas âge fait un triage à la mode de Sparte, et ne laisse guère exister que les plus sains, les plus vigoureux, destinés à devenir de beaux hommes, de belles femmes. On dit que les troupes sardes, les chasseurs sardes, sont parmi les meilleures de l'armée italienne. Ils ont beaucoup de courage et d'entrain, sont sobres et forts, de sorte que l'on peut

toujours compter sur eux, et les mettre en avant au moment du danger.

L'étendue de plus en plus considérable des terres cultivées, à mesure que nous nous approchions des montagnes à l'ouest, démontra que nous étions dans le voisinage d'un centre d'activité et de civilisation. En effet Iglesias, située à l'entrée de la région montagneuse où se trouvent les mines, a toute l'apparence de la prospérité qui se rattache à un centre d'affaires important. Comme je l'ai déjà dit, une foule de mines ont été ouvertes depuis une dizaine d'années par des compagnies de diverses nationalités, italienne, française, allemande, anglaise, pour l'extraction des minerais de plomb argentifère, et de calamine ou carbonate de zinc. Beaucoup d'autres ont été concédées et doivent être ouvertes incessamment. Plusieurs de ces compagnies ont de cinq à douze cents ouvriers et leurs mines donnent de très-beaux résultats.

Les minerais de plomb et de zinc sont le plus souvent assez faciles à trouver et à travailler dans cette partie de la Sardaigne, à cause de leur position. La masse des montagnes est formée de schistes siluriens, sur lesquels se trouvent des rochers calcaires secondaires. C'est au point de contact que se trouvent les minerais, et dans beaucoup de cas il suffit, pour les exploiter, de percer le flanc de la montagne à ce point de contact. Les anciens Romains connaissaient les richesses minérales de la Sardaigne, et on trouve les traces de leurs travaux dans beaucoup d'endroits, tant dans les montagnes qui avoisinent Iglesias que dans le nord et l'ouest de l'île.

Aussi beaucoup d'exploitations minières se sont établies, dans ces derniers temps, dans ces régions.

Il y a d'autres compagnies formées pour l'exploitation des forêts. Comme la houille manque en Sardaigne, les travaux des mines se font presque exclusivement au moyen de charbon de bois, ce qui nécessite des coupes considérables, et des routes dans les endroits les plus reculés, pour alimenter les insatiables besoins des fourneaux. Aussi ces forêts, quoique belles et vastes, sont très-menacées dans un avenir peu lointian.

Comme Iglesias est le centre, le point de départ et d'arrivée de presque toute l'activité minière et forestière de la région sud-ouest, elle fournit à tous les besoins matériels de la vie des milliers d'ouvriers qui y travaillent; aussi elle se développe comme une ville d'Amérique. On voit de chaque côté de nouvelles rues, de nouvelles maisons. Les boutiques sont nombreuses et bien garnies, et la population semble bien nourrie, saine et joyeuse. Par sa position elle est presqu'en dehors de l'influence de la malaria, et l'hiver doit y être frais et sain, à en juger par les roses sur les joues des enfants et des femmes. Ces dernières avaient des allures franches, aisées, décidées, qui montraient qu'elles étaient en communication journalière avec la population mâle autour d'elles. Elles ne sont nullement timides et vous regardent en face, tandis que dans le nord, et dans les petites villes, elles ont des manières semi-orientales, détournent les yeux quand on les regarde, et se voilent la bouche et la partie inférieure de la figure comme en Orient.

Je trouvai une auberge, primitive, comme partout, mais passable, tenu par un Napolitain, et occupant le second étage d'une maison dans la rue principale. Mais j'avais une lettre d'introduction pour un compatriote, qui était à la tête de plusieurs mines, et il insista pour que je vinsse m'établir chez lui. Mon nouvel ami avait reçu avis de ma visite, et avait organisé une excursion dans la montagne que j'acceptai avec joie. Comme il n'y avait pas de route carrossable pour arriver aux mines que nous devions visiter, seulement des sentiers pour les chevaux, et comme on y trouve très-peu de provisions de bouche, mon aimable hôte devait envoyer en avant le nécessaire. Pendant qu'il s'occupait à tout préparer pour notre bien-être futur, j'employai l'intervalle à examiner Iglesias et le pays à l'entour.

La ville d'Iglesias a dû autrefois être une ville d'une certaine importance, dominant les plaines au-dessus desquelles elle est placée, à une élévation de deux cents mètres, et fermant l'entrée des montagnes dont elle était pour ainsi dire la clef. On y voit encore les ruines d'un grand château, qui a dû être très-fort. Il occupe un plateau d'une assez grande étendue au-dessus de la ville, qu'il menaçait. Jusqu'à une époque toute récente il n'y avait pas de routes pour pénétrer dans les montagnes, maintenant il y en a plusieurs de très-bonnes, construites pour l'exploitation des mines et des forêts. Il s'en construit d'autres tous les jours dans le même but ; toutes partent d'Iglesias ou y aboutissent.

Les alentours d'Iglesias sont très-frais, verdoyants, fertiles, ou du moins l'étaient au moment de ma visite à la fin d'avril. Il y a beaucoup de vergers remplis d'arbres à fruits : oliviers, amandiers, pêchers, figuiers, vignes, et quelques petits orangers dans des endroits bien abrités. Je trouvai aussi de charmantes promenades, sur les flancs de la montagne dans des sentiers auxquels les haies d'opuntia donnaient une physionomie étrange et très-méridionale ; je me rappellerai toujours un de ces sentiers. Il avait à peu près trois mètres de large, et était bordé de chaque côté d'une haie de figuiers de Barbarie, assez épaisse pour que l'on ne pût voir à travers, assez élevée pour que l'on ne vît que des arbres derrière, et serpentant sur les flancs d'une colline tapissée de gazon. Au milieu des rameaux grotesques des opuntia il y avait un fouillis de plantes grimpantes de cinquante espèces différentes, s'entrelaçant amoureusement entre elles de mille manières, remplissant tous les coins et les recoins, et prêtant à la ramification bizarre des opuntia le charme de leur beauté et de leur floraison.

Ainsi j'y remarquai le liseron, la clématite, la salsepareille, la bryone, le chèvrefeuille, le convolvulus, des pois à vives couleurs, l'asperge, la bourrache, la ciguë, la fumeterre, l'euphorbia, la moutarde, le réséda sauvage, le chrysanthème des blés, le chardon bigarré, la pariétaire, la ferula aspera, le mouron ; tous en fleur. Il n'y avait pas une feuille de lierre ; je présume que la cause en était la nature schistique du terrain, sans élément calcaire. Cet élément semble nécessaire à l'existence du

lierre qui se trouvait ailleurs en abondance dans cette région sur les roches calcaires.

Jamais de la vie je n'ai rien vu de plus gracieux, que ce sentier en Sardaigne. C'était la force nue, laide, épineuse, représentée par les opuntias, rendue belle et poétique par la présence et les étreintes amicales de tout ce qu'il y a de plus frêle et de plus délicat dans le domaine de Flore.

Nous étions au 26 avril, et comme toutes ces plantes étaient en pleine floraison, en comparant cette date avec l'époque de la floraison de ces mêmes plantes au Nord on peut se faire une idée très-exacte de la différence de température et de climat entre un point quelconque du nord de l'Europe et du midi de la Sardaigne ; au moins pour les espèces herbacées, et pour la végétation superficielle.

CHAPITRE VI

EXCURSION DANS LES MONTAGNES. — LES MINES. — AQUA RÉSÉ. — LA FORÊT VIERGE. — PALA GUTTURA. — LES CHEVAUX SARDES.

> ..... Nous descendons sur une plage au fond du golfe de Palma. Cette plage borde une plaine inculte et marécageuse. Du sable blanc, de grands chardons, quelques touffes d'aloès, çà et là quelques buissons d'un arbuste à écorce pâle et grise, dont la feuille ressemble à celle du cèdre, des nuées de chevaux sauvages paissant librement dans ces bruyères, qui viennent en galopant nous reconnaître et nous flairer, et partent ensuite en hennissant, comme des volées de corbeaux ; à un mille de nous des montagnes grises nues avec quelques taches seulement d'une végétation rabougrie sur leurs flancs ; un ciel d'Afrique sur ces cimes calcinées, un vaste silence sur toutes ces campagnes.....
>
> LAMARTINE (*Voyage en Orient*).

Le départ pour les montagnes eut lieu le 27 avril après déjeuner. Nous avions à peu près vingt-cinq kilomètres de route à faire sur de petits chevaux sardes pour arriver à notre destination, les mines de plomb d'Aqua Résé. Le chemin, rien qu'un rude sentier émaillé de grosses pierres, nous conduisit sur les élévations les plus basses des hautes montagnes, à travers une région dénuée d'arbres, mais

couverte de maquis, de ces plantes et de ces arbustes qui viennent d'habitude dans les terrains granitiques, sablonneux et schistiques de la Méditerranée. Mon hôte m'apprit en partant que mon cheval, un petit mais vigoureux étalon, était doux comme un agneau, pourvu qu'on ne le laissât pas s'approcher d'un autre cheval. Dans ce dernier cas il fallait que je fusse sur mes gardes, car il avait un petit défaut de caractère. Il nourrissait une animosité mortelle contre ceux de son espèce; aussi avait-il la mauvaise habitude de se raidir sur son train de derrière et de se précipiter sur eux si on lui en donnait l'occasion, comme sur une proie, leur faisant souvent beaucoup de mal. Aussi ses compagnons d'écurie le craignaient beaucoup. Comme j'avais vu en Corse, ainsi que je l'ai raconté, un étalon attaquer de cette manière ses compagnons de voyage dans la diligence, et comme nous avions manqué y perdre la vie, je devins très-circonspect et me tins, d'abord, à une distance très-respectueuse de mes amis, ne désirant nullement que la scène se répétât moi étant sur son dos.

Le trouvant, toutefois, très-facile à conduire, très-soumis à une main ferme et douce, je devins peu à peu plus rassuré et à la fin tout à fait enthousiaste de ses bonnes qualités. Il fut en effet avec moi, comme on me l'avait annoncé, aussi doux, aussi maniable qu'un agneau, et montra une force et une sûreté de pied qui me remplirent d'admiration. Il montait des précipices escarpés comme le toit d'une maison, il descendait des pentes presque perpendiculaires, tout en grimpant sur et à travers des

amas de grosses pierres comme un écureuil, ou comme un chat de gouttière. On s'accoutume à tout, et quoique d'abord un peu inquiet et effaré, bien avant la fin de la journée j'étais devenu d'une hardiesse à toute épreuve. J'aurais escaladé, je le pense, une falaise à pic, si mon petit cheval l'avait voulu !

Nous fûmes reçus à la mine d'Aqua Résé par le directeur, un ingénieur allemand, qui parlait le français et l'anglais également bien. Il me mit à l'aise de suite par ses manières franches et cordiales, et nous installa dans sa petite maison, construite sur une terrasse, sur la pente de la montagne, près des travaux de la mine. Cette terrasse domine une jolie vallée serpentante qui aboutit à la mer, sur la côte occidentale à quinze kilomètres de là. On y a fait une bonne route avec un petit port au bout pour l'embarquement des minerais. Après dîner il fut question d'examiner les mines, dont les travaux sont très-intéressants.

Ainsi que je l'ai déjà dit, dans la plupart des mines de la Sardaigne on pratique des galeries sur le flanc de la montagne, au point de contact des rochers schistiques et calcaires pour l'extraction des minerais. Comme les filons se trouvent à différentes hauteurs et que l'on pénètre assez profondément dans l'intérieur de la montagne, très-souvent les galeries communiquent entre elles par des puits profonds dont l'ascension se fait par des échelles en bois. Telle était la mine d'Aqua Résé.

Je trouvai notre directeur, un compagnon très-scientifique et instructif, rempli, saturé de connaissances minières. Il était un chimiste et un géologue

scientifique, mais je fus frappé de la direction minière et métallurgique que prenait son esprit dans ces sciences, et cela instinctivement pour ainsi dire. Je compris, encore une fois, comme l'esprit se fortifie et se perfectionne dans toute carrière scientifique par l'assimilation de ce qui y a rapport dans les autres sciences. C'était un homme d'une quarantaine d'années qui avait travaillé aux mines, pratiquement, sur le continent d'Europe, en Asie, et dans d'autres parties du monde. L'étude, me dit-il, était sa grande consolation dans sa vie solitaire, car il vivait à peu près seul pendant huit mois de l'année, au milieu d'une foule d'ouvriers ignorants et souvent hors la loi.

Il avait plusieurs centaines d'hommes sous ses ordres, et comme le salaire des mines était assez élevé pour ces pays, non-seulement ce salaire attirait les Sardes, mais encore des milliers de continentaux. Quelques-uns de ceux-ci étaient honnêtes et laborieux, mais la plupart étaient le rebut des grandes villes de la terre ferme, forcés de s'expatrier pour « le bien de leur pays ». Le seul moyen d'établir une discipline convenable dans un tel troupeau, me dit-il, était d'exiger une obéissance passive et immédiate, et de renvoyer sur-le-champ ceux qui résistaient. Quelquefois il en renvoyait une vingtaine ou plus dans l'heure, sans se soucier de leurs murmures, de leurs regards sombres et de leurs propos menaçants. Sa chambre était un vrai arsenal, les murs étant tapissés de fusils et de revolvers, afin d'être prêt en cas de besoin, nous dit-il en riant.

Dans l'exploitation des mines on fait des contrats avec des entrepreneurs à tant le mètre cube, le prix dépendant de la plus ou moins grande facilité de l'extraction, ainsi que de la qualité des minerais ; les entrepreneurs s'arrangent avec les ouvriers, partageant les recettes dans de certaines proportions. A partir de juin jusqu'en octobre, les mois pendant lesquels l'*intempérie* règne en Sardaigne, on ferme presqu'entièrement les mines, et les directeurs, ainsi que le personnel, ont une vacance de quatre mois qu'ils passent toujours sur le continent. Le minerai est un plomb argentifère assez pur.

Le lendemain nous partîmes après déjeuner, encore une fois à cheval, pour une autre mine, appartenant aux mêmes propriétaires , celle de Pala Guttura , à 25 kilomètres de distance, au milieu des montagnes. Notre chemin nous conduisit d'abord à travers un terrain de même nature que la veille, schistes et roches sablonneuses ; aussi la végétation était la même. Le paysage ressemblait beaucoup à celui des montagnes un peu basses, à contours moelleux, de l'Ecosse; seulement au lieu de bruyères nous avions le « maquis de la Corse », lentisque, cytise, asphodèle, férule, arbutus, bruyère méditerranéenne, et dans les localités humides des cyclamens. Puis apparurent le myrte, la clématite, la salsepareille, le lierre ainsi que les poiriers sauvages semés par les oiseaux, ce qui nous fit voir que des terres calcaires commençaient à se mêler aux schistes. A mesure que la proportion du calcaire augmentait, ces plantes prirent un développement de plus en plus remarquable.

En suivant la route que nous avions à parcourir nous étions obligés tantôt de faire l'ascension de montagnes de quatre à cinq cents mètres d'élévation, tantôt de descendre dans des vallées presque aussi profondes. Dans la première partie de notre route, les flancs des montagnes étaient dénués d'arbres, mais on voyait les tronçons de milliers d'arbres qu'on avait coupés près du sol. Evidemment nous traversions l'emplacement d'une grande forêt récemment détruite.

Il paraît que quelques années auparavant un négociant de Livourne acheta dans cette région plusieurs kilomètres carrés de montagne, couverts de beaux arbres, pour une somme de 350,000 francs, qu'il devait payer par fraction à des époques déterminées. En même temps il avait fait un contrat avec le gouvernement espagnol pour une fourniture de charbon de bois. Tous les paiements étaient aussi espacés à des époques fixées. Avec les sommes ainsi reçues il s'acquitta de ses paiements au gouvernement italien au fur et à mesure qu'ils devenaient dus. Presque sans bourse déliée il gagna aussi un million dans l'affaire, dans l'espace de quelques années!

On peut admirer son énergie et la manière savante et heureuse dont il combina les deux affaires, mais il eut un tort immense, celui d'avoir tout coupé, d'avoir entièrement déboisé la montagne. Le gouvernement italien n'aurait jamais dû le permettre, et ne devrait jamais permettre un tel abus de la possession. Mes compagnons me dirent que dans ce climat les pluies d'hiver sont torrentielles, et que le sol n'étant plus fixé par les racines des

arbres, ou protégé par leurs feuilles, sera nécessairement entraîné dans les ravins. Dans ce cas la montagne, étant ainsi dénudée de la terre qui la couvrait, les rochers apparaîtront à la surface et le pays sera frappé de stérilité.

Une grande partie des montagnes du midi de l'Europe, de l'Espagne, de la Rivière de Gênes, de l'Italie, de la Grèce, ne sont maintenant que des masses rocheuses, dénuées de végétation forestière. On n'y trouve que des arbustes, des arbrisseaux, ou tout au plus le maquis. Cependant dans des temps historiques, ces mêmes montagnes étaient couvertes de belles forêts. Ce changement a eu lieu par suite de dévastations égoïstes et imprévoyantes, comme celle que j'avais sous les yeux.

Le mal est presque irréparable, car les conditions auxquelles ces forêts devaient leur existence ont cessé d'être par suite de l'absence de la terre qui les nourrissait. Il est douteux même qu'on puisse les renouveler, car il est tout à fait possible, presque probable, que la formation de ces forêts remonte à des époques géologiques différentes de la nôtre, à des époques dans lesquelles le climat était plus humide, plus frais, dans la Méditerranée, qu'il ne l'est à présent. Il faudrait planter des essences différentes de celles qu'on a détruites, principalement des ilex. Presque les seuls arbres qui viennent bien aujourd'hui sur les rochers brûlés par le soleil dans la Méditerranée sont le pin maritime, le pin d'Alep, l'ilex et les cyprès. J'ai moi-même essayé beaucoup d'autres cultures forestières à Menton dans ces conditions, mais toujours en vain.

En sortant du territoire de ce Vandal forestier, nous entrâmes dans une région que la hache avait jusqu'alors épargnée, et nous fûmes bientôt au beau milieu de la plus belle forêt que j'aie vue de ma vie dans un pays de montagne. Les arbres étaient presque exclusivement des ilex ou chênes verts et certainement les plus grands, les plus beaux que j'aie rencontrés dans le midi de l'Europe. Beaucoup d'entre eux étaient plus grands et plus beaux que les arbres les plus exceptionnels qu'on voit dans la forêt de Fontainebleau ou dans les plus vieux parcs des grands seigneurs anglais. Dans leurs efforts pour arriver à la lumière, des flancs de la montagne et des vallées, ils s'étaient souvent tordus de manière à prendre les formes les plus fantasques. Dans une gorge ou vallée profonde surtout, le luxe, la force de la végétation étaient plus grands et plus puissants que tout ce que j'avais vu jusque-là dans les autres parties de l'Europe, et me fit revenir à l'esprit les descriptions que l'ai lues des forêts vierges sous les tropiques. Les vignes sauvages, les lierres, les clématites, les chèvrefeuilles, les mûres, les salsepareilles, au lieu d'être de simples plantes grimpantes, étaient devenues des lianes, des cables, qui montaient à 15 ou 20 mètres dans les arbres, se tordant autour des troncs, et pendant de tous côtés.

Je fus tout à fait charmé de voir que l'ami de notre enfance au Nord, la mûre, ne craignait nullement de lutter avec ses rivaux méridionaux. Au contraire, même dans une forêt vierge de la Sardaigne, notre compatriote rivalisait avec eux et montait sur les

arbres avec autant de courage, de vigueur et de force qu'aucun d'eux.

Les rochers étaient en partie calcaires, en partie schistiques, et à chaque pas nous voyions les lierres, la cytise, des fougères, le polypodium vulgare, le filix-mas, l'asplenium adiantum nigrum, l'asplenium trichomanes, le pteris aquilina, sortir des crevasses des rochers. Ces plantes offraient leurs feuilles délicates au vent, qui les agitait doucement, tandis que le sol était émaillé de cyclamens pourpres, aussi nombreux que les paquerettes dans une prairie au Nord. Il doit y avoir des pluies abondantes dans ces vallées, et l'humidité doit y être extrême pendant une grande partie de l'année, car les troncs et les branches de beaucoup de ces beaux arbres étaient recouverts d'une mousse épaisse, et dans cette mousse croissait en abondance le polypodium vulgare.

Au milieu de cette belle vallée il y avait un petit cours d'eau, un beau ruisseau, qui bouillonnait sur son lit pierreux, sautant en cascade de rocher en rocher, absolument comme en Suisse ou en Écosse. Mais l'eau était pure et transparente, non teinte en brun par les bruyères comme dans ce dernier pays. Nous trouvâmes aussi une très-belle et grande amaryllis blanche, indigène du pays. Je voulus en avoir des oignons, mais ils étaient si volumineux que je ne pus m'en charger dans un tel voyage. Le lierre était si abondant que souvent il tapissait toute la surface de hauts rochers.

Pala Guttura, où nous arrivâmes dans l'après-midi, reproduit Aqua Résé, mais la position en est

encore plus pittoresque, plus sauvage, tout au sein de montagnes couvertes de forêts. Les galeries qui conduisent à la mine sont aussi sur les flancs de la montagne, et la maison du directeur est aussi sur une terrasse voisine. Elle ressemblait à un rendez-vous de chasse dans les montagnes de l'Écosse. A quelques mètres de là une source abondante d'eau cristalline, pure et fraîche, sort de la montagne, et se précipite en bouillonnant, dans un ravin profond qu'elle a creusé. Les bords de ce ravin étaient couverts d'arbustes et de plantes grimpantes qui devaient à la source leur végétation puissante. Cette source est très-précieuse pour tout le pays d'alentour, car la bonne eau fait défaut dans cette partie de la Sardaigne, ce qui est probablement dû à la nature poreuse, schistique du terrain. A cette mine le sous-directeur était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, fils d'un comte italien, et appartenant à une des premières familles de la noblesse vénitienne. Au lieu de vivre sur les rentes de son père dans la paresse, il s'était bravement mis à l'œuvre. Sa présence dans une telle entreprise me sembla de bon augure pour « l'Italia-unita ».

A Pala Guttura j'appris qu'une grande partie de la forêt que nous venions de traverser venait d'être achetée par les propriétaires de la mine afin de fabriquer le charbon de bois que réclamaient les travaux. On avait payé deux cent mille francs pour plusieurs centaines d'hectares de montagne et de forêt, dont une partie située dans la vallée à nos pieds était susceptible de culture.

Jusqu'à tout récemment les communes en Sar-

daigne possédaient en commun de grandes étendues du pays, qu'elles utilisaient peu ou point. Le gouvernement depuis quelque temps exproprie ces communes, leur donnant une somme presque nominale pour leurs droits; puis il met en vente les propriétés ainsi saisies. Ces ventes ont lieu tous les six mois, et se font le plus souvent à des prix presque nominaux. Par suite il y a de grandes fortunes à faire en Sardaigne, sans aller en Amérique ou en Australie.

Il y a, toutefois, des conditions attachées à l'achat de ces terrains communaux qui éloignent beaucoup d'acheteurs. D'abord il faut, à partir du moment de la prise de possession, payer des taxes gouvernementales et locales qui obligent l'acheteur à faire valoir son bien, car autrement ces taxes seraient ruineuses; en outre, l'achat ne donne pas la possession des minéraux qui peuvent se trouver dans les terrains achetés. Toute personne qui découvre une mine peut en demander la concession aux autorités, et la concession accordée, elle peut, moyennant indemnité, déposséder le propriétaire du terrain dans l'étendue nécessaire pour les travaux de la mine. Dans ces travaux des mines on se sert presque exclusivement de dynamite comme matière explosive, au lieu de poudre.

Le lendemain, nous retournâmes à Iglesias, à travers la forêt et la montagne, par une autre route que celle qui nous y avait conduit, mais tout aussi belle, tout aussi pittoresque. Grâce à la souplesse et aux jarrets d'acier de nos petits chevaux sardes, nous fîmes encore une fois un voyage qui

m'aurait semblé impossible trois jours auparavant, des ascensions presque à pic, des descentes presque perpendiculaires, et des courses au fond des ravins, au milieu de rochers sur lesquels il fallait grimper comme des écureuils. Par suite de l'hospitalité de mon aimable hôte je pus ainsi pénétrer dans le centre d'une des régions les plus sauvages et les plus grandioses de la Sardaigne, dans une région presque inaccessible aux touristes ordinaires. Je n'y vis ni villages, ni habitations, ni population, si ce n'est aux alentours des mines en exploitation. On me dit qu'il y avait des villages, mais sans ressources pour les voyageurs, ne leur offrant que les cabanes et les maisons des indigènes. Il paraît qu'il en est ainsi partout, en Sardaigne, dans les parties montagneuses et boisées. On ne peut guère y pénétrer qu'à cheval avec un guide, et il faut être préparé à se contenter, en chasseur, d'un abri quelconque, et même à coucher à la belle étoile, en cas de besoin. Ces forêts de montagne fourmillent de gros et de petit gibier, sangliers et cerfs, perdrix et lièvres.

On me parla beaucoup d'un grand seigneur anglais qui arrivait dans un beau yacht à vapeur, avec une compagnie choisie, l'amarrait sur la côte, dans les petites baies, chassait toute la journée et s'en retournait le soir dîner et coucher à bord de son vaisseau. C'est le bel idéal de la chasse en Sardaigne, et ces messieurs ont dû passer quelques semaines très-agréables, dans les forêts le jour, à bord d'un grand yacht la nuit, avec tout le confort et même le luxe de la civilisation moderne.

Avant de les quitter, mes amis d'Iglesias donnèrent un pique-nique en mon honneur, sur le bord de la mer, à une dizaine de kilomètres de la ville. La nappe fut mise au milieu de rochers battus par les flots, dans une baie sauvage qui ressemblait à celle de Palma, que décrit Lamartine, et dont elle n'est pas très-loin. Tout en buvant le champagne et en mangeant les bonnes choses que notre aimable hôtesse avait préparées pendant notre absence, à la montagne, je fus vivement frappé des contrastes qui s'offraient à l'esprit. D'une part, un dîner parisien et de joyeux et aimables compagnons, autour d'un rocher couvert d'une nappe blanche qui nous servait de table ; de l'autre, la nature nue, aride, mais grandiose, d'une plage perdue de la Sardaigne ; tandis que, s'étendant jusqu'à l'horizon, était la grande mer, dont les vagues venaient, en grondant, déferler à nos pieds.

CHAPITRE VII

D'IGLESIAS A CAGLIARI. — LA VILLE DE CAGLIARI. — LE JARDIN PUBLIC. — CLIMAT DE LA SARDAIGNE. ÉTAT SOCIAL. — PRODUITS. — AVENIR.

> Sortis du golfe de Palma par une mer miroitée et plane, — léger souffle d'ouest, à peine suffisant pour sécher la rosée de la nuit qui brille sur les rameaux découpés des lentisques, seule verdure de ces côtes déjà africaines : — en pleine mer, journée silencieuse, douce brise qui nous fait filer six à sept nœuds par heure ; belle soirée ; nuit étincelante ; — la mer dort aussi.
>
> LAMARTINE (*Voyage en Orient*).

Le lendemain je pris congé, à regret, de mes hôtes, à l'aimable réception desquels je devais tant, et je partis en chemin de fer pour Cagliari. Nous retrouvâmes bientôt la grande ligne, que nous avions quittée huit jours auparavant pour monter à Iglesias. Après avoir passé à travers des plaines basses, marécageuses et peu cultivées, après avoir cotoyé les rives d'un grand lac, sur les bords desquels se tenaient immobiles de grands flamingos rouges venus de l'Afrique, nous arrivâmes à Cagliari.

Cagliari est une assez belle ville, dans une position magnifique, posée sur un rocher à soixante mètres au-dessus de la mer. Elle n'est pas aussi malsaine

qu'Oristano quoique environnée d'étangs et de lacs ; mais ces étangs, ces lacs, étant remplis d'eau de mer, sont salés. Aussi ils ne semblent pas engendrer la malaria, les fièvres, comme les lacs d'eau douce. Quelques jours plus tard je trouvai Tunis dans les mêmes conditions, entre deux lacs d'eau salée, et on ne s'y plaignait pas de la malaria.

La différence est frappante, sous le rapport de la salubrité, entre les plaines basses et marécageuses qui s'étendent autour et au sud d'Oristano, souvent inondées par les rivières l'hiver, et les plaines également basses près de Cagliari, exposées aux invasions de la mer. Dans les premières, la malaria, « l'intempérie », comme on appelle la fièvre d'accès, en Sardaigne, sévit avec intensité sous les formes les plus graves ; dans les secondes, elle est beaucoup moins fréquente et moins funeste.

Cette fièvre est plus intense, plus grave en Sardaigne qu'en Italie et qu'en Corse, et se prolonge davantage en automne. Ainsi elle dure jusqu'au milieu ou jusqu'à la fin de novembre, au lieu de cesser en octobre comme dans ces derniers pays. Elle est surtout à redouter pour les étrangers, quoique les indigènes en souffrent aussi, s'ils restent dans les régions réputées malsaines.

Les habitants du pays observent pendant l'été les mêmes règles qu'en Corse. Ils ne sortent qu'une heure après le lever du soleil, ils rentrent avant son coucher, et, pendant les grandes chaleurs de l'été, ils font une sieste au milieu du jour. Tous ceux qui le peuvent quittent les plaines, en juin, et se réfugient sur les montagnes.

Quoiqu'à plus de 200 kilomètres au sud de Sassari, et seulement à 200 kilomètres de l'Afrique la végétation n'était pas plus avancée à Cagliari, et n'avait pas un cachet plus tropical, qu'au nord de la Sardaigne. Un vent du nord-ouest souffla pendant tout le temps de mon séjour, du 1er au 3 mai, et la température était fraîche et agréable. On me dit que presque toujours, pendant l'hiver et le printemps, le vent souffle du nord-est ou du nord-ouest. Traversant les plaines centrales de la Sardaigne, ces vents refroidissent sensiblement l'atmosphère.

Par suite de ces conditions météorologiques, malgré la position méridionale de Cagliari, l'air y est frais, quelquefois froid en hiver. Il est en même temps humide, les vents du Nord passant sur une certaine étendue de mer pour arriver en Sardaigne; ainsi s'explique l'état de la végétation. Pendant mon séjour le thermomètre descendait chaque nuit au-dessous de 15 degrés centigrades et ne montait pas au-dessus de 20° à l'ombre, pendant la journée. Mais on me dit, toutefois, que si le vent tournait au sud, ce qu'il pouvait faire d'un jour à l'autre, la chaleur deviendrait très-grande. En juillet et en août elle monte jusqu'à 35° et 38°. La chaleur des rayons solaires est alors très-forte, tout à fait insupportable sans ombrelle. Elle se fait sentir la nuit aussi bien que le jour.

J'examinai avec beaucoup d'attention le jardin public, situé au-dessus des remparts, dans une position très-abritée. Il est planté d'arbres et d'arbustes non décidus, rustiques ou à moitié rusti-

ques, dans le midi de l'Europe : chêne ilex, chêne liége, euonymus japonica, justicia arborea, buis, magnolia. Il y avait aussi des schinus Mulli, ailanthus, populus alba, cytise, acacia pseudo-robinia, ficus elastica. Il y avait une douzaine de petits orangers, d'un mètre de haut, dans un coin bien chaud, protégés par une haie d'euonymus. Ces orangers, malgré ces soins, étaient à moitié morts ; les extrémités de beaucoup des branches étaient tout à fait desséchées. Étant sur les remparts, et plongeant le regard dans la ville au-dessous de moi, je vis d'assez beaux orangers dans des jardins au milieu de cours intérieures, entourés de maisons, protégés par elles et par des murs de 7 à 8 mètres d'élévation. Ces orangers, évidemment, avaient besoin d'une protection de ce genre contre les vents du Nord qui traversent le centre de l'île en hiver. Ainsi, dans la partie méridionale de la Méditerranée, à 200 kilomètres seulement de la côte de l'Afrique, pour vivre et prospérer, il fallait qu'ils fussent plantés dans des espèces de puits.

Cagliari a toute l'apparence d'une petite capitale. La ville commence au bord de la mer, au fond d'une belle baie, et monte par une pente assez rapide jusqu'au rocher dont nous avons parlé. Ce rocher, élevé à soixante mètres au-dessus de la mer, est couronné par un plateau inégal, et circonscrit par un mur épais, construit par les Pisans.

Il y a trois quartiers ou faubourgs à Cagliari, celui du bord de la mer, habité par les marins et ceux qui fournissent à leurs besoins ; celui qui est intermédiaire, entre la basse et la haute ville, habité

par le commerce; et celui de la haute ville, habité par l'aristocratie et par le gouvernement. Dans la haute ou ancienne ville, la ville fortifiée du moyen âge, on trouve une belle cathédrale, l'archevêché, l'université, le musée, le palais du gouvernement, la citadelle et beaucoup de belles et anciennes maisons appartenant aux familles nobles de la Sardaigne.

Du haut de la citadelle on a une vue magnifique. Au nord, les plaines centrales, ou campidani, que traverse le chemin de fer. Au nord-ouest, les montagnes des pays de Sulcis et d'Iglesias que nous venions de parcourir, au nord-est les belles et hautes montagnes qui occupent l'est de la Sardaigne. Au-dessous du plateau, s'étendant à l'est, au nord, à l'ouest, sont de grands étangs ou lacs salés, sur les rives desquels on distingue de nombreux villages. Au sud, la pleine mer s'étendant jusqu'à l'Afrique. Au bord de ces lacs, à l'ouest, on voit des salines nombreuses en pleine activité avec de grands amas de sel blanc sur les bords.

Il y a du mouvement, de la vie à Cagliari. Les rues sont éclairées au gaz et l'eau pure est abondante. Elle a été amenée, de bien loin dans les montagnes. Ces améliorations sont dues à des compagnies anglaises venues jusqu'au fond de la Méditerranée chercher un emploi pour leurs capitaux. Elles en tirent, me dit-on, de beaux profits, et les méritent.

La population de Cagliari me sembla saine, et portait l'empreinte d'un certain bien-être. Le type

des physionomies était très-espagnol, presque mauresque. On voyait qu'il devait y avoir eu bien des mélanges avec les races les plus méridionales du bassin de la Méditerranée.

La Sardaigne, tout comme la Corse, a été en partie occupée, colonisée par toutes les races qui ont dominé dans la Méditerranée. Les Sardes anciens étaient une race très-composée, formée d'origines celte et ibérienne, avec un mélange de races grecque, étrusque, carthaginoise et romaine. Plus tard les Pisans et les Espagnols s'établirent dans les villes de la côte et dans les plaines, et refoulèrent les anciens habitants dans les montagnes.

Le langage se ressent de ces origines diverses. Dans les villes on parle l'italien moderne, qui est aussi la langue du gouvernement et des classes qui ont de l'éducation. Dans les campagnes la langue nationale est un dialecte du vieux Romanée, évidemment dérivé du latin, avec un mélange de mots grecs, arabes et espagnols. A Alghero on parle encore catalan, les habitants étant les descendants d'une colonie catalane, fondée par Pierre d'Aragon en 1355.

Les costumes sont moins sombres, plus pittoresques à Cagliari, et dans le sud de l'île en général, que dans le nord. Un des jours passés à Cagliari se trouva être un dimanche, ce qui me donna l'occasion de voir les costumes des habitants des villages à l'entour. Beaucoup de femmes étaient très-décorées, portant des vestes de satin, avec des broderies en or et de nombreux bijoux. Le costume des

hommes s'éloignait aussi de la sombre sévérité du Nord, se rapprochant du costume espagnol.

Mon but principal dans ce voyage en Sardaigne était l'étude du climat interprété par la végétation. Je voulais ajouter un fleuron de plus à mon grand ouvrage sur la Méditerranée, et augmenter le nombre de nos stations d'hiver. La Sardaigne étant beaucoup plus au midi que la rivière de Gênes, et même que la Corse, je m'attendais à trouver quelque localité favorisée de la nature et encore inconnue, où l'hiver serait plus doux que dans ces pays. Je pensais que, peut-être, Cagliari, tournée au midi, au fond d'une baie qui n'est ouverte qu'au sud, pouvait bien offrir un eldorado de ce genre. Mais il n'en fut rien; je ne trouvai aucune région qui puisse être comparée à Monaco, à Menton, à Saint-Remo sur la terre ferme, ou à Ajaccio en Corse.

Comme je l'ai déjà expliqué, les montagnes de la Sardaigne se dirigeant du nord au sud, et non de l'est à l'ouest, et n'étant pas très-hautes, protégent très-incomplétement la Sardaigne contre les vents du Nord. Les montagnes aussi occupant principalement les parties latérales de l'île, les régions occidentales et orientales, laissent entre elles des plaines élevées au nord, basses au sud, qui forment une espèce de lit pour les vents du Nord.

La végétation des forêts, dans les régions montagneuses, prouve que ces vents, quoique continentaux, sont humides aussi bien que frais. Ce fait météorologique s'explique par le long trajet maritime qu'ils font à la surface de la mer avant d'ar-

river à la Sardaigne. Il y a probablement en Sardaigne bien des pays, bien des coins, des vallées, abrités, protégés contre le Nord par des montagnes se dirigeant de l'ouest à l'est, dans lesquels l'hiver est doux et radieux ; mais ces localités exceptionnelles sont encore inconnues, et, si elles existent, elles sont à peu près inaccessibles pour les malades.

Pour les touristes, toutefois, quand les vents frais de l'hiver ont cessé, avant la venue des grandes chaleurs de l'été, aux mois d'avril et de mai, toute la Sardaigne est saine et accessible, soit en voiture pour les routes, soit à cheval avec un guide pour les montagnes. Quiconque veut voyager ainsi dans l'intérieur doit se prémunir, avant de quitter Sassari, Cagliari ou Oristano, d'introductions pour les autorités civiles et militaires des régions à visiter, à moins d'avoir des amis aimables dans les mines, tels que ceux que j'eus la bonne fortune de trouver. De telles précautions ne sont pas nécessaires si l'on traverse seulement l'île, de Sassari à Cagliari par le chemin de fer et la grande route. Ce voyage, comme nous l'avons vu, n'offre aucune difficulté.

D'ici à quelques années ce parcours deviendra une des grandes routes pour les voyageurs qui veulent arriver à Naples, à Palerme et à Tunis, dont Cagliari n'est séparé que par quatorze heures de mer. Quand le chemin de fer corse de Bastia à Bonifacio sera fait, il n'y aura que vingt heures de mer par cette route entre Livourne et les villes que j'ai nommées, plus un voyage très-intéressant à travers les deux îles. Cette route pittoresque atti-

rera sans aucun doute un grand nombre de voyageurs, surtout ceux qui craignent la mer; ce qui serait un grand avantage pour les pays traversés.

Quand ce moment arrivera, et il ne peut être loin, une partie du peuple des touristes, des voyageurs, descendant du nord de l'Europe au midi, à la recherche de l'inconnu, du pittoresque et de la végétation sous-tropicale de la Méditerranée, se précipitera avec joie sur la Corse et la Sardaigne, pour passer de là dans l'Italie méridionale, la Sicile, Malte, la Tunisie et même l'Algérie. Ces belles îles deviendront alors un grand chemin, et seront fouillées dans tous les sens par de nombreux voyageurs qui apporteront avec eux les idées, la fiévreuse activité et l'argent des peuples du Nord.

Déjà la Corse est prête à les recevoir. Il y a des routes partout et la sécurité la plus complète y règne. Dans ce pays, il y a quelques années, les hautes montagnes étaient occupées militairement par des centaines de bandits; maintenant il n'y en a peut-être plus un seul, et on peut s'y promener du nord au sud, de l'est à l'ouest, un sac d'argent à la main, avec plus de sécurité que dans le département de la Seine. Ce changement est dû à l'action d'un gouvernement sage et ferme, et surtout à l'application sans miséricorde de la loi draconienne dite du recel, dont j'ai parlé en décrivant la Corse. Les brigands qui occupent la montagne, en Sardaigne, en Sicile, en Italie, en Espagne, en Grèce, ont des parents qui sont leurs amis, leurs espions, leurs fournisseurs. Sans ces alliés dans la popula-

tion ils ne pourraient pas tenir un mois à la montagne. Une fois les alliés en prison, ils sont bien obligés de se rendre.

Le brigandage est le fléau du midi de l'Europe, et surtout des pays occupés par les races latine et grecque. Son existence, à l'état d'institution florissante, est évidemment due à la douceur des mœurs privées de ces peuples. Ils faiblissent quand il faut exercer une rigueur salutaire et nécessaire envers des criminels qui ruinent leur pays. Dans les conditions de civilisation qui règnent dans ces pays l'institution du jury, pour tous les cas sans exception, est une amère dérision.

Ni les jurés ni le juge n'osent condamner à mort les criminels les plus odieux, les plus souillés, puisque il y va pour eux de la vie, puisqu'ils savent que s'ils le font ils seront assassinés, eux, leur femme ou leurs enfants.

Si nous-mêmes, étant appelé à juger un criminel quelconque, nous savions que notre mort ou celle de ceux qui nous sont le plus chers dût suivre l'exécution de notre devoir, nous ferions comme eux, nous trouverions des « circonstances atténuantes », pour le moins. La loi, dans ces pays, ne protége, de fait, ni les jurés ni le juge, contre la vengeance des assassins amis de l'incriminé.

Il faudrait que les brigands, pris les armes à la main, fussent partout soumis à une cour prévôtale, militaire, qu'on les jugeât et qu'on les exécutât sur place. Il faudrait que tous les proches parents des brigands fussent mis en prison, comme on l'a fait en Corse, pour le banditisme, jusqu'à ce que les bri-

gands se rendissent ou fussent pris. Il faudrait que tous ceux qui sont convaincus d'avoir menacé juges ou jurés fussent envoyés aux galères à perpétuité. En un mot il faudrait faire trève à la sentimentale philanthropie qui semble dominer l'époque actuelle et sévir sur la classe criminelle, sur la classe qui fait métier de crime. Ceux qui la composent ont, pour la plupart, subi déjà maintes condamnations; ce sont des bêtes venimeuses qu'on devrait traiter comme telles.

Je parle de cette question en connaissance de cause, car j'ai parcouru pendant de nombreuses années les îles et les rives de la Méditerranée, et partout où j'ai rencontré le brigandage, j'ai trouvé un arrêt dans le développement social, j'ai trouvé les populations agglomérées dans les villes, pauvres, presque sans ressources, les campagnes presque désertes, l'agriculture presque abandonnée, le commerce presque détruit. Comment ceux qui en ont le moyen peuvent-ils cultiver les terres qui leur appartiennent, et à plus forte raison acheter celles qui sont incultes, les défricher, les cultiver, s'ils courent risque à chaque moment d'être volés, rançonnés, assassinés par les brigands, en ligue avec leurs propres ouvriers, avec toute la population des campagnes ?

Il y a quelques années, je fis le voyage de Brindisi à Athènes avec un négociant grec, né à Athènes, qui revenait de l'Inde où il avait passé vingt ans de sa vie et avait amassé une très-belle fortune. Il voulait, me disait-il, acheter une propriété près d'Athènes et aider de sa fortune et de sa personne

à la régénération de son pays. Son esprit était rempli d'idées patriotiques et pratiques dont il me parlait chaque jour. A Athènes, je le voyais tous les jours, et je m'aperçus que de jour en jour sa physionomie s'assombrissait.

Au bout d'une huitaine, quand nous nous quittâmes, il me dit que tous ses projets s'étaient écroulés devant « le brigandage ». A quoi bon acheter une propriété foncière pour la faire valoir quand on ne pouvait quitter la ville sans escorte, sans courir le risque d'être pris, d'être emmené à la montagne pour y être égorgé, à moins de payer une rançon qui vous rendait pauvre pour le reste de la vie ?

Du reste, mon ami avait de lugubres souvenirs dans sa famille. Il me montra, à l'entrée de la ville, la maison où, trente ans auparavant, son père avait été assassiné, la nuit, par des brigands.

Dans l'hôtel où je demeurai, à Athènes, il y avait à l'entrée un grand placard émanant du ministère de l'Intérieur par lequel les voyageurs étaient priés de ne pas sortir de la ville sans une escorte de soldats, que pour obtenir, il fallait s'adresser au ministère ! Un jour, il y eut une grande agitation autour du palais du roi, un grand mouvement de soldats et de messagers. J'appris que le roi et la reine avec leurs enfants étaient partis sans escorte, à l'improviste, en calèche, pour une excursion dans les environs, que l'on craignait que les brigands ne les prissent, et que l'on allait faire partir une escouade de soldats pour les protéger.

L'explication de cet état de choses est que les

brigands arrêtés sont jugés par des juges et des jurés qui n'osent les condamner, crainte d'être eux-mêmes assassinés. Aussi on peut dire que la Grèce est entre les mains des brigands, que le progrès et la civilisation y sont impossibles, et le seront tant qu'on n'aura pas soustrait ce pays à une législation inefficace, tant qu'on n'aura pas suspendu le jury et soumis les brigrands à l'action d'une cour prévôtale composée des officiers qui les ont pris, et installée sur le champ de combat même. Quand ces messieurs se verront impitoyablement fusillés aussitôt pris, leur manière d'agir changera, leur audace disparaîtra et leur nombre diminuera ; mais pas avant. Alors, la sécurité publique reviendra et avec elle le bien-être social.

Il y a quelques années je me trouvai à Palerme en Sicile, et je voulus visiter l'intérieur du pays. Je fis tous mes préparatifs dans ce but et j'étais prêt à partir avec quelques amis, lorsque le consul anglais me supplia de ne pas le faire. « Un jeune homme, me dit-il, pourrait encore s'en tirer, mais les brigands qui fourmillent partout prendraient, certainement, un homme de votre âge, en vue de la rançon. Soyez prudent et restez dans les villes du littoral. » Je le fis, mais ce conseil sage et nécessaire a empêché des centaines de personnes, que j'y aurais dirigées, de parcourir la Sicile.

Ce beau pays est à présent dans une position encore plus triste que dans ce temps-là, grâce au brigandage organisé et au secours que lui prête la nouvelle confrérie criminelle de la *Mafia*. Les lois sont tout à fait inefficaces, car les jurés n'osent con-

damner, et le ridicule de l'institution du jury, dans un pays si désorganisé, saute aux yeux. Tout progrès y est impossible, et la Sicile recule au lieu d'avancer dans l'échelle sociale.

Dans l'année 1872 je me suis trouvé à Smyrne, et je fis le voyage d'Ephèse pour voir ses ruines célèbres. Ephèse est à une centaine de kilomètres de Smyrne, et on y arrive par un chemin de fer qui traverse d'immenses plaines fertiles mais nues, désertes. C'est à peine s'il y a quelques misérables villages, épars, sur le parcours du chemin de fer. Je demandai comment il se faisait que, dans le voisinage immédiat d'une grande ville commerçante de plus de cent mille âmes, toutes ces belles plaines restassent sans culture ?

On me répondit qu'il y avait deux causes, la malaria et le brigandage, surtout le brigandage. Il paraît que dans ce pays les brigands restent dans les montagnes, et descendent comme des oiseaux de proie sur les plaines, emportant les voyageurs et les colons, et leur faisant payer une rançon énorme pour les rendre à la liberté. Mon interlocuteur, un médecin anglais, établi à Smyrne depuis trente ans, avait été pris lui-même quelques années auparavant, en allant voir un malade. Il fut retenu plusieurs jours dans la montagne, par les brigands, et ne regagna la liberté qu'après avoir payé une forte rançon. Il me conseilla de ne pas me risquer même dans les environs de Smyrne, ou loin d'une station du chemin de fer, à moins d'être bien entouré !

Les habitants de ces pays vivent comme vivent les habitants des villages hindous, lorsqu'il y a un

tigre mangeur d'hommes dans la forêt voisine. Les tigres qui ont une fois goûté la chair humaine la trouvent tellement de leur goût qu'ils n'en veulent pas d'autres. Aussi ils se tiennent à l'affût, près des puits, cachés dans les broussailles de la forêt (jungle) et mangent tous ceux qui s'aventurent seuls hors de l'enceinte des maisons, enfants, femmes, vieillards. Les pauvres villageois, doux et pacifiques, se laissent souvent manger pendant des mois, n'osant vaquer à leurs travaux agricoles, chercher de l'eau au puits, ou laver leur linge hors du village. A la fin, lorsque peut-être une cinquantaine des leurs y ont passé, le courage du désespoir les saisit, ils font une battue et se débarrassent de leur ennemi, ou s'il y a des chasseurs européens dans le voisinage, ils s'adressent à eux. Alors « le pauvre tigre » est lui-même assassiné à son tour. Les villageois hindous ne peuvent pas faire comme les paysans des pays méditerranéens dont je parle; acheter la paix en devenant l'ami, l'allié de leur persécuteur.

Il est de toute évidence que l'homme n'a pas ses dents carnassières pour rien, qu'il ressemble beaucoup au tigre mangeur d'hommes de l'Inde. Une fois qu'il a goûté la chair humaine, une fois qu'il a commencé à assassiner, à faire le brigand, il y prend goût, il trouve comme le tigre, que la proie humaine est facile à détruire. Il perd tout caractère humain, continue dans la voie qu'il s'est ouverte, et assassine, tue, fait en un mot comme le tigre.

L'histoire des classes criminelles est là pour en

faire preuve. Ceux qui en font partie se réforment peu ou point par la religion, et continuent à enfreindre les lois divines et humaines, surtout s'ils ont l'espoir d'échapper à ces dernières. Ils deviennent des animaux féroces, des « mangeurs d'hommes ». La société doit les écraser du talon, s'en débarrasser non par vengeance, non pour exemple, car la vengeance nous est défendue, et l'exemple est impuissant; mais tout bonnement pour débarrasser la société d'une gente malfaisante, toujours prête à recommencer, toujours prête à lui faire une guerre à mort.

La miséricorde, la pitié qu'on a manifestées pour eux dans ces temps-ci est une erreur, une théorie sentimentale qui tourne à la destruction de la société elle-même, comme je viens de le démontrer. On voit en Corse ce qu'un gouvernement sage, ferme et implacable a fait. Sa sévérité même a été de la douceur, car elle a délivré le pays du crime. Le meurtre et l'assassinat, qui y régnaient en maîtres, il y a quelques années, ont disparu. La population a retrouvé des mœurs paisibles et humaines, la sécurité règne partout et la prospérité générale du pays commence à se développer.

Quoiqu'il y ait des brigands en Sardaigne, ils ne sont plus cependant aussi nombreux, autant à craindre, que dans l'ancien royaume de Naples, ou dans la Sicile. L'ouverture des mines, les travaux qui s'y font par des masses d'ouvriers dont on exige une obéissance et une discipline sévères, tout a contribué à tranquilliser le pays. Néanmoins tant qu'on aura à voyager la nuit, comme je le fis, entre

deux des principales villes de l'île, avec deux gendarmes en tête de la diligence, le fusil au bras, il sera difficile de persuader aux étrangers que le pays est tout à fait tranquille et sûr. La vue de ces gendarmes, chevauchant devant la diligence, refroidit singulièrement l'amour du pittoresque, et le désir qu'on peut avoir de fouiller les montagnes, les vallées pour jouir des beautés cachées du pays. Du moins ce fut l'effet que notre bonne escorte produisit sur moi. J'étais arrivé en Sardaigne avec des idées de voyage aventureux dans la tête, mais ces idées s'évanouirent de suite au contact des susdits gendarmes. La grande route avec messieurs les militaires me parut préférable à la montagne et aux forêts sans eux. Aussi, n'eussent été mes amis des mines d'Iglesias, je n'aurais vu que les grandes lignes de communication.

Dans les voyages, il n'y a pas d'étude plus intéressante que celle des causes qui produisent ou détruisent la prospérité des pays que l'on examine. Ainsi dans la Corse, la Sardaigne, la Sicile, il y a toutes les conditions matérielles qui peuvent donner à un pays une prospérité sans limite, la prospérité dont elles jouissaient il y a deux mille ans, du temps des Romains. Elles ont des terres fertiles, un climat propice à tous les travaux agricoles, des communications maritimes nombreuses et faciles avec les grands centres de population, d'industrie et de capital de l'Europe moderne, des routes carrossables centrales, dont le nombre augmente tous les jours, et, comme îles, elles ont une frontière maritime qui rend la police possible, même facile.

Toutes ces conditions matérielles de prospérité disparaissent devant le fléau du brigandage et devant l'insécurité publique, qui en est la suite nécessaire, inévitable. La Sardaigne fait depuis longtemps des efforts louables pour s'en débarrasser, imitant en cela l'exemple de la Corse, mais jusqu'à présent elle n'en est pas complétement venue à bout. Il faut espérer que peu à peu la nation italienne ouvrira les yeux, et comprendra que la mansuétude qu'elle montre envers les brigands est une miséricorde mal placée, une charité chrétienne mal dirigée, et imitera la France dans l'emploi des moyens qui ont si bien réussi à cette dernière.

Le gouvernement italien n'arrivera au même résultat que quand il aura le courage de mettre terme à l'intimidation exercée sur le jury en le suspendant, et en faisant exécuter des lois sévères, sans miséricorde aucune. Il faut que les criminels comprennent qu'il n'y a pas d'issue pour échapper à la loi, que le châtiment de leurs crimes sera sûr et inévitable, qu'il n'y aura pas de juges ou de jurés pusillanimes ou bienveillants, qui, grâce aux circonstances atténuantes, les feront échapper au châtiment. Car avec la prison il y a toujours la chance de s'échapper.

En Sardaigne, la grande propriété existe encore. Beaucoup de familles nobles possèdent encore de grands biens, qu'elles font peu ou point valoir. D'un autre côté les communes, comme je l'ai dit, possédaient de grandes étendues du pays, qui étaient pour ainsi dire soustraites à l'agriculture. Les habitants vivaient en partie sur ces terres communales, comme

les tribus arabes de l'Algérie, avant l'occupation française, vivaient sur les régions qu'elles revendiquaient. Ces tribus cultivaient en commun chaque année quelques parcelles de terre arable dans les vallées pour avoir du blé, et faisaient paître leurs troupeaux, selon les saisons, sur les montagnes ou dans les plaines.

Quand la vie est ainsi organisée, il faut une vaste étendue de pays pour nourrir un petit nombre d'individus, et la civilisation ne marche pas. La vie reste oisive, contemplative, comme chez les Arabes en Afrique. Les biens communaux une fois vendus, en Sardaigne, il faudra bien que les habitants se réveillent, et travaillen sérieusement afin de ne pas mourir de faim.

En France, la population tend, comme en Sardaigne, à diminuer plutôt qu'à augmenter, mais par suite de causes toute différentes de celles qui règnent en Sardaigne. Cette diminution semble se rattacher, en France, à la prospérité même des classes agricoles, ainsi qu'à l'influence des lois sur l'hérédité, lois qui divisent la propriété entre les enfants, à la mort des parents. Ces lois ont peu à peu morcelé la propriété, rendant la masse des paysans petits propriétaires. Comme ils sont industrieux et économes ils sont arrivés à une certaine aisance, dans le plus grand nombre des départements; mais cette aisance même les porte à diminuer leur famille. S'ils avaient beaucoup d'enfants, la part que fait la loi à chacun ne lui donnerait pas de quoi vivre, puis les enfants coûtent cher à nourrir et à élever. Par suite, les parents n'en veulent avoir qu'un ou deux;

beaucoup n'en ont pas du tout, et ceux qui en ont les perdent quelquefois. En voilà bien assez pour expliquer la diminution de la population agricole, quoique les individus et la nation s'enrichissent.

Voilà aussi pourquoi la France ne fonde plus de colonies comme au siècle dernier, quand elle colonisait la Louisiane, le Canada, les Indes occidentales, la Martinique, la Guadeloupe. Il n'y a pas d'ancre plus fort que la propriété. Il suffit qu'un homme ait un demi-hectare de terre, une chaumière, pour qu'il ne s'expatrie pas, pour qu'il revienne toujours au bercail. C'étaient autrefois, les fils puînés dans toutes les classes de la société qui s'expatriaient pour chercher fortune. Maintenant qu'il n'y a plus de fils puînés, tous restent chez eux.

Les conséquences de ces lois sur l'hérédité, faites lors de la première révolution, et consacrées maintenant par le sentiment unanime de la nation française, sont difficiles à prévoir. Après environ un siècle elles ont conduit à un grand morcellement du territoire et au bien-être des habitants des campagnes, mais en sera-t-il toujours ainsi. Il n'y a pas d'arrêt possible, leur action ira toujours, marchera toujours, lente, mais inexorable. L'effort désespéré que font ceux qui possèdent pour entraver leur action dissolvante sur la propriété en limitant la famille, ralentit leur influence, mais il est loin de l'anéantir.

Autre question curieuse et importante pour l'avenir. Cette limitation de la famille n'étant pas acceptée par l'Église comme légitime, une grande

partie de la population du pays se trouve nécessairement en désaccord avec elle. Les législateurs de la première révolution ne prévoyaient guère toutes les conséquences qui devaient découler, dans la suite des temps, de l'abolition des majorats et de la division des biens du père entre les enfants, de par la loi.

Comme dans le midi de l'Europe, en général, il y a une grande apathie en Sardaigne parmi ceux qui possèdent le sol. Tout le monde semble mieux aimer vivre de peu et peu travailler que de travailler beaucoup pour gagner beaucoup, et en jouir, comme dans le Nord. Les grands propriétaires ont des intendants et vivent surtout sur le continent, les petits partagent les récoltes avec leurs fermiers. On ne fume guère les terres, que l'on se contente de cultiver deux ans sur trois, et d'en tirer même ainsi un produit minime. Les jeunes gens de famille ont une grande tendance à faire leur droit et à s'attacher au barreau, sans en tirer grand avantage. En un mot, il y a tout l'attirail de la civilisation moderne, trois archevêques, beaucoup d'évêques, une noblesse nombreuse et ancienne, des cours judiciaires, un personnel nombreux d'employés, et cependant le pays avance lentement, reste en dehors du courant des idées modernes. Mais tout cela va cesser avec les bâteaux à vapeur, les chemins de fer, les mines et l'invasion fiévreuse du Nord. C'est toujours la même histoire, le Midi qui sommeille et le Nord qui vient le secouer et le réveiller malgré lui.

Les principales exportations de la Sardaigne sont les céréales, le tabac, le vin, l'huile, le fromage, le sel, le poisson, surtout le thon, et le corail.

Les céréales sont le blé, l'avoine, le maïs, surtout les deux premiers. Le maïs vient bien et donne un bon produit, mais il est peu estimé ou cultivé. On exporte aussi des fèves, des pois et des lentilles.

Le tabac, comme le sel, est un monopole du gouvernement. Il fut introduit en Sardaigne en 1714, au temps où la Sardaigne était gouvernée par l'Autriche. Il vient bien et donne un tabac estimé; on le cultive surtout dans les environs de Sassari et d'Alghero.

Le sel donne un revenu considérable au gouvernement. Les salines sont dans les environs de Cagliari, d'Oristano et de Sassari. On emploie surtout les galériens aux travaux de ces établissements. Le sel est exporté en terre ferme en grande quantité, et même dans le nord de l'Europe.

Le fromage se fait dans les montagnes avec le lait des chèvres et des brebis surtout, et comme on le trempe dans l'eau salée, il se conserve bien. On en fait une grande consommation dans le pays et on l'exporte en grande quantité à Naples où il se mange avec le macaroni.

La vigne vient très-bien en Sardaigne, comme du reste dans tout le bassin de la Méditerranée, et on fait du très-bon vin, tant rouge que blanc. Ainsi la Malvasia de Quarto, Cagliari, Bosa et Sorso, le muscat d'Alghero, et les vins rouges d'Alghero et d'Oristano sont non-seulement appréciés et estimés dans le pays, mais aussi sur la terre ferme d'Italie. On en fait une exportation assez considérable.

L'olivier est plus cultivé dans le nord que dans le midi, sur les terrains et montagnes calcaires qui s'y

trouvent en plus grande abondance. L'huile en est très-bonne, mais sert surtout à la consommation du pays; on l'exporte peu jusqu'à présent.

Les côtes de la Sardaigne sont très-poissonneuses. On prend des sardines, des anchois, mais surtout du thon. La pêche de ce dernier poisson est très-productive. Les thons viennent de l'Atlantique et passent le détroit de Gibraltar en grand nombre au mois d'avril. Ils suivent les côtes de l'Espagne et de la France, descendent le long de la côte occidentale de la Corse, et arrivés au détroit de Bonifacio se divisent en deux troupes. L'une traverse le détroit, l'autre descend la côte occidentale de la Sardaigne. De nombreuses stations de pêche l'attendent à Saline, à Flumentargiu, à Porto-Paglia, à Porto-Scus, et surtout aux îles de San-Pietro et de San-Antiocho.

Cette pêche se fait sur une grande échelle, plutôt par des continentaux que par les Sardes eux-mêmes. Les frais sont très-grands, mais les profits sont considérables. Il faut une centaine de mille francs au moins pour établir une « tonnara », et les frais de la saison ne montent pas à moins; mais aussi les gains sont souvent de plus de 100,000 fr. Les thons sont de très-gros poissons qui pèsent de 50 à 150 kilogrammes, et sont très-puissants, de sorte qu'il faut des filets très-forts pour les contenir.

Ces filets sont arrangés de manière à former de grandes chambres ou parcs. Les poissons y entrent en troupe d'eux-mêmes, en suivant leur route le long de la côte. Quand ils sont entrés, on ferme l'ouverture, et les pêcheurs, dans leurs barques, les assom-

ment, les tuent, à coups de harpon, rougissant la mer de leur sang. La chair est salée et exportée dans toute la Méditerranée. Les frais annuels de la pêche comprennent le loyer de la tonnara, les gages des pêcheurs et des marins, le sel pour la salaison, les barriques, et la réparation des filets. Ce sont presque toujours des compagnies continentales qui organisent et exploitent ces pêcheries. La scène est très-animée et intéressante, aussi cela vaut-il presque la peine d'aller en Sardaigne pour assister à la pêche des thons, dans la première semaine du mois de mai.

On pêche du bon corail, en abondance, sur les côtes occidentales et sud de la Sardaigne, et surtout dans les environs d'Alghero, entre les mois de mars et d'octobre. Cette branche d'industrie nationale est aussi abandonnée par les Sardes aux continentaux, et surtout aux Génois et aux Napolitains. Ces derniers envoyent tous les ans deux à trois cents barques qui payent un droit de douane minime, et quelques droits d'ancrage.

Chaque felucca ou barque obtient, d'habitude, pour à peu près 7,000 francs de corail à raison de 1 fr. 50 le kilog. On le travaille à Gênes, à Naples, à Livourne, à Marseille, pour en faire des colliers, des bracelets, des pendants d'oreilles et d'autres ornements.

On trouve aussi sur les côtes, dans les baies peu profondes, telles que celles de Porto Conte et de Liscia, un coquillage de Pinna nobilis, qui contient des perles de qualité inférieure. Cette coquille est attachée au rocher par un chevelu soyeux, le bissus

des anciens, qui a plus de valeur que les perles. Les filaments sont d'un brun luisant, de 20 centimètres de long, et se tissent facilement pour gants et bas, et autres vêtements.

Ce voyage très-intéressant dans la Sardaigne, confirma les conclusions auxquelles j'étais déjà arrivé en étudiant la végétation d'autres îles et d'autres régions du bassin méditerranéen. Dans toute la Méditerranée, même dans les îles et sur les côtes de l'Afrique, les vents du Nord, en hiver, ne perdent pas leur caractère spécial dans les régions qui ne sont pas protégées par des montagnes se dirigeant de l'ouest à l'est. Ils restent froids, moins froids que sur le continent, car le contact avec les eaux tièdes de la Méditerranée élève leur température, mais assez froids pour imprimer à la végétation les caractères de l'hiver. Ainsi, cinq jours après mon départ de Cagliari, le 8 mars, je trouvai à Tunis, à dix kilomètres de la mer, près du Bardo ou palais d'été du Bey de Tunis, un grand verger de noyers sans une feuille ! Quand, toutefois, la protection est donnée par des montagnes dirigées ouest et est, comme à Milis, en Sardaigne, où sont les vergers d'orangers, ou même par de grands murs de 8 à 10 mètres de haut, comme dans les jardins de Malte, la chaleur du soleil est si grande qu'elle modifie puissamment la végétation même en hiver, et la rend presque tropicale.

C'est à la protection que donnent à la partie la plus abritée de la rivière de Gênes (de Nice à Saint-Remo) les montagnes élevées des Alpes maritimes qu'est dû le climat exceptionnellement doux

de l'hiver dans cette région. C'est grâce à cette protection que nous voyons des forêts de citronniers couvrir les flancs de la montagne à Menton, sans aucune protection, pas même un mur, ce qui ne se voit pas même en Sicile.

L'étude climatologique de la Sardaigne prouve, encore une fois, qu'une protection parfaite contre les vents du Nord dans la Méditerranée équivaut à plusieurs degrés de latitude, et qu'en descendant même jusqu'à la côte de l'Afrique on n'arrive pas à un climat d'hiver plus doux que celui des régions les plus abritées du golfe de Gênes, sur le littoral nord de la grande mer intérieure.

L'étude des belles cartes panoramiques, que m'a faites M. Erhard pour cet ou rage, rendra facile l'intelligence de ces données.

Celle du golfe de Gênes est le « bel idéal » de la protection contre les vents du Nord. Les Alpes maritimes, descendant au sud-est et au sud-ouest, protégent plus complétement contre le Nord que dans aucune autre région le littoral nord de la Méditerranée.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LA CORSE

CHAPITRE I. — Le voyage de Gênes à Livourne et à Bastia. — Les îles Capraja, d'Elbe, et Monte-Cristo. — Arrivée à Bastia..... 1

CHAPITRE II. — Géographie physique. — Géologie. — Végétation. — Histoire politique..... 14

CHAPITRE III. — État social. — Le brigandage d'autrefois. — Le calme et la sécurité d'aujourd'hui..... 35

CHAPITRE IV. — Bastia. — Le cap corse. — Vins. — La grotte de Brando. — La tour de Sénèque. — Le village de Pino. — Un curé corse..... 50

CHAPITRE V. — La Castagniccia. — La source ferrugineuse d'Orezza. — Un vieux manoir. — Le médecin de campagne..... 58

CHAPITRE VI. — Le climat de la Corse. — L'étang de Biguglia. — La Malaria. — Causes et nature. — Les rivières et fleuves de la Méditerranée..... 69

CHAPITRE VII. — Routes. — De Bastia à Saint-Florent. — A l'île Rousse. — A Calvi. — De Calvi à Corte. — De Bastia à Corte. — De Corte à Ajaccio. — D'Ajaccio à Évisa. — Routes forestières. — Le pittoresque..... 83

CHAPITRE VIII. — Ajaccio. — Douceur du climat. — Station d'hiver exceptionnelle. — Colonisation étrangère. — Souvenirs napoléoniens..... 98

CHAPITRE IX. — D'Ajaccio à Vico, Guagno et Évisa. — La forêt primitive. — Les pins Larix..... 116

RODET et **MUSSAT**. — **Cours de Botanique élémentaire**, comprenant l'Anatomie, l'Organographie, la Physiologie, la Géographie, la Pathologie et la Taxonomie des Plantes. 3e édition, revue, corrigée et augmentée. 1 vol. grand in-18, avec 341 figures intercalées dans le texte, cartonné à l'anglaise. 1874..... 7 fr. 50

RODET, directeur de l'École vétérinaire de Lyon. — **Botanique agricole et médicale**, ou Étude des plantes qui intéressent principalement les médecins, les vétérinaires et les agriculteurs, accompagnée de 155 planches représentant plus de 900 figures intercalées dans le texte. Deuxième édition, revue et considérablement augmentée avec la collaboration de C. Baillet, professeur d'hygiène, de zoologie et de botanique à l'École vétérinaire d'Alfort. 1 très-fort vol. in-8 de plus de 1,100 pages, cartonné à l'anglaise. 1872.. 17 fr.

BÉNION, méd. vét. à Angers. — **Traité de l'élevage et des maladies du porc.** 1 vol. in-18 avec fig., cart. 1872..... 6 fr. 50

BÉNION. — **Traité complet de l'élevage et des maladies de la chèvre.** 1 vol. in-18, avec fig., cartonné. 1871..... 3 fr.

BÉNION. — **Traité de l'élevage et des maladies des animaux et oiseaux de basse-cour et des oiseaux d'agrément.** 1 vol. in-18 avec nombreuses figures, cart. à l'anglaise, 1873..... 7 fr.

BÉNION. — **Traité complet de l'élevage et des maladies du mouton.** 1 fort vol. gr. in-18 avec fig., cartonné, 1874..... 9 fr.

BOULEY (H.). — **La Rage**, moyens d'en éviter les dangers et de prévenir sa propagation. 1 vol. in-18, 1870..... 1 fr.

CRUZEL (J.). — **Traité pratique des maladies de l'espèce bovine.** 1 très-fort vol. in-8, cartonné à l'anglaise..... 14 fr.

LECOQ, ex-inspecteur général des Écoles vétérinaires. — **Traité de l'extérieur du cheval et des principaux animaux domestiques.** 5e édit., ornée de 153 fig. intercalées dans le texte. 1 beau vol. in-8, cart. 1876.. 9 fr.

Corbeil. — Typ. de Crété fils.